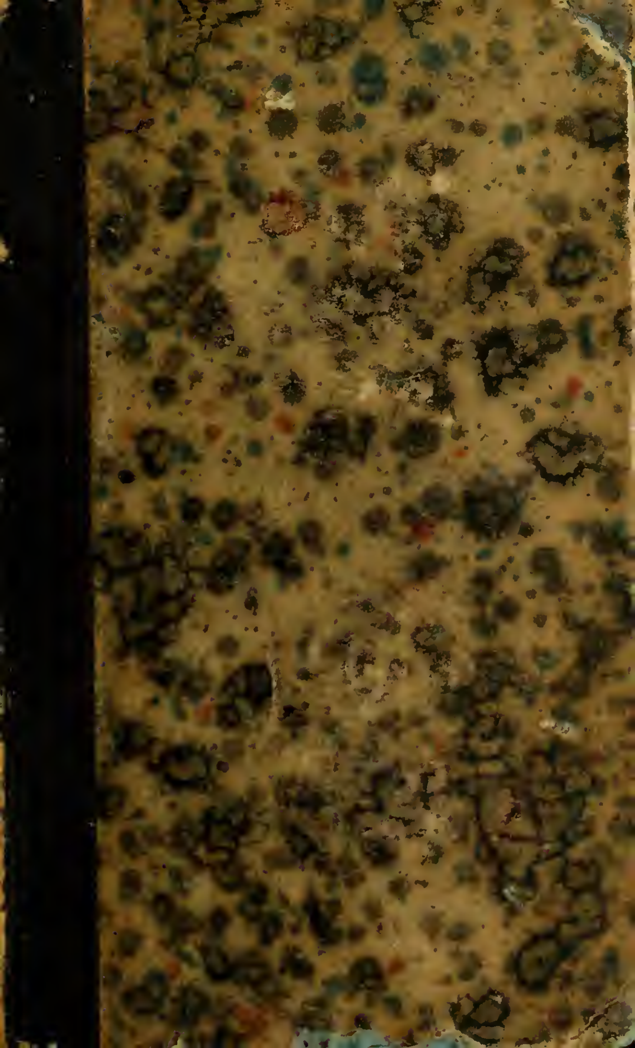
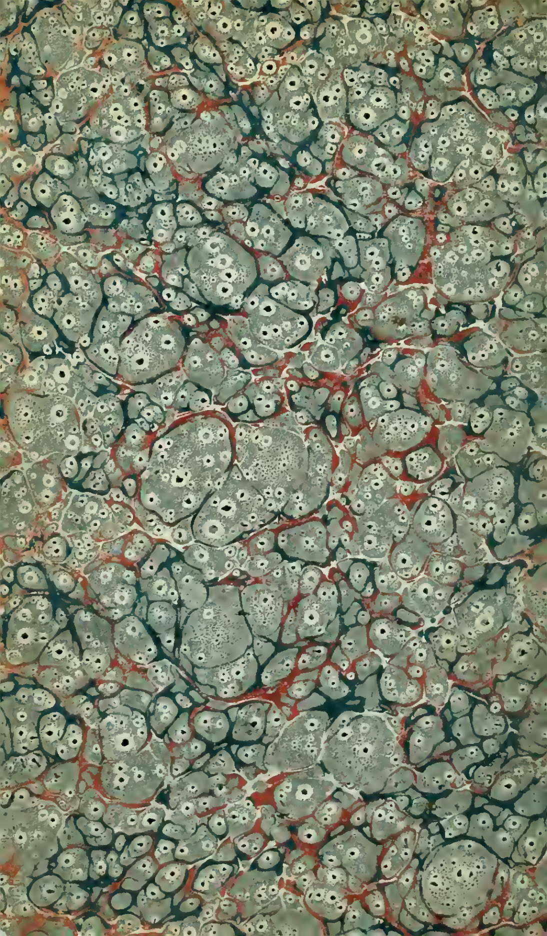
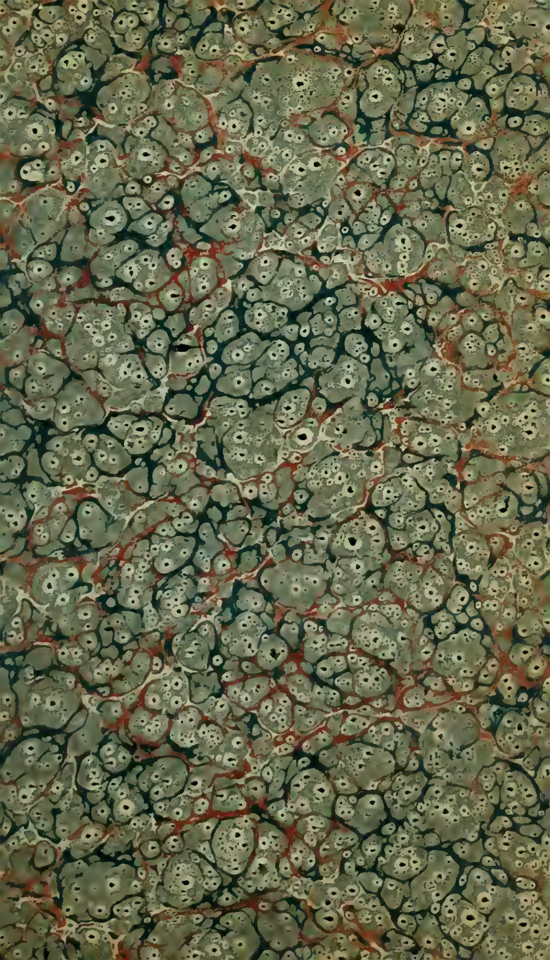






ŒUVRES

POSTHUMES

DE VAUVENARGUES.

IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins S. J., n°. 14, à Paris.



ŒUVRES

POSTHUMES

DE VAUVENARGUES

PRÉCÉDÉES

DE SON ÉLOGE, PAR M. CH. DE SAINT-MAURICE,

ET ACCOMPAGNÉES

DE NOTES ET DE LETTRES INÉDITES DE VOLTAIRE.



A PARIS,

CHEZ J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,

RUE St.-ANDRÉ-DES-ARTS, No. 68.

M DCCC XXIII.

AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE-ÉDITEUR.

La découverte d'OEuvres posthumes de Vauvenargues, et la publication d'un grand nombre de ses écrits restés inédits, est un événemen important dans notre histoire littéraire.

Philosophe dans les camps et dans le cabinet, homme de peu de livres et de beaucoup d'idées, aimant à méditer et à écrire, Luc Clapiers, marquis de Vauvenargues, mort en 1747, à peine âgé de trente-deux ans, passa les cinq dernières années de sa vie dans les souffrances et la méditation. Il songeait sans doute à laisser quelque trace de son rapide passage sur la terre; et le rêve si doux de l'immortalité soutenait son courage dans de longues douleurs, dont il ne voyait le terme se rapprocher qu'avec celui de ses jours.

Ce qui semblerait prouver que cette grande pensée l'occupait tout entier lorsqu'il se sentait défaillir, ce sont les divers manuscrits qui existent de ses ouvrages, plusieurs fois recopiés par lui avec de nombreuses variantes, ou refondus presque en entier.

Plusieurs mois seulement avant sa mort, le jeune Vauvenargues fit paraître son *Introduction à la connaissance de l'Esprit humain, suivie de Réflexions et de Maximes*[1]. C'étaient quelques matériaux choisis d'un grand ouvrage qu'il se proposait de publier, s'il pouvait vivre assez pour l'achever ; mais, comme Pascal, à qui Voltaire l'a si justement comparé, Vauvenargues a laissé son travail imparfait.

L'année même de sa mort, l'abbé Trublet et l'abbé Séguy donnèrent une seconde édition de l'*Introduction à la connaissance de l'Esprit humain*[2]. Vauvenargues l'avait préparée, et elle parut avec une préface, dans laquelle il annonce qu'il a retouché le style en beaucoup d'endroits; qu'il a développé et étendu plusieurs chapitres, entre autres celui *du Génie;* qu'il a fait des corrections et des additions *aux Réflexions critiques sur les Poètes*, des changements encore plus considérables dans les *Maximes;* qu'il a *supprimé plus de deux cents pensées, ou trop obscures, ou trop communes, ou inutiles*, et qu'il en a *ajouté d'autres*.

Les manuscrits qu'il avait laissés, et qui, des mains de son père, passèrent, du moins en partie, dans celles de M. Fauris de Saint-Vin-

[1] Paris, *Antoine-Claude Briasson*, 1746, in-12.

[2] Paris, *Antoine-Claude Briasson*, 1747, in-12.

cent, servirent à augmenter, sans la rendre complète, la troisième édition des OEuvres de Vauvenargues, publiée par M. de Fortia [1].

Mais ce savant n'eut pas communication de tous les manuscrits existants; et M. Suard, en ayant connu d'autres, donna, en 1806, une quatrième édition, considérablement augmentée [2], des OEuvres de Vauvenargues, avec une Notice sur sa vie et sur ses écrits, et avec des notes de M. l'abbé Morellet et de Voltaire.

Cette quatrième édition a servi de base à une cinquième, qui fait partie de la *Collection des Prosateurs Français* [3].

Notre édition publiée en 1821, 3 vol. in-8°., est la sixième; c'est la seule édition complète: on y remarque dix-huit *Dialogues*, dont trois seulement se trouvent recueillis dans le *Glaneur* de M. Jay; plus de cent *Pensées diverses* inédites; environ trois cents paradoxes, *Réflexions et Maximes*, et un grand nombre de *Caractères* pareillement inédits ou refondus, avec des variantes remarquables; un *Éloge de Louis XV*; des *Réflexions sur Montaigne*; d'autres *sur*

[1] Paris, *Delance*, 1797, 2 vol. in-12.

[2] Paris, *Dentu*, 2 vol. in-8°.

[3] Les *OEuvres de Vauvenargues*, réunies avec celles de *Labruyère*, et de *La Rochefoucauld*, Paris, Belin. 1818, un vol. in-8°.

Newton; d'autres *sur Fontenelle*; d'autres enfin *sur la poésie et l'éloquence.*

L'édition nouvelle que nous publions est la réimpression fidèle de celle 1821, à laquelle nous avons ajouté de nouvelles notes de M. de Fortia, dans les tomes I et II; et un nouveau travail de M. Suard, sur les *OEuvres Posthumes.*

Ainsi, c'est près d'un siècle après la mort de Vauvenargues, qu'on a pu jouir enfin de tout ce qu'il avait écrit, et que le public a possédé véritablement la collection complète des œuvres d'un auteur qui s'est honorablement placé comme penseur et comme moraliste, entre Pascal et La Bruyère, au-dessus de La Rochefoucauld et de Duclos.

Nous répéterons ici ce que nous avons dit à l'occasion de la publication de notre édition in-8°.

Pour rendre cette édition entièrement digne de l'accueil favorable qu'elle a reçu du public, nous voulions l'orner d'un beau portrait de l'auteur; nous allons faire connaître l'impossibilité dans laquelle nous nous sommes trouvé d'exécuter ce projet. Voici l'extrait d'une lettre écrite à ce sujet, par M. Roux-Alpheran, greffier en chef de la cour royale d'Aix :

« Je puis vous assurer, monsieur, que le marquis de Vauvenargues n'a jamais été peint. Dès mes plus jeunes ans, j'ai fréquenté la maison de Clapiers, et je sais, à n'en pas douter, qu'il

n'y a jamais existé de portrait du philosophe. Monsieur son frère cadet, mort en 1801, s'était fait peindre, et son portrait a passé, après la mort de madame Clapiers sa nièce, entre les mains de M. le comte de G********, lieutenant-général des armées du roi, à qui j'ai cru devoir montrer votre lettre. M. de G******** estime que quelque ressemblance qu'il pût y avoir entre les deux frères, dont la figure portait également le caractère de la noblesse et de la douceur, ce serait une fraude blâmable que de donner le portrait de l'un pour celui de l'autre, quoiqu'aucun contemporain ne puisse plus démentir la publication qui en serait faite. Vous serez sans doute, monsieur, de son avis que je partage entièrement. Il est d'ailleurs trop connu à Aix, m'a dit M. de G********, que M. de Vauvenargues l'aîné ne s'était jamais laissé peindre. »

Tels sont les renseignements que nous transmet M. Roux-Alpheran, intime ami d'un petit neveu de Vauvenargues qui a péri misérablement en 1801 [1].

[1] Nous eussions sans doute supprimé cet avertissement, utile lors de la publication de notre dernière édition, mais en apparence déplacé aujourd'hui, s'il ne s'agissait pas de rétablir un fait. Nous avons dit que M. Roux Alpheran était intime ami d'un jeune frère de Vau-

L'édition que nous donnons aujourd'hui, a été revue et collationnée avec le plus grand soin sur les manuscrits autographes, qui, en 1801, furent donnés par madame de Clapiers, nièce de Vauvenargues, à M. Roux-Alpheran. Une indiscrétion de M. de C********, ami de M. Roux-Alpheran, l'empêchait de publier la partie inédite des œuvres du philosophe d'Aix; lorsqu'en 1813, il prit de nouveau l'engagement de restituer aux lettres le dépôt de l'amitié. Plusieurs journaux de cette époque, notamment le *Moniteur* et le *Magasin encyclopédique*, l'invitèrent fortement à exécuter ce projet; ses nombreuses occupations l'en empêchèrent; mais

venargues, mort en 1801; c'est une erreur de notre part. M. Roux-Alpheran avait eu des rapports de la plus parfaite intimité avec un petit-neveu de Vauvenargues, qui, par suite d'un jugement d'une commission militaire, est mort en janvier 1801, dans la vingt-troisième année de son âge. Le dernier marquis de Vauvenargues, frère du philosophe, protecteur et grand-oncle du jeune ami de M. Roux-Alpheran, est également mort en 1801, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; de là notre faute. Nous devons cet aveu à la vérité et au caractère de délicatesse de M. Roux-Alpheran, qui eût été flatté de compter M. de Vauvenargues au nombre de ses amis; mais qui, n'ayant point eu cet honneur, s'est empressé de réclamer contre ce qu'une phrase mal interprétée nous avait fait avancer.

la cession désintéressée qu'il en fit à M. Belin, en 1819, a mis ce dernier à même de faire jouir le public et la littérature, d'un ouvrage resté inédit pendant plus de soixante-douze ans après la mort de son auteur.

Dans notre réimpression, nous avons suivi l'ordre adopté par le premier éditeur; mais, dans la précipitation d'un premier travail, il s'était glissé quelques fautes que nous avons dû relever, et l'étude des manuscrits nous a mis à même de donner tout ce que Vauvenargues avait laissé.

Nous aimons à croire que l'on nous saura quelque gré d'avoir enrichi cette édition de l'Éloge de Vauvenargues, par M. Charles de Saint-Maurice, couronné à Aix, en 1821.

La correspondance de Voltaire avec le jeune Vauvenargues ne paraîtra pas non plus sans intérêt, dans un moment où l'on recueille avec le plus louable empressement les précieux écrits du patriarche de Ferney. Cette correspondance offre d'autant plus d'attrait, que l'on y voit chaque lettre rapprochée de sa réponse.

Nous espérons nous être ainsi acquitté de notre devoir d'éditeur; puisse l'accueil favorable du public ne pas démentir l'opinion que nous avons conçue de cet ouvrage.

J. L. J. Brière.

ÉLOGE
DE VAUVENARGUES.

Par quel prodige avais-tu, à l'âge de vingt-cinq ans, la vraie philosophie et la vraie éloquence !

VOLTAIRE. *Éloge des officiers morts dans la guerre de* 1741.

ÉLOGE
DE VAUVENARGUES.

Un jeune homme, jeté d'abord au milieu des camps et des hasards de la guerre, où l'appellent et sa naissance et le vœu de sa famille, contraint bientôt de quitter une carrière où les fatigues ont épuisé ses forces sans abattre son courage, se réfugie au sein de la retraite et du silence, et demande à l'étude la consolation d'une existence douloureuse : en proie à tous les maux, à toutes les souffrances, il féconde sa pensée par de sublimes méditations ; à l'aspect du trépas qui s'avance avec les tourments d'une longue agonie, il trace à la hâte les inspirations de son cœur ; il veut léguer au bonheur de la postérité le fruit de ses veilles, et tombe au milieu de ses travaux inachevés. Inconnu pendant sa vie, la même obscurité couvre son cercueil. Tout à coup une voix impo-

sante, une voix dont la France et l'Europe respectent les décrets, s'élève [1] : interprète de la reconnaissance nationale envers les défenseurs de la patrie, elle appelle les regrets et les larmes de la France sur la tombe d'un d'entre eux, qui la servit de son épée et l'illustra par son génie ; elle lui révèle un grand homme qu'elle ignore, et la France, avertie par ce double appel de l'amitié et de la douleur, place avec orgueil Vauvenargues à côté des Montaigne, des La Rochefoucauld et des La Bruyère.

Ainsi donc la gloire n'a pas éclairé les derniers moments de son existence ! Mais Voltaire a vengé son ami. C'était assez peut-être pour l'éclat de son nom ; cependant la reconnaissance nationale lui devait un plus solennel hommage, et aujourd'hui une société littéraire, acquittant le tribut de la patrie, demande son éloge à l'Éloquence. Il fut votre compatriote, Messieurs, il naquit dans votre heureuse province, sous ce beau ciel toujours favorable aux talents. Sa gloire,

[1] VOLTAIRE, *Éloge des officiers morts dans la guerre de* 1741.

répandue dans le monde, a cessé de vous être propre, mais elle n'a pas cessé de vous être chère. L'hommage que vous lui rendez maintenant ajoute à cette gloire et à la vôtre.

L'intérêt qui s'attache à la vie et aux ouvrages d'un grand écrivain ou d'un philosophe illustre, se répand sur l'âge qui les a vus naître, et c'est au milieu de leurs contemporains que l'œil de la postérité les cherche et les contemple. Il semble qu'avant de connaître ce qu'ils ont fait pour leur siècle, elle veuille savoir ce qu'il avait fait pour eux. Portons donc nos regards sur l'état de la France, à l'époque de la naissance de Vauvenargues.

Louis XIV, après avoir long-temps survécu à sa gloire, était descendu dans la tombe, et le plus beau siècle de la France y était descendu avec lui. Un trop long règne avait lassé l'admiration de ses ennemis et l'enthousiasme de son peuple, de grands revers avaient succédé à de grands triomphes, et la fortune, terrible dans ses retours, avait épuisé toutes ses disgrâces sur la vieillesse d'un roi toujours supérieur à l'adver-

sité : elle semblait même vouloir faire expier à sa cendre la splendeur et l'éclat qui l'avaient long-temps environné sur le trône. Mais tandis que le char funèbre qui portait la dépouille mortelle du grand roi roulait au milieu des malédictions et des insultes d'un peuple aveugle dans son ressentiment, le deuil des lettres et des arts consolait et vengeait l'ombre royale des outrages prodigués à sa mémoire.

La mort de Louis XIV fut le signal d'une révolution générale dans la littérature. Les grands hommes du grand siècle l'avaient élevée à un degré de perfection, modèle et désespoir des âges suivants ; mais le spectacle de leurs chefs-d'œuvre avait répandu partout une généreuse émulation et des principes de goût qui promettaient à la France de nouvelles richesses. L'impulsion donnée du haut du trône à tous les talents par la main puissante de Louis, l'appel à toutes les connaissances proclamé par la voix d'un monarque éclairé, avaient jeté dans tous les rangs de la société le besoin de la gloire. La nation toute entière avait paru s'élever à la

grandeur que lui promettait son souverain : mais, devant les nuages qui avaient obscurci les dernières années de son règne, s'était évanoui le bonheur. Les nombreuses vicissitudes de la fortune réveillent les esprits de cette insouciance de l'avenir qui est l'effet d'une longue prospérité, et les conduisent par la crainte à la réflexion : alors commence le règne d'une raison sévère ; de l'habitude de réfléchir naît bientôt celle de tout soumettre aux règles du raisonnement et aux calculs de l'analyse. C'est l'époque des ouvrages pensés avec profondeur et avec une sorte de hardiesse ; ce n'est plus le siècle du génie, c'est celui des talents et des connaissances.

Vauvenargues [1] était l'héritier d'un nom distingué dans les fastes de la noblesse de Provence. Son éducation, toute militaire, fut analogue à la profession qu'il devait embrasser. La volonté de ses parents lui prescrivait de suivre la carrière des armes, où ses ancêtres avaient conquis leur illustration,

[1] Né à Aix, le 6 août 1715, et non le 10 comme l'ont avancé tous les biographes. B.

et lui montrait, au milieu des champs de bataille, la gloire *dont les premiers regards sont plus doux que les feux de l'aurore* [1]. Ainsi Vauvenargues n'avait point à choisir; déjà son jeune cœur palpite au récit des exploits de nos guerriers, et, à peine sorti de l'enfance, il vole en Italie, sous les drapeaux de l'armée française.

Comment Vauvenargues, étranger à toute espèce d'étude littéraire, dont l'esprit et le goût ne furent pas cultivés par l'éducation, devint-il un grand moraliste et un écrivain distingué? Comment son talent put-il se conserver et se mûrir dans le tumulte et l'agitation des camps? Comment put se former le philosophe sous la tente du soldat? Telles sont les questions qui se présentent à l'esprit étonné, en lisant le premier ouvrage de Vauvenargues, l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*.

S'il est un talent qui puisse aisément se passer du secours des connaissances littéraires et de l'étude des grands modèles; qui, ne devant rien qu'à lui-même, renferme en

[1] VAUVENARGUES, *Max.* 376, tom. II.

lui le germe de ses plus heureuses inspirations ; qui, libre dans ses développements, marche sans guide et sans auxiliaire au noble but qu'il se propose, c'est sans doute le talent de l'écrivain moraliste. Chez lui, la pénétration de l'esprit, la sensibilité, l'élévation des pensées, un sens droit, suppléent l'instruction pour former son goût et son jugement : tandis que l'homme de lettres, en général, a besoin de toutes les ressources d'une littérature profonde et variée, et doit interroger les chefs-d'œuvre pour en découvrir les secrets, pour en approfondir les mystères ; tandis qu'il cherche la gloire dans l'imitation des grands maîtres, le moraliste observe l'homme au milieu de la société : le monde, voilà le seul livre qu'il consulte, le seul livre où il puise des leçons toujours utiles, des instructions toujours nouvelles. Quel spectacle en effet plus intéressant que celui de l'homme ! quelle source plus féconde en grandes vérités, en émotions délicieuses, que l'étude de cet esprit, moteur de la matière à laquelle il est enchaîné, capable avec ses chaînes de parcourir la durée des siècles

et l'immensité de l'espace, assez faible néanmoins pour se briser, en quelque sorte, contre un atome ; de ce cœur, théâtre fertile en scènes toujours variées, où les plus grandes vertus naissent à côté des plus grands vices ; où les passions, sous une infinité de formes, produisent une infinité de faits bizarres et presque incroyables !

L'homme qui a reçu du ciel le talent de l'observation, cette philosophie du cœur qui aspire à éclairer ses semblables par la voix de la raison, cette sensibilité expansive qui embrasse l'univers, n'a rien à craindre des vicissitudes et des caprices du sort. Dans quelque situation qu'il se trouve, les révolutions de sa destinée respectant la noble faculté qui le distingue, n'altèrent pas le sentiment généreux qui l'anime : dans les palais de l'opulence ou sous le toit de la pauvreté, au sein des villes ou sur les champs de bataille, son amour pour le genre humain conserve toute sa vivacité. Calme et tranquille, il observe les spectacles divers que lui offre la scène du monde ; s'il est forcé lui-même d'être acteur sur ce vaste théâtre,

il trouve dans cette nécessité le moyen d'être plus sûrement utile à la société. Heureux quand il peut remplir un rôle actif ! Il doit chercher à pénétrer dans l'intérieur des hommes, à se trouver mêlé à leurs intérêts. Lorsqu'il s'est placé ainsi dans la confidence de leurs passions et de leurs vices, il en voit l'affreuse nudité, dépouillée du masque de l'hypocrisie; et détournant ensuite ses regards de ces grands tableaux de la société, il interroge sa pensée sur cette diversité étonnante d'actions, de folies et de croyances, sur les impressions que ce spectacle a laissées dans son esprit : alors ses sensations deviennent des idées, et, de ses souvenirs, se forme la vraie philosophie, celle que donne l'expérience.

Mais, si pour bien connaître les hommes il faut vivre avec eux, pour les juger, pour les peindre, il faut s'éloigner de leur société. C'est dans la retraite qu'on juge les passions en ne les partageant pas ; c'est là qu'on peut plaindre ses semblables sans être exposé à les haïr. Tel est le monde : de près il irrite le sage, de loin il excite sa compassion. Dans

la retraite, la nature reprend tous ses droits, le sentiment s'épure, la raison se perfectionne ; c'est là que Vauvenargues fortifia son ame et régla son éloquence.

Il était né avec une complexion faible et délicate, et, dès le berceau, avait commencé avec la douleur une lutte cruelle, qui devait se terminer par une mort prématurée. Il semblait que le ciel eût ainsi voulu l'avertir que sa vie était dévouée toute entière à l'infortune, et que le bonheur ne devait lui sourire que dans la tombe. Peut-être Vauvenargues dut-il au sentiment secret d'un trépas anticipé, cette mélancolie douce et tendre qu'il a répandue dans ses écrits ; peut-être ces lugubres idées de la mort, qui jetèrent un nuage de tristesse sur les premières années de sa vie, en laissant dans son esprit une impression vive et profonde, éveillèrent-elles en lui le besoin de la méditation. Les religieuses pensées sont l'espoir et la consolation de l'homme malheureux et souffrant : à l'aspect de la tombe, il se replie, pour ainsi dire, sur lui-même, et tâche de s'élever à la connaissance de son être. Le be-

soin des émotions se réveillant dans son cœur avec plus d'énergie, le porte à tout voir, à tout éprouver, à tout sentir, et agite sa pensée en même temps qu'il l'éclaire. Le concours des événements au milieu desquels fut placée la jeunesse de Vauvenargues, servit à développer en lui le germe du talent qu'il avait reçu de la nature. Son premier soupir avait été pour la gloire, et il apporta dans la carrière militaire le desir de la célébrité avec le besoin de s'en rendre digne : tel est le caractère d'une belle ame ; elle refuse une estime qu'elle ne croit pas avoir méritée, et pour qu'elle en accepte l'hommage, il faut que la voix de la conscience réponde à la voix de l'opinion publique qui l'a décerné. Aussi, rarement la gloire est-elle le prix du vrai mérite ; car tandis qu'il la cherche dans la rigide observation des devoirs, l'intrigue s'en empare, et la médiocrité couronnée insulte au talent obscur et méconnu. Les camps, surtout, sont le théâtre de ces odieuses usurpations : le mérite ne peut guère s'y élever, s'il n'est soutenu par la faveur et secondé par les circonstances.

Je ne suivrai point Vauvenargues aux champs de l'Italie, dans les rangs de l'armée française, où la supériorité de son esprit et ses qualités modestes ne lui valurent que le respect et l'amitié de ses camarades. Je ne le montrerai pas non plus cherchant la gloire dans de nouveaux dangers, accourant avec le maréchal de Belle-Isle aux plaines de la Bohême, et partageant l'honneur de cette retraite triomphante [1], où la valeur française brilla d'un si vif éclat. Guerrier, Vauvenargues n'a pas besoin de nos éloges; l'éloquence, inspirée par l'amitié, a élevé à son courage un monument [2] digne de lui et de ses généreux compagnons d'armes. Ses plus beaux titres sont ceux d'écrivain et de moraliste; c'est sous ce double rapport qu'il faut l'examiner. Je me hâte donc d'arriver au moment où Vauvenargues embrassa la nouvelle carrière qui devait le conduire à la célébrité.

Les fatigues de la guerre avaient entière-

[1] La retraite de Prague.

[2] VOLTAIRE. *Éloge des officiers morts dans la guerre de 1741.*

ment détruit sa santé, qui toujours avait été chancelante; neuf années de service n'avaient été que faiblement récompensées; le jeune officier résolut de quitter une carrière ingrate, où il n'avait pu trouver même un dédommagement honorable de la mort douloureuse dont elle lui laissait la perspective. L'injustice révolte les cœurs généreux : il y a en eux l'instinct d'un noble orgueil, qui s'indigne des triomphes de l'intrigue, et le sentiment d'une dignité morale, qui recule devant les moyens de la bassesse. Vauvenargues, inconnu, sans protection, n'avait pour recommandation à la faveur, que ses services et son mérite : il fut oublié; mais sa santé épuisée l'avertissait d'abandonner la carrière des armes; il voulut embrasser celle des négociations, et sollicita auprès du ministre des affaires étrangères un emploi dans la diplomatie. Des promesses bienveillantes avaient encouragé ses timides espérances; déjà il se préparait à se rendre digne de la protection d'un ministre [1], qu'avaient intéressé à sa fortune son talent et ses malheurs,

[1] M. Amelot.

quand une maladie longue et cruelle vint l'atteindre au sein de sa famille, au milieu de ses nouvelles occupations, et ne lui permit plus que l'espérance d'une mort prochaine, comme le terme de ses maux.

Comment se défendre d'attendrissement, en voyant sur son lit de douleur ce jeune homme encore à la fleur de l'âge, et dont l'existence n'a été qu'un tissu d'infortunes et de souffrances? Qui pourrait refuser à son sort les pleurs de la pitié? O vous que vos talents appellent dans la carrière des lettres, et dont j'entends les plaintes s'élever contre les obstacles dont elle est semée, contre les peines et les disgrâces dont la gloire est le prix, venez contempler ce philosophe de trente ans; calme, impassible, la douleur ne lui arrache pas une plainte, un murmure; une philosophie sublime soutient et affermit sa constance; son ame a conservé toute sa force, son esprit toute son activité. L'approche de la mort est l'épreuve la plus terrible d'une conscience coupable; alors commence pour elle l'expiation des fautes, avec les souvenirs qui l'assiégent, et les remords

qui la déchirent. Cet instant fatal est, au contraire, le triomphe de l'homme vertueux; ses adieux à la vie sont encore des leçons de courage et de vertu : Vauvenargues recueille sa pensée et ses souvenirs, et soutenu par l'espérance d'être utile à la société, il confie au public le fruit de ses études et de son expérience.

L'homme semble en disgrâce [1] chez la plupart des écrivains moralistes qui ont précédé Vauvenargues. Dans tous on remarque une haine presque égale de l'humanité; et pour me servir encore de l'expression de notre jeune philosophe, *c'est à qui chargera de plus de vices le genre humain* [2]. Ils se sont écartés du but que se propose la morale. Pour réveiller dans le cœur de l'homme l'amour de la vertu, pour le rendre au sentiment de sa dignité, il ne suffit pas de lui montrer l'instabilité de sa raison, de l'effrayer par le hideux tableau de ses excès et de ses folies. Aux leçons de l'austère vérité

[1] VAUVENARGUES. *Max.* 219, tom. II.
[2] *Id. Ibid.*

il faut mêler les préceptes d'une morale douce et bienveillante, qui apprenne à l'homme qu'il est né pour la vertu, que la nature en a déposé le germe dans son cœur : tel est le premier devoir du moraliste ; et cependant presque tous nos philosophes, loin de se borner à peindre, à juger l'homme, ont été jusqu'à le dénaturer.

A l'aspect des maux de sa patrie, au milieu des saturnales sanglantes de la guerre civile, Montaigne gémit et pleure ; il voit le crime triomphant persécuter la vertu, et le fanatisme agiter ses torches funèbres ; les cris des bourreaux et des victimes retentissent à ses oreilles ; quand il cherche l'humanité, l'homme s'offre partout à ses yeux cruel et féroce ; alors il s'écrie, dans son indignation, que la nature a mis dans son cœur un instinct d'inhumanité [1]. Bientôt entraîné par les conséquences fatales et nécessaires de ce principe, Montaigne fait de la conscience l'ouvrage de la coutume et l'es-

[1] Nature a, ce crains ie, attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité. *Essais*, liv. II, chap. XI. B.

clave des préjugés [1], et renverse ainsi tous les fondements de la morale.

Mais, non moins que Montaigne, il calomnie l'homme et outrage la conscience, ce philosophe [2] qui ramenant toutes nos actions à l'intérêt, le considère comme le motif de toute notre conduite, admet l'égoïsme comme base de nos qualités, et par cette flétrissante erreur détruit toute confiance dans la vertu, et déshérite la vie de toute espérance de bonheur. Avec le triomphe de ce principe cruel et funeste tout tombe en ruines, nos affections se concentrent en nous-mêmes, les ames se resserrent et se glacent; plus de générosité, plus de nobles transports; la clémence qui pardonne n'est que le mouvement d'une vanité qui insulte, ou de la faiblesse qui n'ose punir; la bienfaisance, un orgueil qui se paie d'avance de ce qu'il donne, un art de faire de légers sacrifices pour en obtenir de plus grands, la

[1] Les lois de la conscience, que nous disons naistre de la nature, naissent de la coustume. *Essais*, liv. I, ch. XXII. B.

[2] La Rochefoucauld.

reconnaissance, une flatterie intéressée d'un cœur ingrat; l'amitié même n'est plus qu'un froid calcul, et notre sensibilité qu'une ridicule affectation.

On chercherait en vain dans La Bruyère cette philosophie indulgente qui cherche à consoler l'homme en lui montrant les ressources qu'il conserve pour la vertu, et *relève à ses yeux sa force bien plutôt que sa faiblesse* [1]. Le livre des *Caractères* semble être la satire de l'humanité : c'est, il est vrai, une satire ingénieuse et fine, où l'on ne rencontre jamais la plaisanterie qui diffame, et le sarcasme qui veut avilir; mais quoique la morale de La Bruyère soit généreuse et sévère, quoiqu'elle éclaire l'esprit et parle à l'imagination, rarement elle va jusqu'à émouvoir le cœur.

La philosophie de Pascal, fière et sublime, jette dans l'ame la terreur, loin d'y faire passer la persuasion. Appuyé sur la religion, et les regards élevés vers le ciel, chassant devant sa verge inexorable les passions et

[1] VAUVENARGUES, *Réflexions critiques sur quelques Orateurs*, t. I, p. 327.

les vains plaisirs de l'homme, il le place entre l'abîme du néant et l'espérance d'une éternelle vie. Au sein de sa religieuse solitude, loin du spectacle du monde, dont les souvenirs ne lui rappelaient que l'infortune et la persécution, cette ame ardente et vertueuse retrempait dans le silence sa haine contre le genre humain, et s'élevant au-dessus de la terre dans la hauteur de ses pensées, n'en descendait jamais avec l'accent affectueux de l'indulgence, pour consôler la faiblesse, mais avec la voix terrible d'une vérité austère pour l'épouvanter. La morale de Pascal attriste, parce qu'elle n'est que le tableau fidèle des misères humaines, et l'on sait que les hommes se dirigent bien moins d'après les jugements de leur esprit, qu'ils n'obéissent aux affections de leur ame.

L'espèce humaine calomniée attendait un défenseur, et Vauvenargues paraît pour la justifier. Tandis que la voix de la plupart des philosophes trompés par leur sentiment, égarés par leur indignation, à l'aspect de l'homme dépravé par ses institutions, s'élève contre la nature et l'accuse en s'écriant :

Il n'y a pas de vertu ! Vauvenargues descend dans le cœur de l'homme, il reconnaît à travers toute sa perversité les traces d'une primitive excellence et d'un noble instinct vers le bien, que les erreurs de la raison en délire[1] et des passions aveugles peuvent altérer souvent, mais ne peuvent jamais entièrement effacer, et il s'écrie : La vertu existe[2] !

Vauvenargues, dans l'*Introduction à la connaissance de l'Esprit humain*, et dans ses *Maximes*, s'attache toujours à rappeler à l'homme son origine céleste et sa noble destination ; il relève sa nature à ses yeux, il cherche à l'agrandir pour lui inspirer une généreuse confiance en lui-même, et ses accents sont toujours ceux d'une raison affectueuse et éloquente. Ce sentiment d'un tendre amour pour l'humanité, il le reproduit avec une heureuse variété d'expressions[3], et la réhabilitation de l'espèce hu-

[1] VAUVEN., *Max.* 31, tome II, page 6.

[2] *Id.*, *ibid.*, *Max.* 296, tome II, page 79.

[3] *Id.*, *ibid. Max.* 219, 299, 424, 606, etc., tome II.

maine semble être le but de ses efforts ; mais cependant ce noble desir ne l'égare jamais. Toujours méthodique et profond, il creuse les principes, développe les conséquences, démontre à l'homme ce qu'il doit être, et fournit toujours à la raison des armes puissantes contre les révoltes du cœur.

Dans l'*Introduction à la connaissance de l'Esprit humain*, la critique sévère reproche à Vauvenargues des erreurs. Cet ouvrage était l'essai de l'auteur, le cadre était trop vaste, et l'on sent que, pour le remplir parfaitement, il fallait une grande maturité d'esprit, un grand nombre de connaissances. Vauvenargues n'avait étudié l'homme que tel qu'il se montre dans la société. L'*Introduction à la connaissance de l'Esprit humain* exigeait plus que le talent de l'observation, plus que de la pénétration et de l'esprit. En lisant cet ouvrage, on reconnaît la faiblesse de l'auteur, qui lutte en vain avec son sujet, et qui tâche de suppléer à l'insuffisance de ses moyens par l'énergie de son ame et l'indépendance de son imagination. Mais on pardonne facilement à l'audace gé-

néreuse d'un esprit droit et vigoureux, dont l'allure est libre et fière, et qui, rejetant le joug des préjugés, dédaigne les routes ordinaires, et marche à la vérité par des sentiers qu'il s'est tracés lui-même. Réduit à ses propres forces, n'ayant pour guide que son bon sens et la rectitude de son jugement, il doit s'écarter quelquefois du but; mais ses erreurs même portent l'empreinte de l'originalité, elles sont marquées du sceau de la loyauté et de la franchise. Quand il atteint à la vérité, il la présente d'abord au cœur pour obtenir la conviction de l'esprit, et c'est par le sentiment qu'il arrive à la persuasion.

C'est surtout dans ses *Maximes* que brille le talent de Vauvenargues; ce sont elles qui l'ont placé à côté de La Rochefoucauld. Là, se développe son ame aimante, et la sévérité de la morale est tempérée par une douce indulgence : la concision, la profondeur et la finesse s'y unissent aux plus nobles mouvements de l'éloquence. Une raison forte et éclairée guide toujours la plume du moraliste, et son style, frappant par l'énergie, intéresse encore par sa candeur : au

sein même de l'indignation et de la haine vigoureuse que le vice lui inspire, on trouve un fonds de bonté qui écarte l'idée d'un esprit chagrin ou d'un censeur trop austère ; car la connaissance sûre et profonde du cœur humain serait une science stérile sans l'indulgence qui sait la féconder : le coup d'œil de Vauvenargues ne suffit pas, il faut avoir son ame. Un sec moraliste pourrait, en voulant éclairer l'homme, ne faire que l'irriter ; Vauvenargues ne l'abandonne pas lorsqu'il l'a blessé ; il lui tend les bras, il pleure avec lui, il le console et l'encourage. S'il l'effraie par le tableau du vice, il l'anime par le tableau de la vertu. Qu'elle est belle sous son pinceau ! qu'il est doux d'arriver jusqu'à elle sous un tel guide !

A cette douce indulgence, à cette sensibilité exquise répandue dans tous ses écrits, Vauvenargues unit le naturel, qui résulte de l'analogie de l'esprit avec le caractère, du cœur avec le jugement. C'est là peut-être la première source de l'intérêt qu'inspire l'auteur : on croit le voir en le lisant ; tout ce qu'il dit, il le sent : loin de lui les tours

d'une ingénieuse symétrie qui décèlent un écrivain plus occupé des mots que des choses ; le philosophe subordonne toujours à l'idée la manière de la rendre. Ses réflexions partent de son caractère, ses pensées sont, pour ainsi dire, un secret qui lui échappe ; et cette réunion de qualités fait naître dans l'esprit du lecteur un sentiment plus flatteur que celui de l'admiration ; on aime Vauvenargues, on regrette de ne pas l'avoir connu.

Vauvenargues, au milieu d'un siècle qui semblait proscrire toutes les religions, toutes les croyances, préserva ses écrits de son influence pernicieuse ; alors une philosophie destructive et funeste proclamait ses rêves et ses systèmes, érigeait en problèmes les plus saints devoirs, et interrogeant les droits du diadème et de l'autel, évoquait lentement le fantôme d'une révolution qui devait tout renverser. Déjà l'esprit novateur répandait partout son dangereux poison, et l'athéisme déifiant les passions, voulait ôter à la vie ses illusions, à la vertu ses espérances. Vauvenargues est sourd à la voix de l'erreur qui publie autour de lui ses mensonges. Son

indignation dénonce et flétrit ces esprits forts qui cherchent une honteuse célébrité dans l'excès et dans l'effronterie de leur impiété, et qui *se placent au rang des génies seulement parce qu'ils méprisent les institutions religieuses*[1]. Non, c'est en vain qu'une secte impie voudrait compter Vauvenargues au nombre de ses apôtres; il ne lui appartient pas. Sa morale est empreinte d'une religieuse philosophie; sans cesse, dans ses écrits, il en proclame la nécessité : gardons-nous de la confondre avec le pyrrhonisme, ce système insensé, fléau de la philosophie, dont il usurpe le nom et imite le langage, croyant participer à sa gloire, et la chargeant quelquefois de sa propre honte; système destructeur de toute idée philosophique, puisqu'il ne tend qu'à renverser toute vérité, qu'à saper les fondements de la morale, à rompre les liens sacrés des lois, à détruire du même coup la vérité et la science, à opprimer la raison sous le prétexte de l'affranchir, à ne lui laisser enfin que l'avantage désespérant de

[1] VAUVENARGUES, *Max.* 530, t. II, p. 135.

creuser elle-même son tombeau. Dans Vauvenargues le doute s'arrête devant les mystères que la raison humaine ne saurait approfondir, et que le ciel, pour notre bonheur, a couverts d'une sainte obscurité : il ne les confond point avec ces objets vulgaires, naturellement soumis à notre examen ; il sait qu'on ne doit point assujétir les vérités éternelles aux systèmes ruineux de notre imagination, et exposer à la dérision des incrédules un absurde mélange d'idées humaines et de faits divins.

Il avait fait une étude particulière de la langue française ; il avait approfondi et comparé les chefs-d'œuvre de nos plus grands écrivains, et peut-être dut-il à ce travail, dont l'utilité est incontestable, cette correction, cette pureté de style qui distinguent ses écrits. Étranger aux lettres latines, réduit aux ouvrages français, il y avait cherché un supplément des connaissances dont l'avait privé une éducation imparfaite. Guidé par les conseils et le goût de Voltaire, il soumettait ses jugements sur les auteurs français, à ce grand écrivain, qui lui prodiguait la bienveillance

et les soins d'une tendre amitié. Boileau, qui reprochait si amèrement au grand Corneille son goût pour Lucain, n'aurait pas sans doute pardonné à Vauvenargues la sévérité injuste qui a dicté son jugement sur Corneille lui-même. Nous trouvons une excuse de ses erreurs dans son caractère, dont la douceur s'effrayait peut-être des vertus farouches des hommes que fait parler Corneille, et de ce républicanisme sauvage qu'il prête aux héros de l'ancienne Rome. Mais le poète qui fit parler à l'amour le plus vrai, le plus harmonieux langage, l'auteur d'*Andromaque* et d'*Iphigénie*, devait plaire surtout au cœur de Vauvenargues ; aussi lui donne-t-il la préférence sur Corneille. Voltaire voulut en vain relever ce dernier dans l'opinion de notre moraliste ; toute son éloquence, la puissance, l'autorité de ses raisonnements échouèrent dans la défense du père de la tragédie. Il ne put également triompher de la juste admiration que Vauvenargues avait vouée à l'auteur du *Télémaque*. Mais il était réservé à ce jeune écrivain de défendre un grand poète et un grand

philosophe, La Fontaine et Pascal, dont Voltaire osait presque mettre le génie en problème. On aime voir Vauvenargues combattre pour une cause si noble et si juste, et, dans cette lutte glorieuse, triompher de la partialité d'un aussi terrible adversaire.

Mais comment ce même écrivain, qui dans le jugement qu'il a porté sur La Bruyère, témoigne une admiration si sincère, si vivement sentie, de l'auteur des *Caractères ;* qui, par une juste appréciation de son talent, rend un hommage éclatant et solennel au peintre qui crayonna le tableau des mœurs et des ridicules de ses contemporains ; comment Vauvenargues a-t-il été injuste envers le plus grand des peintres, envers Molière? Il lui reproche la bassesse des sujets : *Tartufe*, *le Misanthrope*, conceptions sublimes, sont là pour répondre à sa critique. Mais ne voyons encore, dans ce jugement sur le prince des poètes comiques, que la faiblesse ou l'erreur d'une ame indulgente et généreuse, qui, sans doute épouvantée par l'énergie de la peinture, et n'osant croire à tant de perversité et de vices, craignait de

se placer, par le suffrage de son admiration, au rang des détracteurs de l'humanité.

Maintenant que le philosophe et l'écrivain vous sont connus, descendons dans la vie privée de Vauvenargues. Rarement cherche-t-on à connaître la vie privée d'un auteur, quand elle n'a contribué ni à sa réputation ni à sa gloire; mais le moraliste excite un intérêt de curiosité, qu'explique assez la nature de ses écrits; on veut savoir si sa conduite n'a pas démenti les leçons que sa plume nous a tracées.

L'histoire et les traditions littéraires ne nous apprennent presque rien des événements de la vie de Vauvenargues; mais elles ne gardent pas le même silence sur son caractère. Voltaire, Marmontel, et d'autres écrivains ses contemporains, nous le représentent sous les traits intéressants du malheur, du talent et de la vertu. Il avait beaucoup d'amis; cette circonstance extraordinaire est la plus belle apologie de son cœur. Si ces témoignages ne nous attestaient ses qualités morales, la lecture de ses écrits suffirait pour convaincre que la douce philo-

sophie qu'il y a répandue était l'inspiration d'une belle ame. Enlevé à la fleur de l'âge, Vauvenargues n'a pas joui de sa gloire. Les hommages de la postérité devaient consoler sa cendre de l'indifférence de son siècle ; elle a inscrit son nom parmi les hommes illustres de la France, et sa réputation semble devoir s'accroître encore ; elle est appuyée sur une base qui n'a rien à craindre des révolutions du temps. Panégyriste de l'humanité, Vauvenargues lui offre les consolations d'une philosophie bienveillante ; tant qu'il y aura des hommes, tant que parmi eux subsistera le culte de la vertu, tant qu'il y aura des cœurs amis d'une morale saine et pure, on lira, on aimera Vauvenargues, parce que l'amour de la vertu et de l'humanité respire dans ses écrits ; et à ce titre, plus honorable sans doute que ne le serait encore celui de grand écrivain, la reconnaissance publique le placera toujours, dans ses souvenirs et dans sa vénération, à côté de l'immortel auteur du *Télémaque*.

DIALOGUES.

DIALOGUE PREMIER.

ALEXANDRE ET DESPRÉAUX.

ALEXANDRE.

Hé bien, mon ami Despréaux, me voulez-vous toujours beaucoup de mal? Vous parais-je toujours aussi fou que vous m'avez peint dans vos satires?

DESPRÉAUX.

Point du tout, seigneur, je vous honore et je vous ai toujours connu mille vertus. Vous vous êtes laissé corrompre par la prospérité et par les flatteurs; mais vous aviez un beau naturel et un génie élevé.

ALEXANDRE.

Pourquoi donc m'avez-vous traité de fou [1]

[1] Ce n'est pas sans raison qu'Alexandre reproche à Boileau la manière dont celui-ci l'a traité dans sa huitième satire. Voici ce qu'il dit :

> Quoi donc! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre?
> Qui? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre!

et de bandit dans vos satires? Serait-il vrai que vous autres poètes, vous ne réussissez que dans les fictions?

Ce fougueux l'Angéli, qui, de sang altéré, *
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré? **
L'enragé qu'il était, né roi d'une province
Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,
S'en alla follement, et pensant être dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu;
Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre;
Heureux, si de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des petites-maisons;
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parents, enfermé de bonne heure.

* Desmarets et Pradon ne manquèrent pas de relever l'espèce d'inconvenance qu'il y avait à faire un fou, un *écervelé*, un l'*Angéli* enfin, du héros auquel on compare si noblement Louis XIV, dans le vers 250 du troisième chant de l'*Art poétique*.

Qu'il soit tel que César, *Alexandre* ou Louis.

C'est, à la vérité, une petite inadvertance que Boileau aurait dû corriger, mais que Louis XIV était trop grand pour apercevoir. — Charles XII, indigné, arracha, dit-on, ce feuillet des œuvres de Boileau. Qu'eût-il donc fait à la lecture du vers de Pope (ép. IV, v. 220), qui ne met aucune différence entre le *fou de Macédoine* et celui de Suède?

From Macedonia's madman to the Swede. — B.

** Juvénal, dans son admirable satire X, v. 169, s'é-

DESPRÉAUX.

J'ai soutenu toute ma vie le contraire, et j'ai prouvé, je crois, dans mes écrits, que rien n'était beau en aucun genre que le vrai.

ALEXANDRE.

Vous avouez donc que vous aviez tort de me blâmer si aigrement ?

DESPRÉAUX.

Je voulais avoir de l'esprit ; je voulais dire quelque chose qui surprît les hommes ; de plus je voulais flatter un autre prince qui me protégeait : avec toutes ces intentions, vous voyez bien que je ne pouvais pas être sincère.

ALEXANDRE.

Vous l'êtes du moins pour reconnaître vos

crie, à propos du conquérant macédonien : « Il sue, il étouffe, le malheureux! le monde est trop étroit pour lui. »

Æstuat infelix, angusto in limine mundi.

Vers bien autrement énergique que celui de Boileau, qui trouve, en général, un adversaire plus redoutable dans Juvénal que dans Horace, sous le rapport de la verve et de l'expression poétique. B.

fautes, et cette espèce de sincérité est bien la plus rare ; mais poussez-la jusqu'au bout. Avouez que vous n'aviez peut-être pas bien senti ce que je valais, quand vous écriviez contre moi?

DESPRÉAUX.

Cela peut être. Je suis né avec quelque justesse dans l'esprit ; mais les esprits justes qui ne sont point élevés, sont quelquefois faux sur les choses de sentiment et dont il faut juger par le cœur.

ALEXANDRE.

C'est apparemment par cette raison que beaucoup d'esprits justes m'ont méprisé ; mais les grandes ames m'ont estimé ; et votre Bossuet, votre Fénélon, qui avaient le génie élevé, ont rendu justice à mon caractère, en blâmant mes fautes et mes faibles.

DESPRÉAUX.

Il est vrai que ces écrivains paraissent avoir eu pour vous une extrême vénération ; mais ils l'ont poussée peut-être trop loin. Car enfin, malgré vos vertus, vous avez commis

d'étranges fautes : comment vous excuser de la mort de Clitus[1], et de vous être fait adorer ?

ALEXANDRE.

J'ai tué Clitus dans un emportement que

[1] Clitus, frère d'Hellanice, nourrice d'Alexandre-le-Grand, se signala sous ce prince, et lui sauva la vie au passage du Granique en coupant d'un coup de cimeterre le bras d'un satrape qui allait abattre de sa hache la tête du héros macédonien. Cette action lui gagna l'amitié d'Alexandre.

Dans un accès d'ivresse ce roi se plaisait un jour à exalter ses exploits et à rabaisser ceux de Philippe son père ; Clitus osa relever les actions de Philippe aux dépens de celles d'Alexandre : *Tu as vaincu*, lui dit-il, *mais c'est avec les soldats de ton père*. Il alla même jusqu'à lui reprocher la mort de Philotas et de Parménion; Alexandre, échauffé par le vin et la colère, suivit un premier mouvement, et le perça d'un javelot, en lui disant : *Va donc rejoindre Philippe, Parménion et Philotas*. Revenu à la raison, à la vue de son ami baigné de sang, honteux et désespéré il voulut se donner la mort, mais les philosophes Callisthènes et Anaxarque l'en empêchèrent. B.

l'ivresse peut excuser. Combien de princes, mon cher Despréaux, ont fait mourir de sang-froid leurs enfants, leurs frères ou leurs favoris, par une jalousie excessive de leur autorité! La mienne était blessée par l'insolence de Clitus, et je l'en ai puni dans le premier mouvement de ma colère : je lui aurais pardonné dans un autre temps. Vous autres particuliers, mon cher Despréaux, qui n'avez nul droit sur la vie des hommes, combien de fois vous arrive-t-il de desirer secrètement leur mort, ou de vous en réjouir lorsqu'elle est arrivée? et vous seriez surpris qu'un prince qui peut tout avec impunité, et que la prospérité a enivré, se soit sacrifié dans sa colère un sujet insolent et ingrat!

DESPRÉAUX.

Il est vrai : nous jugeons très-mal des actions d'autrui; nous ne nous mettons jamais à la place de ceux que nous blâmons. Si nous étions capables d'une réflexion sérieuse sur nous-mêmes et sur la faiblesse de l'esprit humain, nous excuserions plus de fautes;

et contents de trouver quelques vertus dans les meilleurs hommes, nous saurions les estimer et les admirer malgré leurs vices.

DIALOGUE II.

FÉNÉLON ET BOSSUET.

BOSSUET.

Pardonnez-moi, aimable prélat ; j'ai combattu un peu vos opinions, mais je n'ai jamais cessé de vous estimer.

FÉNÉLON.

Je méritais que vous eussiez quelque bonté pour moi. Vous savez que j'ai toujours respecté votre génie et votre éloquence.

BOSSUET.

Et moi j'ai estimé votre vertu jusqu'au point d'en être jaloux. Nous courions la même carrière ; je vous avais regardé d'abord comme mon disciple, parce que vous étiez plus jeune que moi ; votre modestie et votre douceur m'avaient charmé, et la beauté de votre esprit m'attachait à vous. Mais, lorsque votre réputation commença à balancer la mienne, je ne pus me défendre de quelque

chagrin ; car vous m'aviez accoutumé à me regarder comme votre maître.

FÉNÉLON.

Vous étiez fait pour l'être à tous égards ; mais vous étiez ambitieux ; je ne pouvais approuver vos maximes en ce point.

BOSSUET.

Je n'approuvais pas non plus toutes les vôtres. Il me semblait que vous poussiez trop loin la modération, la piété scrupuleuse, et l'ingénuité.

FÉNÉLON.

En jugez-vous encore ainsi ?

BOSSUET.

Mais j'ai bien de la peine à m'en défendre. Il me semble que l'éducation que vous avez donnée au duc de Bourgogne [1] était un peu

[1] Louis, dauphin, fils aîné du *Grand-Dauphin* et petit-fils de Louis XIV, père de Louis XV, naquit à Versailles le 6 août 1682, et reçut en naissant le nom de *duc de Bourgogne*. Il eut le duc de Beauvilliers, un des plus honnêtes hommes de la cour, pour gouverneur, et Fénélon,

trop asservie à ces principes. Vous êtes l'homme du monde qui avez parlé aux princes avec le plus de vérité et de courage ; vous les avez instruits de leurs devoirs ; vous n'avez flatté ni leur mollesse, ni leur orgueil, ni leur dureté [1]. Personne ne leur a jamais

qui était un des plus vertueux et des plus aimables, pour précepteur. Digne élève de tels maîtres, ce prince fut un modèle de vertus, il l'eût été des rois! B.

[1] Qu'il nous soit permis de confirmer le jugement de Vauvenargues par un trait que l'histoire nous a transmis. Le duc de Bourgogne était fort enclin à la colère, voici un des moyens que Fénélon employa pour réprimer ce penchant :

Un jour que le prince avait battu son valet-de-chambre, il s'amusait à considérer les outils d'un menuisier qui travaillait dans son appartement. L'ouvrier, instruit par Fénélon, dit brutalement au prince de passer son chemin et de le laisser travailler. Le prince se fâche, le menuisier redouble de brutalité, et, s'emportant jusqu'à le menacer, lui dit : *Retirez-vous, mon prince, quand je suis en colère je ne connais personne.* Le prince court se plaindre à son précepteur de ce qu'on a introduit chez lui le

parlé avec tant de candeur et de hardiesse; mais vous avez peut-être poussé trop loin vos délicatesses sur la probité. Vous leur inspirez de la défiance et de la haine pour tous ceux qui ont de l'ambition; vous exigez qu'ils les écartent, autant qu'ils pourront, des emplois; n'est-ce pas donner aux princes un conseil timide? Un grand roi ne craint point ses sujets, et n'en doit rien craindre.

FÉNÉLON.

J'ai suivi en cela mon tempérament, qui m'a peut-être poussé un peu au-delà de la vérité. J'étais né modéré et sincère; je n'aimais point les hommes ambitieux et artificieux. J'ai dit qu'il y avait des occasions où l'on devait s'en servir; mais qu'il fallait tâcher peu à peu de les rendre inutiles.

plus méchant des hommes. *C'est un très-bon ouvrier*, dit froidement Fénélon, *son unique défaut est de se livrer à la colère.* Leçon admirable, et qui fit mieux comprendre au prince, combien la colère est une chose hideuse, que ne l'auraient fait les discours les plus éloquents. B.

BOSSUET.

Vous vous êtes laissé emporter à l'esprit systématique. Parce que la modération, la simplicité, la droiture, la vérité vous étaient chères, vous ne vous êtes pas contenté de relever l'avantage de ces vertus, vous avez voulu décrier les vices contraires. C'est ce même esprit qui vous a fait rejeter si sévèrement le luxe. Vous avez exagéré ses inconvénients, et vous n'avez point prévu ceux qui pourraient se rencontrer dans la réforme et dans les règles étroites que vous proposiez.

FÉNÉLON.

Je suis tombé dans une autre erreur dont vous ne parlez pas. Je n'ai tâché qu'à inspirer de l'humanité aux hommes dans mes écrits ; mais par la rigidité des maximes que je leur ai données, je me suis écarté moi-même de cette humanité que je leur enseignais. J'ai trop voulu que les princes contraignissent les hommes à vivre dans la règle, et j'ai condamné trop sévèrement les vices. Imposer aux hommes un tel joug, et répri-

mer leurs faiblesses par des lois sévères, dans le même temps qu'on leur recommande le support et la charité, c'est en quelque sorte se contredire, c'est manquer à l'humanité qu'on veut établir.

BOSSUET.

Vous êtes trop modeste et trop aimable dans votre sincérité. Car, malgré ces défauts que vous vous reprochez, personne, à tout prendre, n'était si propre que vous à former le cœur d'un jeune prince. Vous étiez né pour être le précepteur des maîtres de la terre.

FÉNÉLON.

Et vous, pour être un grand ministre sous un roi ambitieux.

BOSSUET.

La fortune dispose de tout. Je pouvais être né avec quelque génie pour le ministère, et j'étais instruit de toutes les connaissances nécessaires; mais je me suis appliqué dès mon enfance à la science des Anciens et à l'éloquence. Quand je suis venu à la cour, ma réputation était déjà faite par ces deux

endroits : je me suis laissé amuser par cette ombre de gloire. Il m'était difficile de vaincre les obstacles qui m'éloignaient des grandes places, et rien ne m'empêchait de cultiver mon talent. Je me laissais dominer par mon génie; et je n'ai pas fait peut-être tout ce qu'un autre aurait entrepris pour sa fortune, quoique j'eusse de l'ambition et de la faveur.

FÉNÉLON.

Je comprends très-bien ce que vous dites. Si le cardinal de Richelieu avait eu vos talents et votre éloquence, il n'aurait peut-être jamais été ministre.

BOSSUET.

Le cardinal de Richelieu avait de la naissance [1]; c'est en France un avantage que rien ne peut suppléer : le mérite n'y met jamais les hommes au niveau des grands.

[1] Richelieu (Armand *Jean du Plessis*), né à Paris le 5 septembre 1586, sacré évêque de Luçon à l'âge de 22 ans, premier ministre de Louis XIII en novembre 1616, descendait d'une des plus anciennes familles du Poitou. Il mourut à Paris le 4 décembre 1642. B.

Vous aviez aussi de la naissance , mon cher Fénélon , et par là vous me primiez en quelque manière. Cela n'a pas peu contribué à me détacher de vous , car je suis peut-être incapable d'être jaloux du mérite d'un autre ; mais je ne pouvais souffrir que le hasard de la naissance prévalût sur tout ; et vous conviendrez que cela est dur.

FÉNÉLON.

Oui, très-dur ; et je vous pardonne les persécutions que vous m'avez suscitées par ce motif, car la nature ne m'avait pas fait pour vous dominer.

DIALOGUE III.

DÉMOSTHÈNES ET ISOCRATE.

ISOCRATE[1].

Je vois avec joie le plus éloquent de tous les hommes. J'ai cultivé votre art toute ma vie, et votre nom et vos écrits m'ont été chers.

DÉMOSTHÈNES[2].

Vous ne me l'êtes pas moins, mon cher

[1] Isocrate naquit à Athènes l'an 436 avant J.-C. Il devint, dans l'école de Gorgias et de Prodicus, l'un des plus grands maîtres dans l'art de la parole. Sa voix était faible et sa timidité excessive : aussi il ne parla jamais en public dans les grandes affaires de l'État; mais ses leçons lui procurèrent une fortune immense. B.

[2] Le nom par lequel Isocrate désigne Démosthènes, en l'appelant *le plus éloquent de tous les hommes*, est celui que la postérité a confirmé à ce célèbre orateur, qui naquit à Athènes l'an 381 avant Jésus-Christ B.

Isocrate, puisque vous aimez l'éloquence ; c'est un talent que j'ai idolâtré. Mais il y avait de mon temps des philosophes qui l'estimaient peu, et qui le rendaient méprisable au peuple.

ISOCRATE.

N'est-ce pas plutôt que de votre temps l'éloquence n'était point encore à sa perfection ?

DÉMOSTHÈNES.

Hélas ! mon cher Isocrate, vous ne dites que trop vrai. Il y avait de mon temps beaucoup de déclamateurs et de sophistes, beaucoup d'écrivains ingénieux, harmonieux, fleuris, élégants, mais peu d'orateurs véritables. Ces mauvais orateurs avaient accoutumé les hommes à regarder leur art comme un jeu d'esprit sans utilité et sans consistance.

ISOCRATE.

Est-ce qu'ils ne tendaient pas tous, dans leurs discours, à persuader et à convaincre ?

DÉMOSTHÈNES.

Non, ils ne pensaient à rien moins. Pour ménager notre délicatesse, ils ne voulaient

rien prouver ; pour ne pas blesser la raison, ils n'osaient rien passionner : ils substituaient dans tous leurs écrits la finesse à la véhémence, l'art au sentiment, et les traits aux grands mouvements. Ils discutaient quelquefois ce qu'il fallait peindre, et ils effleuraient en badinant ce qu'ils auraient dû approfondir : ils fardaient les plus grandes vérités par des expressions affectées, des plaisanteries mal placées, et un langage précieux. Leur mauvaise délicatesse leur faisait rejeter le style décisif dans les endroits même où il est le plus nécessaire : aussi laissaient-ils toujours l'esprit des écoutants dans une parfaite liberté et dans une profonde indifférence. Je leur criais de toute ma force : Celui qui est de sang-froid n'échauffe pas ; celui qui doute ne persuade pas. Ce n'est pas ainsi qu'ont parlé nos maîtres ! Nous flatterions-nous de connaître plus parfaitement la vérité que ces grands hommes, parce que nous la traitons plus délicatement ? C'est parce que nous ne la possédons pas comme eux, que nous ne savons pas lui conserver son autorité et sa force.

ISOCRATE.

Mon cher Démosthènes, permettez-moi de vous interrompre. Est-ce que vous pensez que l'éloquence soit l'art de mettre dans son jour la vérité ?

DÉMOSTHÈNES.

On peut s'en servir quelquefois pour insinuer un mensonge, mais c'est par une foule de vérités de détail qu'on parvient à faire illusion sur l'objet principal. Un discours tissu de mensonges et de pensées fausses, fût-il plein d'esprit et d'imagination, serait faible et ne persuaderait personne.

ISOCRATE.

Vous croyez donc, mon cher Démosthènes, qu'il ne suffit point de peindre et de passionner pour faire un discours éloquent ?

DÉMOSTHÈNES.

Je crois qu'on peint faiblement, quand on ne peint pas la vérité ; je crois qu'on ne passionne point, quand on ne soutient point le pathétique de ses discours par la force de

ses raisons. Je crois que peindre et toucher sont des parties nécessaires de l'éloquence ; mais qu'il y faut joindre, pour persuader et pour convaincre, une grande supériorité de raisonnement.

ISOCRATE.

On n'a donc, selon vous, qu'une faible éloquence lorsqu'on n'a pas en même temps une égale supériorité de raison, d'imagination et de sentiment ; lorsqu'on n'a pas une ame forte et pleine de lumières, qui domine de tous côtés les autres hommes.

DÉMOSTHÈNES.

Je voudrais y ajouter encore l'élégance, la pureté et l'harmonie ; car, quoique ce soient des choses moins essentielles, elles contribuent cependant beaucoup à l'illusion, et donnent une nouvelle force aux raisons et aux images.

ISOCRATE.

Ainsi vous voudriez qu'un orateur eût d'abord l'esprit profond et philosophique pour parler avec solidité et avec ascendant ; qu'il eût ensuite une grande imagination pour

étonner l'ame par ses images, et des passions véhémentes pour entraîner les volontés. Est-il surprenant qu'il se trouve si peu d'orateurs, s'il faut tant de choses pour les former ?

DÉMOSTHÈNES.

Non, il n'est point surprenant qu'il y ait si peu d'orateurs; mais il est extraordinaire que tant de gens se piquent de l'être. Adieu, je suis forcé de vous quitter; mais je vous rejoindrai bientôt, et nous reprendrons, si vous le voulez, notre sujet.

DIALOGUE IV.

DÉMOSTHÈNES ET ISOCRATE.

ISOCRATE.

Je vous retrouve avec plaisir, illustre orateur, vous m'avez presque persuadé que je ne connaissais guère l'éloquence; mais j'ai encore quelques questions à vous faire.

DÉMOSTHÈNES.

Parlez; ne perdons point de temps, je serais ravi de vous faire approuver mes maximes.

ISOCRATE.

Croyez-vous que tous les sujets soient susceptibles d'éloquence?

DÉMOSTHÈNES.

Je n'en doute pas; il y a toujours une manière de dire les choses, quelles qu'elles soient, plus insinuante, plus persuasive: le grand art est, je crois, de proportionner son discours à son sujet; c'est avilir un grand

sujet, lorsqu'on veut l'orner, l'embellir, le semer de fleurs et de fruits. C'est encore une faute plus choquante, lorsqu'en excitant de petits intérêts, on veut exciter de grands mouvements, lorsqu'on emploie de grandes figures, des tours pathétiques. Tout cela devient ridicule lorsqu'il n'est point placé. C'est le défaut de tous les déclamateurs, de tous les écrivains qui n'écrivent point de génie, mais par imitation.

ISOCRATE.

J'ai toujours été choqué plus que personne de ce défaut.

DÉMOSTHÈNES.

Ceux qui y tombent en sont choqués eux-mêmes lorsqu'ils l'aperçoivent dans les autres. Il y a peu d'écrivains qui ne sachent les règles, mais il y en a peu qui puissent les pratiquer. On sait, par exemple, qu'il faut écrire simplement, mais on ne pense pas des choses assez solides pour soutenir la simplicité. On sait qu'il faut dire des choses vraies; mais comme on n'en imagine pas de telles, on en suppose de spécieuses et d'éblouis-

santes ; en un mot, on n'a pas le talent d'écrire, et on veut écrire.

ISOCRATE.

De là, non-seulement le mauvais style, mais le mauvais goût ; car, lorsqu'on s'est écarté des bons principes par faiblesse, on cherche à se justifier par vanité, et on se flatte d'autoriser les nouveautés les plus bizarres, en disant qu'il ne faut donner l'exclusion à aucun genre, comme si le faux, le frivole et l'insipide méritaient ce nom.

DÉMOSTHÈNES.

Il y a plus, mon cher Isocrate ; on ne se contente pas de dire des choses sensées, on veut dire des choses nouvelles.

ISOCRATE.

Mais ce soin serait-il blâmable ? les hommes ont-ils besoin qu'on les entretienne de ce qu'ils savent ?

DÉMOSTHÈNES.

Oui, très-grand besoin ; car il n'y a rien qu'ils ne puissent mieux posséder qu'ils ne

le possèdent, et il n'y a rien non plus qu'un homme éloquent ne puisse rajeunir par ses expressions.

ISOCRATE.

Selon vous, rien n'est usé ni pour le peuple, ni pour ses maîtres.

DÉMOSTHÈNES.

Je dis plus, mon cher Isocrate, l'éloquence ne doit guère s'exercer que sur les vérités les plus palpables et les plus connues. Le caractère des grandes vérités est l'antiquité : l'éloquence qui ne roule que sur des pensées fines ou abstraites, dégénère en subtilité. Il faut que les grands écrivains imitent les pasteurs des peuples ; ceux-ci n'annoncent point aux hommes une nouvelle doctrine et de nouvelles vérités. Il ne faut pas qu'un écrivain ait plus d'amour-propre ; s'il a en vue l'utilité des hommes, il doit s'oublier, et ne parler que pour enseigner des choses utiles.

ISOCRATE.

Je n'ai point suivi, mon cher maître, ces maximes. J'ai cherché, au contraire, avec

beaucoup de soin à m'écarter des maximes vulgaires. J'ai voulu étonner les hommes en leur présentant sous de nouvelles faces les choses qu'ils croyaient connaître. J'ai dégradé ce qu'ils estimaient, j'ai loué ce qu'ils méprisaient ; j'ai toujours pris le côté contraire des opinions reçues, sans m'embarrasser de la vérité ; je me suis moqué surtout de ce qu'on traitait sérieusement. Les hommes ont été la dupe de ce dédain affecté ; ils m'ont cru supérieur aux choses que je méprisais : je n'ai rien établi ; mais j'ai tâché de détruire. Cela m'a fait un grand nombre de partisans, car les hommes sont fort avides de nouveautés.

DÉMOSTHÈNES.

Vous aviez l'esprit fin, ingénieux, profond. Vous ne manquiez pas d'imagination. Vous saviez beaucoup. Vos ouvrages sont pleins d'esprit, de traits, d'élégance, d'érudition. Vous aviez un génie étendu qui se portait également à beaucoup de choses. Avec de si grands avantages, vous ne pouviez manquer d'imposer à votre siècle,

dans lequel il y avait peu d'hommes qui vous égalassent.

ISOCRATE.

J'avais peut-être une partie des qualités que vous m'attribuez ; mais je manquais d'élévation dans le génie, de sensibilité et de passions. Ce défaut de sentiment a corrompu mon jugement sur beaucoup de choses ; car, lorsqu'on a un peu d'esprit, on croit être en droit de juger de tout.

DÉMOSTHÈNES.

Vous avouez là des défauts que je n'aurais jamais osé vous faire connaître.

ISOCRATE.

Je n'aurais pas pardonné, tant que j'ai vécu, à quiconque aurait eu la hardiesse de me les découvrir. Les hommes desirent souvent qu'on leur dise la vérité ; mais il y a beaucoup de vérités qui sont trop fortes pour eux, et qu'ils ne sauraient supporter. Il y en a même qu'on ne peut pas croire, parce qu'on n'est point capable de les sentir : ainsi on demande à ses amis qu'ils soient sincères,

et lorsqu'ils le sont, on les croit injustes ou aveugles, et on s'éloigne d'eux ; mais ici on est guéri de toutes les vaines délicatesses, et la vérité ne blesse plus. Mais revenons à notre sujet ; dites-moi quelles sont les qualités que vous exigeriez dans un orateur.

DÉMOSTHÈNES.

Je vous l'ai déjà dit : un grand génie, une forte imagination, une ame sublime. Je voudrais donc qu'un homme qui est né avec cette supériorité de génie qui porte à vouloir régner sur les esprits, approfondît d'abord les grands principes de la morale : car toutes les disputes des hommes ne roulent que sur le juste et l'injuste, sur le vrai et le faux ; et l'éloquence est la médiatrice des hommes, qui termine toutes ces disputes. Je voudrais qu'un homme éloquent fût en état de pousser toutes ces idées au-delà de l'attente de ceux qui l'écoutent, qu'il sortît des limites de leur jugement, et qu'il les maîtrisât par ses lumières, dans le même temps qu'il les domine par la force de son imagination et par la véhémence de ses sentiments. Il faudrait

qu'il fût grand et simple, énergique et clair, véhément sans déclamation, élevé sans ostentation, pathétique et fort sans enflure. J'aime encore qu'il soit hardi et qu'il soit capable de prendre un grand essor; mais je veux qu'on soit forcé de le suivre dans ses écarts, qu'il sorte naturellement de son sujet, et qu'il y rentre de même, sans le secours de ces transitions languissantes et méthodiques qui refroidissent les meilleurs discours. Je veux qu'il n'ait jamais d'art, ou du moins que son art consiste à peindre la nature plus fidèlement, à mettre les choses à leur place, à ne dire que ce qu'il faut, et de la manière qu'il le faut. Tout ce qui s'écarte de la nature est d'autant plus défectueux qu'il s'en éloigne davantage. Le sublime, la véhémence, le raisonnement, la magnificence, la simplicité, la hardiesse, toutes ces choses ensemble ne sont que l'image d'une nature forte et vigoureuse : quiconque n'a point cette nature ne peut l'imiter. C'est pourquoi il vaut mieux écrire froidement, que de se guinder et de se tourmenter pour dire ou de grandes choses ou des choses passionnées.

ISOCRATE.

Je pense bien comme vous, mon cher Démosthènes; mais cela étant ainsi, les règles deviennent inutiles. Les hommes sans génie ne peuvent les pratiquer, et les autres les trouvent dans leur propre fonds, dont elles ont été tirées.

DÉMOSTHÈNES.

Quelque génie qu'on puisse avoir, on a besoin de l'exercer et de le corriger par la réflexion et par les règles, et les préceptes ne sont point inutiles.

ISOCRATE.

Quelle est donc la manière la plus courte de s'exercer à l'éloquence?

DÉMOSTHÈNES.

La conversation, lorsque l'on s'y propose quelque objet.

ISOCRATE.

Ainsi, c'est en traitant de ses plaisirs et de ses affaires, en négociant journellement avec les hommes, qu'on peut s'instruire de cet art aimable.

DÉMOSTHÈNES.

Oui, c'est dans ce commerce du monde qu'on puise ces tours naturels, ces insinuations, ce langage familier, cet art de se proportionner à tous les esprits, qui demande un génie si vaste. C'est là qu'on apprend sans effort à déployer les ressources de son esprit et de son ame : l'imagination s'échauffe par la contradiction ou par l'intérêt, et fournit un grand nombre de figures et de réflexions pour persuader.

ISOCRATE.

Cependant, mon cher Démosthènes, je crois qu'il faut aussi un peu de solitude et d'habitude d'écrire dans son cabinet : c'est dans le silence de la retraite que l'ame, plus à soi et plus recueillie, s'élève à ces grandes pensées et à cet enthousiasme naturel qui transportent l'esprit, mènent au sublime, et produisent tous ces grands mouvements que l'art n'a jamais excités. La lecture des grands poètes n'y est pas inutile ; mais il faut avoir le génie poétique pour saisir leur esprit, et il faut en même temps avoir de la sagesse

pour accorder leur style à la simplicité des sujets qu'on traite ; ainsi voilà bien des mérites à rassembler. Mais après tout cela, mon cher Démosthènes, on ne persuadera jamais au peuple que l'éloquence soit un art utile.

DÉMOSTHÈNES.

Je prétends qu'il n'en est aucun qui le soit davantage : il n'y a ni plaisir, ni affaire, ni conversation, ni intrigue, ni discours public, où l'éloquence n'ait de l'autorité ; elle est nécessaire aux particuliers, dans tous les détails de la vie ; elle est plus nécessaire aux gens en place, parce qu'elle leur sert à mener les esprits, à colorer leurs intentions, à gouverner les peuples, à négocier avec avantage vis-à-vis des étrangers : de plus elle répand sur toute une nation un grand éclat, elle éternise la mémoire des grandes actions. Les étrangers sont obligés de chercher dans ses ouvrages l'art de penser et de s'exprimer ; elle élève et instruit en même temps l'esprit des hommes ; elle fait passer peu à peu dans leurs pensées la hauteur et les sentiments qui lui sont propres. Les hommes qui pen-

sent grandement et fortement sont toujours plus disposés que les autres à se conduire avec sagesse et avec courage.

ISOCRATE.

Je desire plus que personne que les hommes puissent vous croire.

DÉMOSTHÈNES.

Ils ne me croiront point, mon cher Isocrate ; car il y a bien des raisons pour que l'éloquence ne se relève jamais. Mais la vérité est indépendante des opinions et des intérêts des hommes, et enfin le nombre de ceux qui peuvent goûter de certaines vérités est bien petit ; mais il mérite qu'on ne le néglige pas, et c'est pour lui seul qu'il faut écrire.

DIALOGUE V.

PASCAL ET FÉNÉLON.

FÉNÉLON.

Dites-moi, je vous prie, génie sublime, ce que vous pensez de mon style?

PASCAL.

Il est enchanteur, naturel, facile, insinuant. Vous avez peint les hommes avec vérité, avec feu et avec grâce : les caractères de votre *Télémaque* sont très-variés ; il y en a de grands, et même de forts, quoique ce ne fût point votre étude de les faire tels. Vous ne vous êtes point piqué de rassembler en peu de mots tous les traits de vos caractères ; vous avez laissé courir votre plume, et donné un libre essor à votre imagination vive et féconde.

FÉNÉLON.

J'ai cru qu'un portrait rapproché annonçait trop d'art. Il ne m'appartenait point d'être en même temps concis et naturel; je

me suis borné à imiter la naïveté d'une conversation facile où l'on présente, sous des images différentes, les mêmes pensées, pour les imprimer plus vivement dans l'esprit des hommes.

PASCAL.

Cela n'a pas empêché qu'on ne vous ait reproché quelques répétitions ; mais il est aisé de vous excuser. Vous n'écriviez que pour porter les hommes à la vertu et à la piété ; vous ne croyiez point qu'on pût trop inculquer de telles vérités, et vous vous êtes trompé en cela ; car la plupart des hommes ne lisent que par vanité et par curiosité. Ils n'ont aucune affection pour les meilleures choses, et ils s'ennuient bientôt des plus sages instructions.

FÉNÉLON.

J'ai eu tort, sans doute, de plusieurs manières ; j'avais fait un système de morale ; j'étais comme tous les esprits systématiques qui ramènent sans cesse toutes choses à leurs principes.

PASCAL.

J'ai fait un système tout comme vous, et, en voulant ramener à ce système toutes choses, je me suis peut-être écarté quelquefois de la vérité, et on ne me l'a point pardonné.

FÉNÉLON.

Au moins ne s'est-il trouvé encore personne qui n'ait rendu justice à votre style. Vous aviez joint à la naïveté du vieux langage une énergie qui n'appartient qu'à vous, et une briéveté pleine de lumière ; vos images étaient fortes, grandes et pathétiques. Mais ce qu'il y a eu d'éminent en vous, ce en quoi vous avez surpassé tous les hommes, c'est dans l'art de mettre chaque chose à sa place, de ne jamais rien dire d'inutile, de présenter la vérité dans le plus beau jour qu'elle pût recevoir, de donner à vos raisonnements une force invincible, d'épuiser en quelque manière vos sujets sans être jamais trop long, et enfin de faire croître l'intérêt et la chaleur de vos discours jusqu'à la fin. Aussi Despréaux a-t-il dit que vous étiez également

au-dessus des Anciens et des modernes, et beaucoup de gens sensés sont persuadés que vous aviez plus de génie pour l'éloquence que Démosthènes.

PASCAL.

Vous me surprenez beaucoup ; je n'ai vu encore personne qui ait égalé les modernes aux Anciens pour l'éloquence.

FÉNÉLON.

Connaissez-vous la majesté et la magnificence de Bossuet? croyez-vous qu'il n'ait pas surpassé, au moins en imagination, en grandeur et en sublimité, tous les Romains et les Grecs? *Vous étiez mort avant qu'il parût dans le monde*[1]; et vous n'avez point vu ces oraisons funèbres admirables où il a égalé peut-être les plus grands poètes, et par cet enthousiasme singulier dont elles sont pleines, et par cette imagination tou-

[1] Pascal (Blaise), né à Clermont en Auvergne, le 19 juin 1623, mourut à Paris le 19 août 1662. — Bossuet (Jacques-Benigne) naquit à Dijon en 1627, mourut à Meaux, le 12 avril 1704. B.

jours renaissante qui n'a été donnée qu'à lui, et par les grands mouvements qu'il sait exciter, et enfin par la hardiesse de ses transitions, qui, plus naturelles que celles de nos odes, me paraissent aussi surprenantes et plus sublimes.

PASCAL.

J'ai encore ouï parler ici avec estime de son *Discours sur l'Histoire universelle*.

FÉNÉLON.

C'est peut-être le plus grand tableau qui soit sorti de la main des hommes; mais il n'est pas si admirable dans tous ses ouvrages. Il a fait une *Histoire des variations* qui est estimable; mais si vous aviez traité le même sujet, vous auriez réduit ses quatre volumes à un seul, et vous auriez combattu les hérésies avec plus de profondeur et plus d'ordre; car ce grand homme ne peut vous être comparé du côté de la force du raisonnement et des lumières de l'esprit; aussi a-t-il fait une foule d'autres ouvrages que vous n'auriez pas même daigné lire. C'est que les plus grands génies manquent tous

par quelque endroit ; mais il n'y a que les petits esprits qui prennent droit de les mépriser pour leurs défauts.

PASCAL.

Tout ce que vous me dites me paraît vrai ; mais permettez-moi de vous demander ce que c'est qu'un certain évêque qu'on a égalé à Bossuet pour l'éloquence.

FÉNÉLON.

Vous voulez parler sans doute de Fléchier [1] ; c'est un rhéteur qui écrivait avec quelque élégance, qui a semé quelques fleurs dans ses écrits, et qui n'avait point de génie. Mais les hommes médiocres aiment leurs semblables, et les rhéteurs le soutiennent encore dans le déclin de sa réputation.

PASCAL.

N'y a-t-il point sous le beau règne de Louis XIV d'autre écrivain de prose, de génie ?

[1] *Fléchier* (Esprit), né le 10 juin 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, devint en 1687 évêque de Nîmes, et mourut à Montpellier le 16 février 1710. B.

FÉNÉLON.

C'est un mérite qu'on ne peut refuser à La Bruyère [1]. Il n'avait ni votre profondeur, ni l'élévation de Bossuet, ni les grâces que vous me trouvez ; mais il était un peintre admirable.

PASCAL.

En vérité, ce nombre est bien petit ; mais le génie est rare dans tous les temps et dans tous les genres : on a vu passer plusieurs siècles sans qu'il parût un seul homme d'un vrai génie.

[1] *La Bruyère* (Jean de) naquit près de Dourdan, ville du Hurepoix, en 1639, publia en 1687 son livre des *Caractères*, fut reçu à l'Académie Française en 1696, et mourut en 1699. Quelques biographes, et entre autres Voltaire, le font naître en 1644, et mourir en 1696. Le président Hénault désigne aussi l'année 1696 comme celle de sa mort. B.

DIALOGUE VI.

MONTAGNE ET CHARRON.

CHARRON.

Expliquons-nous, mon cher Montagne [1], puisque nous le pouvons présentement. Que vouliez-vous insinuer quand vous avez dit : *Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne ! Vérité au-delà des Pyrénées, erreur au-deçà* [2] ? Avez-vous prétendu qu'il n'y eût pas une vérité et une justice réelle ?

[1] *Montagne* (Michel de), plus souvent désigné sous le nom de Montaigne, naquit au château de ce nom, dans le Périgord, le 8 février 1538, de Pierre Eyquem, écuyer, seigneur de Montagne, maire de la ville de Bordeaux. Nous avons de lui le livre admirable qu'il a publié sous le modeste titre d'*Essais*. Il mourut le 15 septembre 1592. B.

[2] L'auteur cite ici les paroles de Pascal. Voyez ses *Pensées*. Montaigne, de qui Pascal a emprunté cette idée, s'est servi des expressions suivantes : « *Quelle beauté est-ce que ie voyais*

MONTAGNE.

J'ai prétendu, mon cher ami[1], que la plupart des lois étaient arbitraires, que le caprice des hommes les avait faites ou que la violence les avait imposées. Ainsi elles se sont trouvées fort différentes selon les pays, et quelquefois très-peu conformes aux lois de l'équité naturelle. Mais comme il n'est pas possible que l'égalité se maintienne parmi les hommes, je prétends que c'est justement qu'on soutient les lois de son pays, et que c'est à bon titre qu'on en fait dépendre la justice. Sans cela, il n'y aurait plus de règle dans la société, ce qui serait un plus grand mal que celui des particuliers lésés par les lois.

hier en cresdit, et demain ne l'estre plus? Quelle verité est-ce que ces montagnes bornent? Mensonge au monde qui se tient au-delà. Essais, liv. II, chap. II. Apologie de Raimond de Sebonde. S.

[1] *Charron* (Pierre), auteur du livre de *la Sagesse*, fils du libraire Thibault Charron, naquit à Paris en 1541, et mourut subitement d'apoplexie en 1603. B.

CHARRON.

Mais, dites-moi, parmi ces lois et ces coutumes différentes, croyez-vous qu'il s'en trouve quelques unes de plus conformes à la raison et à l'équité naturelle que les autres ?

MONTAGNE.

Oui, mon ami, je le crois ; et cependant je ne pense pas que ce fût un bien de changer celles qui paraissent moins justes. Car, en général, le genre humain souffre moins des lois injustes que du changement des lois ; mais il y a des occasions et des circonstances qui le demandent.

CHARRON.

Et quelles sont ces circonstances où l'on peut justement et sagement changer les lois ?

MONTAGNE.

C'est sur quoi il est difficile de donner des règles générales. Mais les bons esprits, lorsqu'ils sont instruits de l'état d'une nation, sentent ce que l'on peut et ce qu'on doit tenter ; ils connaissent le génie des peu-

ples, leurs besoins, leurs vœux, leur puissance, ils savent quel est l'intérêt général et dominant de l'État; ils règlent là-dessus leurs entreprises et leur conduite.

CHARRON.

Il faut avouer qu'il y a bien peu d'hommes assez habiles pour juger d'un si grand objet; peser les fruits et les inconvénients de leurs démarches, et embrasser d'un coup d'œil toutes les suites d'un gouvernement qui influe quelquefois sur plusieurs siècles, et qui est assujéti pour son succès à la disposition et au ministère des États voisins.

MONTAGNE.

C'est ce qui fait, mon cher Charron, qu'il y a si peu de grands rois et de grands ministres.

CHARRON.

S'il vous fallait choisir entre les hommes qui ont gouverné l'Europe depuis quelques siècles, auquel donneriez-vous la préférence?

MONTAGNE.

Je serais bien embarrassé[1]. Charles-Quint,

[1] On est étonné de ne pas rencontrer dans

Louis XII, Louis XIV, le cardinal de Richelieu, le chancelier Oxenstiern [1], le duc d'Olivarès [2], Sixte-Quint et la reine Élisabeth

cette liste de souverains et de ministres, les noms de Sully et d'Henri IV, dont les principes de gouvernement étaient par leur sagesse et leur simplicité si conformes à la raison et à la justice. On ne trouve pas dans ce dialogue tout ce qu'on pouvait attendre des deux philosophes introduits comme interlocuteurs. En général, les idées de Vauvenargues sur la politique, ne sont ni étendues, ni arrêtées. Il n'est vraiment supérieur que lorsqu'il traite de la morale et de la haute littérature, et c'est sans doute un assez beau partage. S.

[1] *Oxenstiern* (Axel), grand-chancelier de Suède, premier ministre du roi Gustave-Adolphe, naquit en 1583, et mourut à l'âge de soixante-onze ans, en 1654. La mort de Gustave-Adolphe, tué à la bataille de Lutzen en 1632, laissa reposer sur lui tout le fardeau des affaires; il déploya dans cette circonstance difficile un caractère qui l'a placé au rang des plus grands hommes d'État. B.

[2] *Olivarès* (Gaspard de Guzman, comte d'), duc de Sanlucar, naquit à Rome, où son père était ambassadeur d'Espagne auprès du pape

ònt tous gouverné avec succès et avec gloire, mais avec des principes, des moyens et une politique différente.

CHARRON.

C'est que l'État, la puissance, les mœurs, la religion, etc., des peuples qu'ils gouvernaient différaient aussi beaucoup, et qu'ils ne se sont point trouvés dans les mêmes circonstances.

MONTAGNE.

Quand ils se seraient trouvés dans la même position, et qu'ils auraient eu à gouverner dans les mêmes circonstances les mêmes peuples, il ne faut pas croire qu'ils eussent suivi les mêmes maximes et formé les mêmes plans; car il ne faut pas croire qu'on soit assujéti à un seul plan pour régner avec

Sixte-Quint. L'inflexibilité de son caractère le fit comparer à Néron. Très-jeune encore, il étudiait alors dans l'université de Salamanque, il laissa échapper un mot qui suffit à lui seul pour peindre son caractère ambitieux. *J'apprends ici*, dit-il à son cousin qui étudiait avec lui, *j'apprends à gouverner le royaume, me destinant à guider un jour les rois.* B.

gloire. Chacun, en suivant son génie particulier, peut exécuter de grandes choses. Le cardinal Ximenès[1] n'aurait point gouverné la France comme celui de Richelieu[2], et l'aurait vraisemblablement bien gouvernée. Il y a plusieurs moyens d'arriver au même but. On peut même se proposer un but différent, et que celui qu'on se propose et celui qu'on néglige soient accompagnés de biens et d'inconvénients égaux; car vous savez qu'il y a en toutes choses des inconvénients inévitables.

[1] *Ximenès* (don François), né à Torrelaguna dans la Vieille-Castille en 1437, devint archevêque de Tolède en 1495. Le roi Ferdinand-le-Catholique, dont il avait été ministre, le nomma en mourant régent de Castille. Il mourut empoisonné le 8 novembre 1517. B.

[2] *Comme celui de Richelieu*; cette incorrection se trouve dans le manuscrit; il faudrait répéter *le cardinal*, ou dire, *comme Richelieu*. B.

DIALOGUE VII.

UN AMÉRICAIN ET UN PORTUGAIS.

L'AMÉRICAIN.

Vous ne me persuaderez point. Je suis très-convaincu que votre luxe, votre politesse et vos arts n'ont fait qu'augmenter nos besoins, corrompre nos mœurs, allumer davantage notre cupidité, en un mot, corrompu la nature dont nous suivions les lois avant de vous connaître.

LE PORTUGAIS.

Mais, qu'appelez-vous donc les lois de la nature? Suiviez-vous en toutes choses votre instinct? Ne l'aviez-vous pas assujéti à de certaines règles pour le bien de la société?

L'AMÉRICAIN.

Oui, mais ces règles étaient conformes à la raison.

LE PORTUGAIS.

Je vous demande encore ce que vous ap-

pelez la raison. N'est-ce pas une lumière que tous les hommes apportent au monde en naissant? Cette lumière ne s'augmente-t-elle point par l'expérience, par l'application? N'est-elle pas plus vive dans quelques esprits que dans les autres? De plus, ce concours de réflexions et l'expérience d'un grand nombre d'hommes ne donne-t-il pas plus d'étendue et plus de vivacité à cette lumière?

L'AMÉRICAIN.

Il y a quelque chose de vrai à ce que vous dites. Cette lumière naturelle peut s'augmenter, et la raison par conséquent se perfectionner.....

LE PORTUGAIS.

Si cela est ainsi, voilà la source de nouvelles lois; voilà de nouvelles règles prescrites à l'instinct, et par conséquent un changement avantageux dans la nature. Je parle ici de la nature de l'homme, qui n'est autre chose que le concours de son instinct et de sa raison.

L'AMÉRICAIN.

Mais nous appelons la nature le sentiment et non la raison.

LE PORTUGAIS.

Est-ce que la raison n'est pas naturelle à l'homme comme le sentiment? N'est-il pas né pour réfléchir comme pour sentir? et sa nature n'est-elle pas composée de ces deux qualités?

L'AMÉRICAIN.

Oui, j'en veux bien convenir; mais je crois qu'il y a un certain degré au-delà duquel la raison s'égare lorsqu'elle veut pénétrer. Je crois que le genre humain est parvenu de bonne heure à ce point de lumière qui est à la raison ce que la maturité est aux fruits.

LE PORTUGAIS.

Vous comparez donc le génie du genre humain à un grand arbre qui n'a porté des fruits mûrs qu'avec le temps, mais qui ensuite a dégénéré et a perdu sa fécondité avec sa force?

L'AMÉRICAIN.

Cette comparaison me paraît juste.

LE PORTUGAIS.

Mais qui vous a dit que vous eussiez atteint en Amérique ce point de maturité? qui vous a dit qu'après l'avoir acquis, vous ne l'aviez pas perdu? Ne pourrais-je pas comparer les arts que nous vous avons apportés d'Europe, à la douce influence du printemps qui ranime la terre languissante, et rend aux plantes leurs fleurs et leurs fruits? L'ignorance et la barbarie avaient ravagé la raison dans vos contrées comme l'hiver désole les campagnes. Nous vous avons rapporté la lumière que la barbarie avait éteinte dans vos ames.

L'AMÉRICAIN.

Je prétends, au contraire, que vous avez obscurci celle dont nous jouissions. Mais je sens que j'aurais de la peine à vous en convaincre; il faudrait entrer dans de grands détails. Et enfin, n'ayant point vécu dans les mêmes principes et dans les mêmes ha-

bitudes, nous aurions de la peine à nous accorder sur ce qu'on nomme la vérité, la raison et le bonheur.

LE PORTUGAIS.

Nous aurions moins de disputes là-dessus que vous ne pensez; car je conviendrais de très-bonne foi que la coutume peut plus que la raison même pour le bien des hommes, et que la nature, le bonheur, la vérité même dépendent infiniment d'elle. Mais je suis content des principes que vous m'accordez. Il me suffit que vous croyiez que la nature a pu recevoir du temps sa maturité et sa perfection, ainsi que tous les autres êtres de la terre; car nous ne voyons rien qui n'ait sa croissance, sa maturité, ses changements et son déclin. Mais il ne m'appartient point de déterminer si les arts et la politesse ont apporté le vrai bien aux hommes, et enfin si la nature humaine a attendu long-temps sa perfection, et en quel lieu ou en quel siècle elle y est parvenue.

DIALOGUE VIII.

PHILIPPE SECOND ET COMINES.

PHILIPPE SECOND.

On dit que vous avez écrit l'histoire de votre maître [1]. Mais comment pouvez-vous le justifier de sa familiarité avec des gens de basse extraction?

COMINES.

Le roi Louis XI était populaire [2] et acces-

[1] *Comines* (Philippe de La Clite de), d'autres écrivent à tort *Commines*, historien de Louis XI, naquit au château de ce nom, à quelques lieues de Lille, en 1445, et mourut en 1509 au château d'Argenton, le 17 août, suivant Swertius, le 17 octobre, suivant Vossius. B.

[2] Oui, sans doute, il fut populaire; mais aussi ce fut un tyran soupçonneux, implacable dans ses vengeances, avide du sang des grands, et qui mérite à tous égards le nom du *Tibère de la France.* Cependant il est juste de dire pour sa défense, qu'il avait à combattre la féodalité qui avait jeté de si profondes racines en

sible. Il avait à la vérité de la hauteur, mais sans cette fierté sauvage qui fait mépriser aux princes tous les autres hommes. Le roi, mon maître, ne se bornait point à connaître sa cour et les grands du royaume; il connaissait le caractère et le génie des ministres et des princes étrangers; il avait des correspondances dans tous les pays; il avait continuellement les yeux ouverts sur le genre humain, sur toutes les affaires de l'Europe; il recherchait le mérite dans les sujets les plus obscurs; il savait vivre familièrement avec ses sujets sans perdre rien de sa dignité, et sans rien relâcher de l'autorité de sa couronne. Les princes faibles et vains comme vous ne voient que ce qui les approche; ils ne connaissent jamais que l'extérieur des hommes, ils ne pénètrent jamais le fond de leur cœur; et comme ils ne les connaissent point assez, ils ne savent point s'en servir.

France, que les grands étaient presque devenus des rois, et avaient réduit les maîtres de l'État à plier devant eux au gré de leurs caprices; et ce fut envers eux seuls que Louis XI fut cruel et soupçonneux. B.

Louis XI choisissait lui-même tous les gens qu'il employait dans les affaires. Il avait une ame profonde qui ne pouvait se contenter de connaître superficiellement les dehors des hommes, et de quelques hommes; il aimait à descendre dans les derniers replis du cœur; il cherchait dans tous les états des gens d'esprit; il démêlait leurs talents, il les employait. Pour tout cela, vous sentez bien qu'il fallait se familiariser avec les hommes. C'était dans ce commerce familier, dans ces soupers qu'il faisait à Paris avec la bourgeoisie, dans les entretiens secrets qu'il avait avec des personnes de tous les états, qu'il apprenait à déployer toutes les ressources de son génie, qu'il tirait du fond du cœur de ses sujets la vérité, qu'on cache aux princes orgueilleux et impraticables. C'est ainsi qu'il avait cultivé ce génie simple et pénétrant qu'il avait reçu de la nature : aussi s'était-il rendu plus habile qu'aucun des ministres qu'il employait. Il était l'ame de tous ses conseils; savait tout ce qui se passait dans son État; avait un esprit vaste qui ne perdait point de vue les petits objets au milieu

des grandes affaires ; qui suivait tout, qui voyait tout, qui ne laissait rien échapper. C'était une ame qui, par son activité et son étendue, paraissait se multiplier pour suffire à tout ; qui jouissait véritablement de la royauté, parce qu'il animait tous les ressorts de son Empire, et qu'il suivait toutes choses jusqu'à leur racine. Un esprit borné et pesant ne voit que ce qui l'environne ; il ne regarde jamais ni le passé, ni l'avenir ; il voit disparaître autour de lui ses amis, ses supports, ses connaissances presque sans s'en apercevoir. Son ame est toute concentrée sur elle-même ; elle ne sort point de la sphère étroite que la nature lui a prescrite ; elle s'appesantit sur elle-même ; tous les événements du monde passent devant elle comme des songes légers qui se perdent sans retour. Une grande ame au contraire ne perd rien de vue ; le passé, le présent et l'avenir sont immobiles devant ses yeux. Elle porte sa vue loin d'elle ; elle embrasse cette distance énorme qui est entre les grands et le peuple, entre les affaires générales de l'univers et les intérêts des particuliers les plus obscurs :

elle incorpore à soi toutes les choses de la terre ; elle tient à tout ; tout la touche : rien ne lui est étranger ; ni la différence infinie des mœurs, ni celle des conditions, ni celle des pays, ni la distance des temps ne l'empêchent de rapprocher toutes les choses humaines, de s'unir d'intérêt à tout [1]. Mais les hommes de ce caractère ne font rien d'i-

[1] Il n'y a dans ce discours de Comines que quelques traits qui conviennent à Louis XI. Il était populaire et accessible, mais par nécessité plutôt que par inclination. Dans la lutte qui s'était engagée entre le souverain et les grands vassaux de la couronne, ceux-ci commirent une faute dont les conséquences ont été funestes pour eux et pour la nation : ils séparèrent leurs intérêts de l'intérêt du peuple, et se crurent assez forts par eux-mêmes pour maintenir les prérogatives qu'ils avaient usurpées dans des temps d'anarchie, et sous des rois faibles. S'ils s'étaient appuyés du peuple, comme les barons d'Angleterre avaient fait dans des circonstances semblables, ils auraient pu conserver comme eux une influence directe sur le gouvernement, et la nation aurait joui de ses anciens priviléges ; l'équilibre se serait établi naturellement entre les divers ordres de l'État, et aurait prévenu les guerres et le-

nutile, savent employer tout leur temps, ont un esprit vif qui rencontre d'abord le

révolutions qui depuis trois siècles ont tourmenté la France.

Nos rois furent plus habiles que la haute noblesse; ils se concilièrent l'amour et l'estime du tiers-état : ils accordèrent quelques priviléges aux communes, mais ils ne donnèrent pas au peuple toute la liberté et les droits dont il aurait dû jouir d'après les constitutions primitives de la monarchie. Toutefois ces concessions les rendirent populaires, et, dans aucun pays de l'Europe, les souverains n'ont été plus aimés de leurs sujets qu'en France. Ce fut donc par des vues politiques que Louis XI se familiarisait avec les bourgeois de Paris, et ne dédaignait point de les admettre dans sa confiance. Leur affection lui fut plus d'une fois utile dans les différentes guerres qu'il eut à soutenir; mais il les fit servir à ses projets sans rien faire pour eux et pour la nation en général.

Quelques historiens, entre autres Duclos, ont cherché à nous donner une haute idée du génie politique de Louis XI : il est vrai qu'il réunit à la couronne plusieurs provinces, et qu'il abaissa l'orgueil des grands; mais il commit deux fautes capitales qui suffiraient pour faire douter s'il ne dut pas ses succès à la for-

nœud et la source de chaque chose, qui marche légèrement et rapidement [1].

tune plutôt qu'à sa prudence. La première fut de se livrer entre les mains de Charles-le-Téméraire, qui le força d'assister à la prise de la ville de Liége dont il était l'allié et le protecteur; la seconde, plus grave encore, fut de ne pas prévenir le mariage de Marie-de-Bourgogne avec l'empereur Maximilien, union qui a été pour la France pendant plusieurs siècles une source de guerres et de calamités.

Louis XI rapportait tout à son intérêt. L'amitié ni la reconnaissance n'entrèrent jamais dans son cœur. Fils ingrat, père dénaturé, maître cruel, roi sanguinaire et superstitieux, il ne fut vraiment habile que dans l'art de tromper. On le soupçonne d'avoir fait empoisonner son frère le duc de Berri. Il est le seul roi dans l'histoire qui, par le raffinement de sa cruauté, ait rendu la justice même odieuse. Enfin il vécut en tyran et mourut en lâche. Il aurait fallu un Tacite ou un Montesquieu pour écrire son histoire. On dit que ce dernier s'en était occupé et que par mégarde son secrétaire avait jeté le manuscrit au feu. C'est une perte qui peut-être ne sera jamais réparée. S.

[1] Nous avons entre les mains une copie des

dialogues de Vauvenargues; cette copie donnée à M. Suard par M. Jay est remplie d'inexactitudes, on s'est permis des changements tout-à-fait coupables; on peut en juger par la dernière phrase que l'on vient de lire conforme au manuscrit autographe, et qui dans la copie faite à Aix en 1811 est remplacée par celle-ci : *Mais les hommes de ce caractère ne font rien d'inutile, ils savent employer tout leur temps; et par la puissance et l'activité de leur génie, ils dirigent tous les évenements et dominent sur les destinées du monde.* Nous avons cru devoir signaler cette infidélité pour échapper nous-mêmes à une semblable accusation, si un jour cette copie que nous possédons, tombait entre les mains d'un éditeur qui ne connaîtrait pas le manuscrit autographe que nous possédons également. La phrase de la copie peut être mieux écrite et plus intelligible; mais ce n'est point là-dessus que nous avons à prononcer, et c'est au texte de son auteur que doit s'attacher un éditeur de bonne foi. B.

DIALOGUE IX.

CÉSAR ET BRUTUS.

CÉSAR.

Mon ami, pourquoi me fuis-tu ? N'as-tu pas éteint dans mon sang la haine que tu m'as portée ?

BRUTUS.

César, je ne t'ai point haï. J'estimais ton génie, ton courage.

CÉSAR.

Mais je t'aimais tendrement, et tu m'as arraché la vie.

BRUTUS.

C'est une cruauté barbare où j'ai été poussé par l'erreur de la gloire et par les principes d'une vertu fausse et farouche.

CÉSAR.

Tu étais né humain et compatissant : tu n'as été cruel que pour moi seul, qui t'aimais avec tendresse.

BRUTUS.

D'où naissait dans ton cœur cette amitié que j'avais si peu méritée.

CÉSAR.

Ta jeunesse m'avait séduit, et ton ame fière et sensible avait touché la mienne.

BRUTUS.

J'ai fait ce que j'ai pu pour reconnaître ta bonté pour moi : je me reprochais mon ingratitude ; je sentais que tu méritais d'être aimé ; tu me faisais pitié lorsque je songeais à t'immoler à la liberté, et je me reprochais ma barbarie.

CÉSAR.

Et avec tout cela je n'ai jamais fléchi ton cœur !

BRUTUS.

Je n'ai jamais pu t'aimer : ton génie, ton âge, le mien, te donnaient sur moi trop d'ascendant. Je t'admirais, et je ne t'aimais point.

CÉSAR.

Est-ce que l'estime empêche l'amitié ?

BRUTUS.

Non, mais le respect l'affaiblit ; et peut-être qu'il y a un âge où l'on ne peut plus être aimé.

CÉSAR.

Tu dis vrai : le mérite inspire du respect ; mais il n'y a que la jeunesse qui soit aimable. C'est une vérité affreuse. Il est horrible d'avoir encore un cœur sensible à l'amitié, et d'être privé des grâces qui l'inspirent.

BRUTUS.

Voilà la source de l'ingratitude des jeunes gens. L'amitié de leurs parents, de leurs bienfaiteurs leur est souvent onéreuse. Cependant je crois que les belles ames peuvent surmonter leur instinct, ou sortir en ce point des règles générales.

CÉSAR.

La tienne était haute et sensible, et cependant.....

BRUTUS.

Je m'étais laissé imposer par les discours et la philosophie de Caton ; j'aimais ardem-

ment la gloire : cette passion étouffa dans mon cœur toutes les autres. Mais daigne croire qu'il m'en a coûté pour trahir ce que je devais à ton amitié et à ton mérite.

CÉSAR.

Va, je t'ai pardonné même en mourant. L'amitié va plus loin que la vertu, et passe en magnanimité la philosophie que tu as préférée.

BRUTUS.

Tu parles de l'amitié des grandes ames telles que la tienne. Mais ce pardon généreux que tu m'accordes augmente mon repentir; et je n'ai de regret à la vie que par l'impuissance où me met la mort de te témoigner ma reconnaissance [1].

[1] Le caractère de Brutus me semble mieux apprécié par Shakspeare, quand il lui fait dire : « S'il est dans cette assemblée quelque ami « tendre de César, je lui dis que l'amour de Bru- « tus pour César n'était pas moindre que le sien. « Si cet ami demande pourquoi Brutus s'est « élevé contre César, voici ma réponse : ce n'est « pas que j'aimasse moins César, mais j'aimais

« Rome davantage. Vaudrait-il mieux à votre « gré que César fût vivant et mourir tous esclaves, au lieu que César mort vous vivez tous « libres? César m'aimait, je le pleure; il fut « heureux, je m'en réjouis; il était vaillant, je « l'honore; mais il fut ambitieux, et je l'ai tué. « Il y a en moi des larmes pour son amitié, du « respect pour sa vaillance, de la joie pour sa « fortune, et la mort pour son ambition. — « Quel est ici l'homme assez abject pour vouloir « être esclave? s'il en est un, qu'il parle, car pour « lui je l'ai offensé. Quel est ici l'homme assez « stupide pour ne vouloir pas être un Romain? « s'il en est un, qu'il parle, car pour lui je l'ai « offensé. Quel est ici l'homme assez vil pour « ne pas aimer sa patrie? s'il en est un, qu'il « parle, car pour lui je l'ai offensé. » SHAKSPEARE, *Jules César*, acte III, scène II. B.

DIALOGUE X.

MOLIÈRE, ET UN JEUNE HOMME.

LE JEUNE HOMME.

Je suis charmé de vous voir, divin Molière. Vous avez rempli toute l'Europe de votre nom, et la réputation de vos ouvrages augmente de jour à autre dans le monde.

MOLIÈRE.

Je ne suis point touché, mon cher ami, de cette gloire. J'ai mieux connu que vous, qui êtes jeune, ce qu'elle vaut.

LE JEUNE HOMME.

Seriez-vous mécontent de votre siècle, qui vous devait tant?

MOLIÈRE.

Quelques uns de mes contemporains m'ont rendu justice; c'étaient même les meilleurs esprits : mais le plus grand nombre me regardait comme un comédien qui faisait des vers. Le prince me protégeait ; quelques

courtisans m'aimaient ; cependant j'ai souffert d'étranges humiliations.

LE JEUNE HOMME.

Cela est-il possible? Je ne fais que de quitter le monde ; on y fait très-peu de cas des talents : mais j'y ai ouï dire que ceux qui avaient ouvert la carrière avaient joui de plus de considération.

MOLIÈRE.

Ceux qui ont ouvert la carrière en méritaient peut-être davantage, et en ont obtenu, comme je vous l'ai dit, des esprits justes ; mais elle n'a jamais été proportionnée à leur mérite, et a été contrepesée par de grands dégoûts.

LE JEUNE HOMME.

Sans doute ils étaient traversés, persécutés, calomniés par leurs envieux ; mais les gens en place et les grands ne leur rendaient-ils pas justice?

MOLIÈRE.

Les grands riaient des querelles des auteurs : plusieurs se laissaient prévenir par

les gens de lettres subalternes qu'ils protégeaient ; ils avaient la faiblesse d'épouser leurs passions et leur injustice contre les grands hommes qui étaient moins dans leur dépendance.

LE JEUNE HOMME.

C'est au moins une consolation que la postérité vous ait rendu justice.

MOLIÈRE.

La postérité ne me la rendra point telle que j'ai pu la mériter. Ne vois-je pas ici les plus grands hommes de l'antiquité, Homère, Virgile, Euripide, qui sont encore poursuivis dans le tombeau par ce même esprit de critique qui les a dégradés pendant leur vie ? Dans le même temps qu'ils sont adorés de quelques personnes sensées dont ils enchantent l'imagination, ils sont méprisés et tournés en ridicule par les esprits médiocres qui manquent de goût [1]. Je voyais passer le

[1] Si les grands génies de l'antiquité qui *enchantent l'imagination des personnes sensées*, *sont méprisés et tournés en ridicule par les médiocres*, je ne vois pas trop de quoi ils ont à se

Tasse, il y a quelques jours, suivi de quelques beaux esprits qui lui faisaient leur cour. Plusieurs ombres de grands seigneurs qui étaient avec moi, me demandèrent qui c'était? Sur cela le duc de Ferrare prit la parole, et répondit que c'était un poète auquel il avait fait donner des coups de bâton pour châtier son insolence. Voilà comme les gens du monde et les grands savent honorer le génie.

LE JEUNE HOMME.

J'ai souvent ouï dans le monde de pareils discours, et j'en étais indigné. Car, enfin, qu'est-ce qu'un grand poète? sinon un grand génie, un homme qui domine les autres hommes par son imagination; qui leur est supérieur en vivacité, qui connaît, par un sentiment plein de lumière, les passions, les vices et l'esprit des hommes; qui peint fidèlement la nature, parce qu'il la connaît

plaindre, et Molière avec eux : car, comme Vauvenargues l'a si bien dit lui-même dans la maxime 65 : « Nous sommes moins offensés du mépris des sots que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit. » B.

parfaitement, et qu'il a des idées plus vives de toutes choses que les autres ; une ame qui est capable de s'élever, un génie ardent, laborieux, éloquent, aimable ; qui ne se borne point à faire des vers harmonieux, comme un charpentier fait des cadres et des tables dans son atelier, mais qui porte dans le commerce du monde son feu, sa vivacité, son pinceau et son esprit, et qui conserve, par conséquent, parmi les hommes, le même mérite qui le fait admirer dans son cabinet.

MOLIÈRE.

Les gens qui réfléchissent savent tout cela, mon cher ami ; mais ces gens-là sont en petit nombre.

LE JEUNE HOMME.

Hé! pourquoi s'embarrasser des autres?

MOLIÈRE.

Parce qu'on a besoin de tout le monde; parce qu'ils sont les plus forts; parce qu'on en souffre du mal quand on n'en reçoit pas de bien; enfin, parce qu'un homme qui a les vues un peu grandes voudrait régner, s'il

pouvait, dans tous les esprits, et qu'on est toujours inconsolable de n'obtenir que la moindre partie de ce qu'on mérite [1].

[1] Dans le temps où Vauvenargues écrivait ce dialogue, il y avait encore en France beaucoup de ces esprits médiocres qui croyaient se distinguer de la foule en méprisant les plus beaux chefs-d'œuvre de l'antiquité qu'ils étaient incapables de comprendre et de juger : ils s'imaginaient montrer de la force d'esprit et de la philosophie en affectant de dédaigner ce qui avait été consacré par l'admiration des siècles. L'origine de cette manie ridicule remonte aux dernières années du dix-septième siècle; elle se perpétua dans le dix-huitième par l'influence de La Motte, qui n'était point un écrivain sans mérite, mais dont la littérature était très-bornée, et surtout par l'influence de Fontenelle, qui fut pendant cinquante ans à la tête des hommes de lettres. Fontenelle était un homme extrêmement adroit, qui avait d'autres titres à la renommée que ses travaux purement littéraires, et qui, sentant ce qui lui manquait, aurait volontiers rabaissé les chefs-d'œuvre qu'il ne pouvait égaler. Il suffisait d'ailleurs que Boileau et Racine, contre lesquels il nourrit une inimitié séculaire, se fussent prononcés en faveur

de la raison et des Anciens pour qu'il penchât du côté opposé. On peut rapporter à ce philosophe, si modéré en apparence, la plupart des hérésies littéraires qui ont obtenu quelque crédit dans le dernier siècle ; et peut-être même le goût se serait-il entièrement corrompu si des hommes tels que Voltaire, Montesquieu, Buffon, Rousseau n'eussent maintenu ses principes par leurs leçons et par leurs exemples.

Les écrivains du dix-septième siècle n'étaient pas mieux traités par Fontenelle que les Anciens. Il ne pardonna jamais à Racine et à Boileau les épigrammes qu'ils avaient lancées contre sa malheureuse tragédie d'Aspar. Il ne rendait pas au premier la justice qui lui était due, et refusait le génie à l'auteur de l'*Art poétique*. Il aurait même volontiers attaqué Voltaire, si la crainte des représailles n'eût un peu refroidi son ressentiment contre un homme qui avait tant de supériorité sur lui.

Nous sommes très-heureusement délivrés de ces opinions fausses et ridicules qui ont fait tant de mal dans le dernier siècle : on est revenu à l'étude et à l'admiration des Anciens avec une ardeur qui promet à la littérature française une nouvelle époque de génie et de gloire. Je pourrais citer des traductions et des ouvrages originaux où l'on retrouve les grâces et le charme du génie antique. On a banni de la prose cette

pompe indigente de paroles, cette recherche puérile d'antithèses, cette affectation du bel esprit qui déshonorait, il n'y a pas encore long-temps, même les productions de quelques membres de l'Académie. On s'est également débarrassé de cette sécheresse que l'esprit d'analyse, porté à l'excès, avait introduite dans notre littérature. Il ne faut pas confondre cet abus de l'analyse avec l'esprit vraiment philosophique dont aucun genre ne peut se passer : c'est lui seul qui peut donner de la force au raisonnement, de la justesse aux idées. Sans son secours, l'imagination ne produirait que des monstres semblables à celui que nous dépeint Horace dans les premiers vers de l'épître aux Pisons. Montaigne, Boileau, Molière, La Fontaine, Voltaire, Montesquieu, Rousseau ont allié l'esprit philosophique à l'imagination, et l'on ne voit pas que l'un ait jamais nui à l'autre. On peut abuser de l'esprit philosophique comme on abuse de l'imagination et des meilleures choses ; mais, après tout, il faudra toujours en revenir à cet axiome d'un poète philosophe : « *Le bien penser est la source du bien écrire.* » S.

DIALOGUE XI.

RACINE ET BOSSUET.

BOSSUET.

Je récitais tout à l'heure, mon cher Racine, quelques uns de vos vers que je n'ai pas oubliés. Je suis enchanté de la richesse de vos expressions, de la vérité de votre pinceau et de vos idées, de votre simplicité, de vos images, et même de vos caractères qui sont si peu estimés; car je leur trouve un très-grand mérite, et le plus rare, celui d'être pris dans la nature. Vos personnages ne disent jamais que ce qu'ils doivent, parlent avec noblesse, et se caractérisent sans affectation. Cela est admirable.

RACINE.

Je ne suis pas surpris que vous m'aimiez un peu. Je vous ai toujours admiré; vous aviez le génie poétique et l'invention dans l'expression, qui est le talent même que mes ennemis sont obligés de m'accorder. Il y a

plus d'impétuosité et de plus grands traits dans vos ouvrages que dans ceux des plus grands poètes.

BOSSUET.

Hélas ! mon ami, mes ouvrages ne sont presque plus connus que d'un très-petit nombre de gens de lettres et d'hommes pieux. Les matières que j'ai traitées ne sont nullement du goût des gens du monde.

RACINE.

Ils devraient du moins admirer vos oraisons funèbres.

BOSSUET.

Ce titre seul les rebute ; on n'aime ni les louanges, ni les choses tristes.

RACINE.

Que dites-vous donc ? je ne puis vous croire ; le genre dont nous parlons est le plus terrible : car les hommes ne sont effrayés que de la mort. Or, qu'est-ce que le snjet de vos oraisons funèbres, sinon la mort, c'est-à-dire, la seule chose qui inspire de la terreur à l'esprit humain ? Se pourrait-il

que les hommes ne fussent pas frappés par des discours qui ne s'exercent que sur le sujet le plus frappant, et le plus intéressant pour l'humanité? J'avais cru que c'était le véritable champ du pathétique et du sublime.

BOSSUET.

La nation française est légère; on aime mieux le conte du *Belier* [1] ou celui de *Joconde* [2] que tout ce pathétique dont vous parlez.

RACINE.

Si cela est, Corneille et moi, nous ne devons pas nous flatter de conserver longtemps notre réputation.

BOSSUET.

Vous vous trompez; les bons auteurs du théâtre ne mourront jamais, parce qu'on les fait revivre tous les ans, et on empêche le monde de les oublier; d'ailleurs les poëtes se soutiennent toujours mieux que les orateurs, parce qu'il y a plus de gens qui font

[1] Conte d'Hamilton. B.

[2] Conte de La Fontaine. B.

des vers qu'il n'y en a qui écrivent en prose ; parce que les vers sont plus faciles à retenir et plus difficiles à faire ; parce qu'enfin les poètes traitent des sujets toujours intéressants, au lieu que les orateurs dont l'éloquence ne s'exerce ordinairement que sur de petits faits, périssent avec la mémoire de ces sujets mêmes.

RACINE.

Les vrais orateurs, comme vous, devraient du moins se soutenir par les grandes pensées qu'ils ont semées dans leurs écrits, par la force et la solidité de leurs raisonnements : car tout cela doit se trouver dans un ouvrage d'éloquence. Nous autres poètes, nous pouvons quelquefois manquer par le fond des choses, si nous sommes harmonieux, si nous avons de l'imagination dans l'expression ; il nous suffit, d'ailleurs, de penser juste sur les choses de sentiment, et on n'exige de nous ni sagacité ni profondeur : il faut être un grand peintre pour être poète, mais on peut être un grand peintre, sans avoir une grande étendue d'esprit et des vues fines.

BOSSUET.

On peut aussi avoir cette étendue d'esprit, cette finesse, cette sagesse, cet art qui est nécessaire aux orateurs, et y joindre le charme de l'harmonie et la vivacité du pinceau : vous êtes la preuve de ce que je dis.

RACINE.

De même un orateur peut avoir toutes les parties [1] d'un poète, et il n'y a même que l'harmonie qui en fasse la différence ; encore

[1] Je sais gré à Vauvenargues d'avoir employé cette expression; elle était bannie du langage depuis le siècle de Montaigne, qui s'en est souvent servi dans ses *Essais*, et toujours à propos. Je crois que Voltaire a réclamé en sa faveur en quelque endroit de ses ouvrages, et les Anglais, accoutumés depuis long-temps à vivre de pillage, l'ont empruntée de nos premiers écrivains, et l'ont soigneusement conservée. On trouverait dans Amyot et dans Montaigne d'autres expressions aussi énergiques qu'on pourrait rajeunir avec succès. Nous ne connaissons pas toutes les ressources et toutes les richesses de notre langue, et en général on ne lit pas assez les écrivains du seizième siècle. S.

faut-il qu'il y ait une harmonie dans la bonne prose.

BOSSUET.

Je pense comme vous, et comme un grand poète qui vous a suivi [1], mon cher Racine : la poésie est l'*éloquence harmonieuse*.

RACINE.

L'auteur dont vous parlez est aussi éloquent en prose qu'en vers ; il a cet avantage sur tous les poètes, qui n'ont point su écrire en prose ; ainsi on peut s'en rapporter à son jugement : c'est lui qui a dit de vous, que vous étiez *le seul écrivain français en prose qui fût éloquent* [2]. Si ce grand homme ne s'est point trompé, il faudrait convenir que le génie de l'éloquence est plus rare que celui de la poésie.

[1] Voltaire. B.

[2] Vauvenargues, t. 1, p. 321, nous donne comme positif ce jugement de Voltaire sur Bossuet, et l'exprime de cette manière : *Bossuet, le seul éloquent entre tant d'écrivains qui ne sont qu'élégants.* On remarque bien que Voltaire, dans son *Temple du Goût*, a donné, à Bossuet seul, l'épithète d'*éloquent;* mais on ne trouve dans

BOSSUET.

Je ne crois pas qu'il soit moins commun, mais je crois qu'il l'est bien autant : les véritablement grands hommes dans tous les genres sont toujours très-rares.

RACINE.

Qu'appelez-vous, je vous prie, de grands hommes ?

BOSSUET.

Tous ceux qui surpassent les autres par le cœur et par l'esprit, qui ont la vue plus nette et plus fine, qui discernent mieux les choses humaines, qui jugent mieux, qui s'expriment mieux, qui ont l'imagination plus forte et le génie plus vaste.

RACINE.

Voilà en effet ce qui fait de très-grands hommes. De tels esprits sont faits pour s'es-

aucune édition la phrase que cite Vauvenargues. Voltaire, prenant en considération la critique de Vauvenargues, n'aurait-il pas réformé dans ses œuvres un jugement dont il aurait reconnu la fausseté? B.

timer et pour s'aimer, malgré la différence de leur travail et de leurs objets ; c'est aux petits esprits à dégrader ou les uns ou les autres, selon le parti qu'ils ont pris ; comme ceux qui sont attachés à quelque ſaction décrient les cheſs du parti contraire, tandis que ces mêmes cheſs s'estiment et se craignent réciproquement.

DIALOGUE XII.

LE CARDINAL DE RICHELIEU ET LE GRAND CORNEILLE.

CORNEILLE.

Est-il vrai que votre Éminence ait été jalouse de mes écrits ?

RICHELIEU.

Pourquoi ne l'aurais-je pas été ? Un ministre de peu d'esprit aurait pu être assez ébloui de sa puissance pour mépriser vos talents ; mais, pour moi, je connaissais le prix du génie, et j'étais jaloux d'une gloire où la fortune n'avait point de part. Avais-je donc tant de tort ?

CORNEILLE.

Cette jalousie honorait Corneille, et ne devait pas nuire à la réputation de son protecteur ; car vous daigniez l'être, et vous *récompensiez*, dit un auteur [1], *comme ministre*,

[1] Voltaire a dit dans son *Commentaire sur Corneille* au sujet du mot *bienfaits* employé

ce même génie dont vous étiez jaloux comme poète. La seule chose qui m'ait étonné, c'est que votre Éminence ait favorisé des écrivains indignes de sa protection [1].

RICHELIEU.

Je suis venu dans un mauvais temps, mon

par l'auteur d'*Horace* dans l'Épître dédicatoire de cette pièce au cardinal de Richelieu : « *Ce mot* bienfaits *fait voir que le cardinal de Richelieu savait récompenser en premier ministre, ce même talent qu'il avait persécuté dans l'auteur du Cid*. — Voltaire a encore dit quelque chose d'analogue dans le *Temple du Goût*. *Voyez* les Variantes de ce poème, t. x, p. 188, de l'édition de ses œuvres complètes en 66 vol., *Paris*, Renouard, 1819. B.

[1] On peut citer parmi ces écrivains Des Marêts, Colletet, Faret et Chapelain. Il admit quelque temps le grand Corneille dans cette troupe, mais le mérite de Corneille se trouva incompatible avec ces poètes, et il fut aussitôt exclus. Richelieu faisait des vers, et ce fut même pour faire représenter la tragédie de *Mirame* dont il avait donné le sujet, et dans laquelle il avait fait plus de cinq cents vers, qu'il fit bâtir la salle du Palais-Royal. B.

cher Corneille ; il y avait peu de gens de mérite pendant mon ministère, et je voulais encourager les hommes à travailler, en accordant une protection marquée à tous les arts ; il est vrai que je ne vous ai pas assez distingué : en cela je suis très-blâmable.

CORNEILLE.

Moins que veut bien avouer votre Éminence. Il est vrai que j'avais quelque génie ; mais je ne fus pas courtisan. J'avais naturellement cette inflexibilité d'esprit que j'ai donnée si souvent à mes héros. Comme eux, j'avais une vertu dure, un esprit sans délicatesse, et trop resserré dans les bornes de mon art ; il n'est pas étonnant qu'un grand ministre, accoutumé aux devoirs et à la flatterie des plus puissants de l'État, ait négligé un homme de mon caractère.

RICHELIEU.

Ajoutez que je n'ai point connu tout ce que vous valiez. Mon esprit était peut-être resserré, comme le vôtre, dans les bornes de son talent. Vous n'aviez pas l'esprit de

la cour, et moi, je n'avais pour les lettres qu'un goût défectueux [1].

[1] On veut absolument que le cardinal de Richelieu ait été jaloux des succès de Corneille; cela me paraît aussi vraisemblable que si Racine eût été jaloux des victoires du grand Condé. Boileau est le premier qui ait accrédité cette opinion en disant :

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris, pour Chimène, a les yeux de Rodrigue.

On en conclut, ce qui n'était peut-être pas dans la pensée du poète, que Richelieu n'avait pu voir sans jalousie le triomphe de Corneille. Fontenelle a été plus loin que Boileau. Il dit expressément que le cardinal fut aussi alarmé du succès prodigieux du *Cid* que s'il eût vu les Espagnols aux portes de Paris. Cette exagération de la part du petit neveu de Corneille s'est généralement répandue, et elle prête tant à la déclamation, elle est si favorable à la vanité des auteurs qu'il est difficile d'en douter sans soulever une foule d'esprits qui la regardent comme une vérité historique. Cela ne m'empêchera pas d'en dire mon sentiment d'après l'opinion que j'ai conçue du cardinal de Richelieu et de l'esprit de son ministère, l'une des époques les plus intéressantes de notre histoire.

Le souvenir des guerres civiles n'était pas encore effacé du cœur des Français ; la paix était rétablie dans l'État, mais il était aisé de voir qu'il existait dans les esprits une fermentation sourde qui aurait éclaté sous une administration moins énergique que celle du cardinal de Richelieu. Ce ministre avait trop de lumières pour ne pas apercevoir cette agitation générale et les conséquences qui pouvaient en résulter. Il prit une résolution digne de son génie, se mit à la tête de l'opinion publique pour la diriger, et fournit un aliment à l'activité des esprits. Ce fut alors qu'il fonda l'Académie Française, qu'il encouragea les lettres, les sciences et les arts, protégea ceux qui les cultivaient, les appela autour de lui, leur donna de la considération et fixa tous les regards sur la gloire littéraire et les travaux de la pensée. Cette impulsion donnée surpassa les espérances du cardinal. Les Français, accoutumés aux querelles de religion, s'occupèrent alors de débats et de discussions littéraires. Un sonnet, un madrigal attiraient l'attention de la cour et de la ville. A cette époque parut le premier chef-d'œuvre de Corneille ; il excita un enthousiasme et une admiration générale. On ne s'entretenait que du *Cid*, on ne se lassait point de le voir. Tout fut oublié pour le *Cid*. Le ministre saisit cette occasion pour sui-

vre son plan. Il fit faire la critique de cette tragédie, comme Alcibiade fit couper la queue de son chien afin que les Athéniens, occupés de cette bizarrerie, ne cherchassent point à contrarier ses vues politiques. Je ne vois dans la conduite du cardinal de Richelieu que beaucoup d'adresse et point du tout un sentiment d'envie, indigne d'un grand ministre. Observez de plus qu'à cette époque même Corneille jouissait d'une pension que lui faisait le cardinal. L'envie n'est pas si généreuse. Au reste, le mouvement imprimé aux esprits par la politique de Richelieu ne s'est plus arrêté. Il a élevé la France à un haut degré de gloire littéraire, et c'est peut-être à cette conception politique que nous devons les chefs-d'œuvre qui ont illustré le règne de Louis XIV et celui de son successeur. S.

DIALOGUE XIII.

RICHELIEU, MAZARIN.

MAZARIN[1].

Est-il possible, mon illustre ami, que vous n'ayez jamais usé de tromperie dans votre ministère?

RICHELIEU.

Hé! croyez-vous vous-même, mon cher cardinal, qu'on puisse gouverner les hommes sans les tromper?

MAZARIN.

Je n'ai que trop montré, par ma conduite, que je ne le croyais pas; mais on m'en a fait un grand crime.

RICHELIEU.

C'est que vous poussiez un peu trop loin la tromperie; c'est que vous trompiez par

[1] *Mazarin* (Jules), né à Piscina dans l'Abruzze le 14 juillet 1602, de la famille des Martinozzi, mourut le 9 mars 1661. B.

choix et par faiblesse, plus que par nécessité et par raison.

MAZARIN.

Je suivais en cela mon caractère timide et défiant. Je n'avais pas assez de fermeté pour résister en face aux courtisans; mais je reprenais ensuite par ruse ce que j'avais cédé par faiblesse.

RICHELIEU.

Vous étiez né avec un esprit souple, délié, profond, pénétrant; vous connaissiez tout ce qu'on peut tirer de la faiblesse des hommes, et vous avez été bien loin dans cette science.

MAZARIN.

Oui, mais on m'a reproché de n'avoir pas connu leur force.

RICHELIEU.

Très-injustement, mon ami. Vous la connaissiez et vous la craigniez; mais vous ne l'estimiez point. Vous étiez vous-même trop faible pour vous en servir ou pour la vaincre;

et ne pouvant la combattre de front, vous l'attaquiez par la finesse, et vous lui résistiez souvent avec succès.

MAZARIN.

Cela est assez singulier, que je la méprisasse, et que cependant je la craignisse.

RICHELIEU.

Rien n'est plus naturel, mon cher ami. Les hommes n'estiment guère que les qualités qu'ils possèdent.

MAZARIN.

Après tout cela, que pensez-vous de mon ministère et de mon génie?

RICHELIEU.

Votre ministère a souffert de justes reproches, parce que vous aviez de grands défauts. Mais vous aviez en même temps un esprit supérieur à ces défauts mêmes; vous joigniez à la vivacité de vos lumières une ambition vaste et invincible. Par là vous avez surmonté tous les obstacles de votre carrière, et vous avez exécuté de grandes choses.

MAZARIN.

Je ne laisse pas de reconnaître que vous aviez un génie supérieur au mien. Je vous surpassais peut-être en subtilité et en finesse ; mais vous m'avez primé par la hauteur et par la vigoureuse hardiesse de votre ame.

RICHELIEU.

Nous avons bien fait l'un et l'autre ; mais la fortune nous a bien servis.

MAZARIN.

Cela est vrai, mais de moindres esprits n'auraient pas profité de leur fortune. La prospérité n'est qu'un écueil pour les ames faibles [1].

[1] Nous rapprochons ici le jugement de Voltaire sur ces deux grands ministres, de celui de Vauvenargues; le lecteur ne sera sans doute pas fâché de les comparer :

Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfants de la Fortune et de la Politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami ;

L'un, fuyant avec art et cédant à l'orage,
L'autre, aux flots irrités opposant son courage;
Des princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple et tous deux admirés;
Enfin, par leurs efforts ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.

Voltaire, *Henriade, Chant VII*, v. 335. B.

DIALOGUE XIV.

FÉNÉLON ET RICHELIEU.

FÉNÉLON[1].

Je n'ai qu'une seule chose à vous reprocher, votre ambition sans bornes et sans délicatesse.

RICHELIEU.

C'est cette ambition des grands hommes, aimable philosophe, qui fait la grandeur des États.

FÉNÉLON.

C'est elle aussi qui les détruit et qui les abîme sans ressource.

RICHELIEU.

C'est-à-dire qu'elle fait toutes choses sur la terre. C'est elle qui domine partout et qui gouverne l'univers.

[1] *Fénélon* (François de Salignac de La Motte ou Mothe), naquit au château de Fénélon en Querci le 6 août 1651, fut nommé archevêque de Cambrai en 1695, et mourut le 7 janvier 1715. B.

FÉNÉLON.

Dites plutôt que c'est l'activité et le courage.

RICHELIEU.

Oui, l'activité et le courage. Mais l'un et l'autre ne se trouvent guère qu'avec une grande ambition et avec l'amour de la gloire.

FÉNÉLON.

Eh quoi ! votre Éminence croirait-elle que la prudence et la vertu ne pourraient résister à l'ambition, gouverner sans elle et l'assujétir !

RICHELIEU.

Cela n'est guère arrivé, mon cher ami ; et il y a bien de l'apparence que ce qui n'arrive point ou qui n'arrive que rarement, n'est point selon les lois de la nature.

FÉNÉLON.

N'a-t-on pas vu des ministres et des princes sans ambition ?

RICHELIEU.

Ces ministres et ces princes, mon aimable ami, ne gouvernaient point par eux-mêmes ;

les plus habiles avaient sous eux des esprits ambitieux qui les conduisaient à leurs fins sans qu'ils le sussent.

FÉNÉLON.

Je vous en nommerai plusieurs qui ont gouverné par eux-mêmes.

RICHELIEU.

Hé ! qui vous a dit que ceux que vous me nommeriez n'avaient pas dans le cœur une ambition secrète qu'ils cachaient aux peuples ? Les grandes affaires, l'autorité élèvent les ames les plus faibles, et fécondent ce germe d'ambition que tous les hommes apportent au monde avec la vie. Vous, qui vous êtes montré si ami de la modération dans vos écrits, ne vouliez-vous pas vous insinuer dans les esprits, faire prévaloir vos maximes ? N'étiez-vous pas fâché qu'on les négligeât?

FÉNÉLON.

Il est vrai que j'étais zélé pour mes maximes ; mais parce que je les croyais justes, et non parce qu'elles étaient miennes.

RICHELIEU.

Il est aisé, mon cher ami, de se faire illusion là-dessus. Si vous aviez eu un esprit faible, vous auriez laissé le soin à tout autre de redresser le genre humain; mais, parce que vous étiez né avec de la vertu et de l'activité, vous vouliez assujétir les hommes à votre génie particulier. Croyez-moi, c'est là de l'ambition.

FÉNÉLON.

Cela peut bien être. Mais cette ambition qui va en tout au bien des peuples, est bien différente de celle qui rapporte tout à soi et que j'ai combattue.

RICHELIEU.

Ai-je prétendu le contraire, mon aimable ami? L'ambition est l'ame du monde; mais il faut qu'elle soit accompagnée de vertus, d'humanité, de prudence et de grandes vues pour faire le bonheur des peuples et assurer la gloire de ceux qui gouvernent.

DIALOGUE XV.

BRUTUS ET UN JEUNE ROMAIN.

LE JEUNE HOMME.

OMBRE illustre, daignez m'aimer. Vous avez été mon modèle tant que j'ai vécu : j'étais ambitieux comme vous ; je m'efforçais de suivre vos autres vertus. La fortune m'a été contraire ; j'ai trompé sa haine ; je me suis dérobé à sa rigueur en me tuant.

BRUTUS.

Vous avez pris ce parti-là bien jeune, mon ami. Ne vous restait-il plus de ressources dans le monde ?

LE JEUNE HOMME.

J'ai cru qu'il ne m'en restait d'autre que le hasard, et je n'ai pas daigné l'attendre.

BRUTUS.

A quel titre demandiez-vous de la fortune? Étiez-vous né d'un sang illustre?

LE JEUNE HOMME.

J'étais né dans l'obscurité ; je voulais m'ennoblir par la vertu et par la gloire.

BRUTUS.

Quels moyens aviez-vous choisis pour vous élever? car, sans doute, vous n'aviez pas un desir vague de faire fortune sans vous attacher à un objet particulier?

LE JEUNE HOMME.

Je croyais pouvoir espérer de m'avancer par mon esprit et par mon courage; je me sentais l'ame élevée.

BRUTUS.

Vous cultiviez avec cela quelque talent? car vous n'ignoriez pas qu'on ne s'avance point par la magnanimité, lorsqu'on n'est pas à portée de la développer dans les grandes affaires.

LE JEUNE HOMME.

Je connaissais un peu le cœur humain; j'aimais l'intrigue; j'espérais de me rendre maître de l'esprit des autres. Par là on peut aller à tout.

BRUTUS.

Oui, lorsqu'on est avancé dans la carrière et connu des grands. Mais qu'aviez-vous fait

pour vous mettre en passe et vous faire connaître? Vous distinguiez-vous à la guerre?

LE JEUNE HOMME.

Je me présentais froidement à tous les dangers, et je remplissais mes devoirs; mais j'avais peu de goût pour les détails de mon métier. Je croyais que j'aurais bien fait dans les grands emplois; mais je négligeais de me faire une réputation dans les petits.

BRUTUS.

Et vous flattiez-vous qu'on devinerait ce talent que vous aviez pour les grandes choses, si vous ne l'annonciez dans les petites?

LE JEUNE HOMME.

Je ne m'en flattais que trop, ombre illustre; car je n'avais nulle expérience de la vie, et on ne m'avait point instruit du monde. Je n'avais pas été élevé pour la fortune.

BRUTUS.

Aviez-vous du moins cultivé votre esprit pour l'éloquence?

LE JEUNE HOMME.

Je la cultivais autant que les occupations

de la guerre le pouvaient permettre ; j'aimais les lettres et la poésie ; mais tout cela était inutile sous l'empire de Tibère, qui n'aimait que la politique, et qui méprisait les arts dans sa vieillesse. L'éloquence ne menait plus à Rome aux dignités. C'était un talent inutile pour la fortune, et qu'on n'avait pas même occasion de mettre en pratique.

BRUTUS.

Vous deviez donc vous attacher aux choses qui pouvaient vous rendre agréable à votre maître, et utile à votre patrie dans l'état où elle se trouvait alors.

LE JEUNE HOMME.

J'ai reconnu la vérité de ce que vous dites ; mais je l'ai connue trop tard, et je me suis tué moi-même pour me punir de mes fautes.

BRUTUS.

Vos fautes ne sont pas inexcusables, mon ami. Vous n'aviez pas pris les vrais chemins de la fortune ; mais vous pouviez réussir par d'autres moyens, puisque mille gens se sont

avancés sans mérite et sans industrie estimable. Vous vous condamnez trop sévèrement : vous êtes comme la plupart des hommes qui ne jugent guère de leur conduite que par le succès.

LE JEUNE HOMME.

Il m'est très-doux, grande ombre, que vous m'excusiez. Je n'ai jamais osé ouvrir mon cœur à personne tant que j'ai vécu : vous êtes le premier à qui j'ai avoué mon ambition, et qui m'avez pardonné ma mauvaise fortune.

BRUTUS.

Hélas ! si je vous avais connu dans le monde, j'aurais tâché de vous consoler dans vos disgrâces. Je vois que vous ne manquiez ni de vertu, ni d'esprit, ni de courage. Vous auriez fait votre fortune dans un meilleur temps, car vous avez l'ame romaine.

LE JEUNE HOMME.

Si cela est ainsi, mon cher Brutus, je ne dois point regretter mon malheur. La fortune est partiale et injuste ; ce n'est pas un

grand mal de la manquer lorsqu'on peut se répondre qu'on l'a méritée; mais quand on la possède indignement et à titre injuste, c'est peu de chose. Elle ne sert qu'à faire de plus grandes fautes et à augmenter tous les vices.

DIALOGUE XVI.

CATILINA, SENECION.

SENECION [1].

Avouez, Catilina, que vous vous ennuyez ici étrangement. Vous n'avez plus personne ni à persuader, ni à tromper, ni à corrompre. L'art que vous possédiez de gagner les hommes, de vous proportionner à eux, de les flatter par l'espérance, de les tenir dans vos intérêts, ou par les plaisirs, ou par l'ambition, ou par la crainte, cet art vous est ici tout-à-fait inutile.

CATILINA.

Il est vrai que je mène ici une vie à peu près aussi oisive et aussi languissante que celle que vous avez menée vous-même dans le monde et à la cour de Néron.

SENECION.

Moi! je n'ai pas mené une vie languissante, j'étais favori de mon maître; j'étais de tous

[1] Favori de Néron. B.

ses amusements et de tous ses plaisirs ; les ministres avaient de grands égards pour moi, et les courtisans me portaient envie.

CATILINA.

Saviez-vous faire usage de votre faveur? protégiez-vous les hommes de mérite? vous en serviez-vous?

SENECION.

Des gens de mérite? je n'en connaissais point. Il y avait quelques hommes obscurs à Rome qui se piquaient de vertu ; mais c'étaient des imbéciles que l'on ne voyait point en bonne compagnie, et qui n'étaient bons à rien.

CATILINA.

Mais il y avait aussi des gens d'esprit ; et sans doute vous.....

SENECION.

Oui, il y avait à la cour quelques jeunes gens qui avaient de l'imagination, qui étaient plaisants, singuliers et de très-bonne compagnie. Je passais ma vie avec eux.

CATILINA.

Quoi! il n'y avait de gens d'esprit que

dans ce petit cercle d'hommes qui composaient la cour de l'empereur?

SENECION.

Je connaissais aussi quelques pédants, des poètes, des philosophes, des gens à talent en tout genre; mais je tenais ces espèces dans la subordination. Je m'en amusais quelquefois, et les congédiais ensuite sans me familiariser avec eux.

CATILINA.

On m'avait dit que vous-même faisiez des vers; que vous déclamiez; que vous vous piquiez d'être philosophe.

SENECION.

Je m'amusais de tous ces talents qui étaient en moi; mais je m'appliquais à des choses plus utiles et plus raisonnables.

CATILINA.

Et quelles étaient donc ces choses plus raisonnables?

SENECION.

Ho! vous en voulez trop savoir. Voudriez-vous que j'eusse passé ma vie sur des livres

et dans mon cabinet, comme ces misérables qui n'avaient d'autre ressource que leur talent? Je vous avoue que ces gens-là avaient bien peu d'esprit. Je les recevais chez moi pour leur apprendre que j'avais plus d'esprit qu'eux; je leur faisais sentir à tout moment qu'ils n'étaient que des imbéciles; je les accablais quelquefois d'amitiés et d'honnêtetés; je croyais qu'ils comptaient sur moi. Mais le lendemain je ne leur parlais plus; je ne faisais pas semblant de les voir; ils s'en allaient désespérés contre moi. Mais je me moquais de leur colère, et je savais qu'ils seraient trop heureux que je leur accordasse encore ma protection.

CATILINA.

Ainsi vous vous réserviez de vous attacher d'autres hommes plus propres à servir vos desseins. Car, apparemment, vous ne comptiez pas sur le cœur de ceux que vous traitiez si mal.

SENECION.

Moi! j'avais la faveur de mon maître, je n'avais besoin de personne. Je n'aurais pas

manqué de créatures si j'avais voulu ; les hommes se jetaient en foule au-devant de moi ; mais je me contentais de ménager les grands et ceux qui approchaient l'empereur. J'étais inexorable pour les autres qui me recherchaient, parce que je pouvais leur être utile, et qu'eux-mêmes n'étaient bons à rien.

CATILINA.

Et que seriez-vous devenu si Néron eût cessé de vous aimer ? Ces grands qui étaient tous jaloux de votre fortune, vous auraient-ils soutenu dans vos disgrâces ? Qui vous aurait regretté ? qui vous eût plaint ? qui aurait pris votre parti contre le peuple, animé contre vous par votre orgueil et votre mollesse ?

SENECION.

Mon ami, quand on perd la faveur du prince, on perd toujours tout avec elle.

CATILINA.

On ne perd point le génie et le courage lorsqu'on en a véritablement ; on ne perd point l'amour des misérables, qui sont tou-

jours en très-grand nombre ; on conserve l'estime des gens de mérite. Le malheur même augmente quelquefois la réputation des grands hommes ; leur chute entraîne nécessairement celle d'une infinité de gens de mérite qui leur étaient attachés. Ceux-ci ont intérêt de les relever, de les défendre dans le public, et se sacrifient quelquefois de très-bon cœur pour les servir.

SENECION.

Ce que vous dites est peut-être vrai dans une république ; mais, sous un roi, je vous dis qu'on dépend uniquement de sa volonté.

CATILINA.

Vous avez servi sous un mauvais prince, qui n'était environné que de flatteurs et d'esprits bas et mercenaires. Si vous aviez vécu sous un meilleur règne, vous auriez vu qu'on dépendait, à la vérité, de la volonté du prince, mais que la volonté d'un prince éclairé revenait aisément vers ceux qui se mettaient en état de le bien servir, qui avaient pour eux la voix publique, et des caractères qui rappelaient à l'esprit du maître

leurs talents dans les circonstances favorables.

SENECION.

Je n'ai point éprouvé ce que vous dites, et j'ai mené une vie assez heureuse sans suivre vos maximes.

CATILINA

Vous appelez une vie heureuse celle que vous avez passée toute entière avec un prince qui avait une folie barbare, qui consumait les jours et les nuits dans de longs et fastidieux repas, une vie qui n'a été occupée qu'à assister au lever et au dîner de votre maître, à posséder quelques femmes que vous méprisiez, à vous parer, à vous faire voir, à recevoir les respects d'une cour qui vous méprisait, où vous n'aviez aucun vrai ami, aucune créature, aucun homme attaché à vous.

SENECION.

Ne dirait-on pas, à vous entendre, que votre vie a été plus agréable et plus glorieuse?

CATILINA.

Ce n'est pas à moi à vous dire qu'elle a été glorieuse ; mais je puis au moins vous répondre qu'elle a été plus agréable que la vôtre ; j'ai joui des mêmes plaisirs que vous, mais je ne m'y suis pas borné ; je les ai fait servir à des desseins sérieux et à une fin plus flatteuse. J'ai aimé et estimé les hommes de bonne foi, parce que j'étais capable de discerner le mérite, et que j'avais un cœur sensible. Je me suis attaché tous les misérables, sans cesser de vivre avec les grands. Je tenais à tous les états par mon génie vaste et conciliant ; le peuple m'aimait, je savais me familiariser avec les hommes sans m'avilir ; je me relâchais sur les avantages de ma naissance, content de primer par mon génie et par mon courage. Les grands ne négligent souvent les hommes de mérite que parce qu'ils sentent bien qu'ils ne peuvent les dominer par leur esprit. Pour moi, je me livrais tout entier aux plus courageux et aux habiles, parce que je n'en craignais aucun : je me proportionnais aux autres ; je gagnais

le cœur de ceux qui, par leurs principes, n'estimaient point mes sentiments ; mon parti m'adorait ; j'aurais assujéti la république si j'avais pu éviter certaines fautes. Pour vous, sans la scélératesse et la folie de votre maître, vous n'auriez jamais été qu'un homme obscur et accablé de ses propres vices. Adieu [1].

[1] Tacite parle de ce Senecion dont le prénom était Tullius. C'était un chevalier romain dont Néron avait fait le confident des secrets qu'il voulait cacher à sa mère Agrippine. Tullius Senecion devint un des favoris du tyran, le complice de ses crimes et le compagnon de ses débauches. Il fut enveloppé dans la fameuse conspiration où périrent Epicharis, Senèque et Lucain : on dit qu'il mourut avec plus de courage qu'on n'avait lieu de l'attendre d'un homme livré aux plaisirs.

Je trouve que l'auteur de ces dialogues excuse avec trop de complaisance les crimes de l'ambition. Le portrait que Salluste fait de Catilina ne s'accorde point avec l'idée qu'on en donne dans ce dialogue. Il avait, dit l'historien romain, l'ame forte, le corps robuste, mais l'esprit méchant et l'ame dépravée. Jeune encore, il aimait les troubles, les séditions et les guerres

civiles. Il se plaisait au meurtre et au pillage, et ses premières années furent un apprentissage de scélératesse. Il supportait avec une fermeté incroyable la faim, le froid et les veilles. Audacieux, habile dans l'art de séduire et de feindre, avide du bien d'autrui, prodigue du sien, violent dans ses passions, assez éloquent, mais dénué de raison, il n'eut que de vastes desseins et ne se porta qu'à des choses extrêmes, presque impossibles, au-dessus de l'ambition et de la fortune d'un simple citoyen. SALLUST. *Bell. Catil.* cap. v. S.

DIALOGUE XVII.

RENAUD ET JAFIER, CONJURÉS.

JAFIER.

Eh bien, mon cher Renaud, es-tu désabusé de l'ambition et de la fortune ?

RENAUD.

Mon ami, j'ai péri en homme de courage, dans une entreprise qui éternisera mon nom et l'injustice de mes destinées : je ne regrette point ce que j'ai fait.

JAFIER.

Mais tu avais pris un mauvais chemin pour faire ta fortune : mille gens sont parvenus, sans péril et sans peine, plus haut que toi. J'ai connu un homme sans nom, qui avait amassé des richesses immenses par le débit d'un nouvel opiat pour les dents.

RENAUD.

J'ai connu, comme toi, des hommes que le hasard ou une servile industrie ont avancés ; mais je n'étais pas né pour m'élever par

ces moyens ; je n'ai jamais porté envie à ces misérables.

JAFIER.

Et pourquoi avais-tu de l'ambition, si tu méprisais l'injustice de la fortune ?

RENAUD.

Parce que j'avais l'ame haute, et que j'aimais à lutter contre mon mauvais destin : le combat me plaisait sans la victoire.

JAFIER.

Il est vrai que la fortune t'avait fait naître hors de ta place.

RENAUD.

Et la nature, mon cher Jafier, m'y appelait et se révoltait.

JAFIER.

Ne pouvais-tu vivre tranquillement sans autorité et sans gloire ?

RENAUD.

J'aimais mieux la mort qu'une vie oisive ; je savais bien vivre sans gloire, mais non sans activité et sans intrigue.

JAFIER.

Avoue cependant que tu te conduisais avec imprudence. Tu portais trop haut tes projets. Ignorais-tu qu'un gentilhomme français comme toi, qui avait peu de bien, qui n'était recommandable ni par son nom, ni par ses alliances, ni par sa fortune, devait renoncer à ces grands desseins?

RENAUD.

Ami, ce fut cette pensée qui me fit quitter ma patrie, après avoir tenté tout ce qui dépendait de moi pour m'y élever. J'errais en divers pays; je vins à Venise, et tu sais le reste.

JAFIER.

Oui, je sais que tu fus sur le point d'élever ta fortune sur les débris de cette puissante république; mais quand tu aurais réussi, tu n'aurais jamais eu la principale gloire, ni le fruit de cette entreprise, qui était conduite par des hommes plus puissants que toi.

RENAUD.

C'est le sort des hommes de génie, qui

n'ont que du génie et du courage. Ils ne sont que les instruments des grands qui les emploient ; ils ne recueillent jamais ni la gloire, ni le fruit principal des entreprises qu'ils ont conduites, et que l'on doit à leur prudence ; mais le témoignage de leur conscience leur est bien doux. Ils sont considérés, du moins, des grands qu'ils servent ; ils les maîtrisent quelquefois dans leur conduite ; et enfin quelques uns parviennent, s'élèvent au-dessus de leurs protecteurs, et emportent au tombeau l'estime des peuples.

JAFIER.

Ce sont ces sentiments qui t'ont conduit sur l'échafaud.

RENAUD.

Crois-tu que j'aie regretté la vie ? Un homme qui craint la mort, n'est pas même digne de vivre [1].

[1] Ce dialogue est une simple esquisse. Rien n'y est approfondi ; et cependant l'auteur aurait pu y faire entrer de beaux tableaux et de beaux développements. L'histoire de la conjuration de Venise par l'abbé de St.-Réal, lui au-

rait fourni les matériaux nécessaires. Il y avait quelque chose de sombre et de mystérieux dans le gouvernement de Venise qui attache l'imagination et qui a répandu du charme et de l'intérêt sur les ouvrages où il en a été question. Au reste, il est à peu près évident que tous les détails de cette fameuse conspiration sont sortis de l'imagination de l'abbé de St. Réal, qui écrivait l'histoire à peu près comme Varillas son modèle, sans se mettre en peine de la vérité des faits et de l'exactitude des détails.

J'ai cru m'apercevoir, en lisant avec attention ces dialogues de Vauvenargues, qu'il y avait dans son ame des semences d'ambition. On sait qu'il fit quelques démarches infructueuses pour entrer dans la carrière diplomatique; mais il fallait pour réussir de son temps un esprit d'intrigue et de servilité incompatible avec son caractère naturellement noble et porté aux grandes choses et aux grandes pensées. Il est malheureux pour des ames de cette trempe de naître dans un siècle d'égoïsme et de petitesse; elles s'y trouvent contraintes, resserrées, et leur essor, sans cesse comprimé, les jette dans la mélancolie et quelquefois même dans l'abattement. Je ne lis point le dialogue entre Brutus et un jeune Romain sans soupçonner que l'auteur, en faisant parler ce dernier personnage, a voulu peindre les dispositions de son esprit et

quelques-uns des événements de sa vie. Je ne suis pas de ceux qui condamnent l'ambition d'une manière absolue; j'en juge par les effets qu'elle produit. Si elle est utile aux hommes, si elle est accompagnée de la vertu, je la considère comme un des plus nobles mouvements de l'ame; si elle ne recherche le crédit et l'autorité que pour satisfaire d'autres passions viles, telles que l'avarice, la haine, la cruauté, je la déteste et la méprise au sein même de son opulence et de son pouvoir. S.

DIALOGUE XVIII.

PLATON ET DENIS-LE-TYRAN.

DENIS.

Oui, je le maintiens, mon cher philosophe, la pitié, l'amitié, la générosité, ne font que glisser sur le cœur de l'homme; pour l'équité, il n'y en a aucun principe dans sa nature.

PLATON.

Quand il serait vrai que les sentiments d'humanité ne seraient point durables dans le cœur de l'homme:....

DENIS.

Cela ne peut être plus vrai; il n'y a de durable dans le cœur de l'homme que l'amour-propre.

PLATON.

Eh bien! que concluez-vous de cette supposition?

DENIS.

Je conclus que j'ai eu raison de me défier

de tous les hommes, de rapporter tout à moi, de n'aimer que moi.

PLATON.

Vous niez donc que les hommes soient obligés à être justes.

DENIS.

Pourquoi y seraient-ils obligés, puisque la nature ne les a pas fait tels?

PLATON.

Parce que la nature les a fait raisonnables, et que, si elle ne leur a pas accordé l'équité, elle leur a donné la raison pour la leur faire connaître et pratiquer; car vous ne niez pas, du moins, que la raison ne montre la nécessité de la justice.

DENIS.

La raison veut que les habiles et les forts gouvernent, et qu'ils fassent observer aux autres hommes l'équité : voilà ce que je vous accorde.

PLATON.

C'est-à-dire que vous, qui étiez plus fort et plus habile que vos sujets, vous n'étiez

pas obligé envers eux à être juste. Mais vous avez trouvé des hommes encore plus heureux et plus habiles que vous ; ils vous ont chassé de la place que vous aviez usurpée. Après avoir éprouvé si durement les inconvénients de la violence, devriez-vous persister dans votre erreur? Mais, puisque votre expérience n'a pu vous instruire, je le tenterais vainement. Adieu, je ne veux point infecter mon esprit du poison dangereux de vos maximes.

DENIS.

Et moi, je veux toujours haïr les vôtres : la vertu me condamne avec trop de rigueur, pour que je puisse jamais la souffrir.

RÉFLEXIONS

SUR DIVERS SUJETS.

I.

Sur l'Histoire des hommes illustres.

Les histoires des hommes illustres trompent la jeunesse. On y présente toujours le mérite comme respectable, on y plaint les disgrâces qui l'accompagnent, et on y parle avec mépris de l'injustice du monde à l'égard de la vertu et des talents. Ainsi, quoiqu'on y fasse voir les hommes de génie presque toujours malheureux, on peint cependant leur génie et leur condition avec de si riches couleurs, qu'ils paraissent dignes d'envie dans leurs malheurs mêmes. Cela vient de ce que les historiens confondent leurs intérêts avec ceux des hommes illustres dont ils parlent. Marchant dans les mêmes sentiers, et aspirant à peu près à la même gloire, ils

relèvent autant qu'ils peuvent l'éclat des talents ; on ne s'aperçoit pas qu'ils plaident leur propre cause, et comme on n'entend que leur voix, on se laisse aisément séduire à la justice de leur cause, et on se persuade aisément que le parti le meilleur est aussi le plus appuyé des honnêtes gens. L'expérience détrompe là-dessus. Pour peu qu'on ait vu le monde, on découvre bientôt son injustice naturelle envers le mérite, l'envie des hommes médiocres, qui traverse jusqu'à la mort les hommes excellents, et enfin l'orgueil des hommes élevés par la fortune, qui ne se relâche jamais en faveur de ceux qui n'ont que du mérite. Si on savait cela de meilleure heure, on travaillerait avec moins d'ardeur à la vertu ; et quoique la présomption de la jeunesse surmonte tout, je doute qu'il entrât autant de jeunes gens dans la carrière.

II.

Sur la morale et la physique.

C'est un reproche ordinaire de la part des physiciens à ceux qui écrivent des mœurs, que la morale n'a aucune certitude comme

les mathématiques et les expériences physiques. Mais je crois qu'on pourrait dire, au contraire, que l'avantage de la morale est d'être fondée sur peu de principes très-solides, et qui sont à la portée de l'esprit des hommes; que c'est de toutes les sciences la plus connue, et celle qui a été portée plus près de sa perfection; car il y a peu de vérités morales, un peu importantes, qui n'aient été écrites, et ce qui manque à cette science, c'est de réunir toutes ces vérités et de les séparer de quelques erreurs qu'on y a mêlées: mais c'est un défaut de l'esprit humain plus que de cette science, car les hommes ne sont guère capables de concevoir aucun sujet tout entier et d'en voir les divers rapports et les différentes faces. L'avantage de la morale est donc d'être plus connue que les autres sciences; de là on peut conclure qu'elle est plus bornée, ou qu'elle est plus naturelle aux hommes, ou l'un et l'autre à la fois: car on ne peut nier, je crois, qu'elle est plus naturelle aux hommes, et on est assez obligé de convenir, en même temps, que, se renfermant toute entière dans un sujet si borné

que le genre humain, elle a moins d'étendue que la physique qui embrasse toute la nature. Ainsi l'avantage de la morale sur la physique est de pouvoir être mieux connue et mieux possédée, et l'avantage de la physique sur la morale est d'être plus vaste et plus étendue. La morale se glorifie d'être plus sûre et plus pratiquable ; et la physique, au contraire, de passer les bornes de l'esprit humain, de s'étendre au-delà de toutes ses conceptions, d'étonner et de confondre l'imagination, par ce qu'elle lui fait apercevoir de la nature... Voilà du moins ce qui me paraît de ces deux sciences. Je trouve la morale plus utile, parce que nos connaissances ne sont guère profitables qu'autant qu'elles approchent de la perfection ; mais elle me paraît aussi un peu bornée, au lieu que le seul aspect des éléments de la physique accable mon imagination..... Je me sens frapper d'une vive curiosité à la vue de toutes les merveilles de l'univers, mais je suis dégoûté aussitôt du peu que l'on en peut connaître, et il me semble qu'une science si élevée au-dessus de notre raison, n'est pas trop faite pour nous.

Cependant ce qu'on a pu en découvrir n'a pas laissé que de répandre de grandes lumières sur toutes les choses humaines ; d'où je conclus qu'il est bon que beaucoup d'hommes s'appliquent à cette science et la portent jusqu'au degré où elle peut être portée, sans se décourager par la lenteur de leurs progrès, et par l'imperfection de leurs connaissances... Il faut avouer que c'est un grand spectacle que celui de l'univers : de quelque côté qu'on porte sa vue, on ne trouve jamais de terme. L'esprit n'arrive jamais ni à la dernière petitesse des objets, ni à l'immensité du tout ; les plus petites choses tiennent à l'infini ou à l'indéfini. L'extrême petitesse et l'extrême grandeur échappent également à notre imagination, elle n'a plus de prise sur aucun objet dès qu'elle veut les approfondir. *Nous apercevons*, dit Pascal, *quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connaître ni le principe ni la fin*, etc. [1].

[1] Nous espérons que le lecteur verra avec plaisir que nous citons en entier la pensée de Pascal, que Vauvenargues ne fait qu'indiquer ; la

La physique est incertaine à l'égard des principes du mouvement, à l'égard du vide

liaison est trop étroite pour que nous résistions au desir de faire un rapprochement.

« Qu'est-ce, dit Pascal, qu'est-ce que l'homme dans la nature? un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes, et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré que de l'infini où il est englouti.

« Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature; et tout ce qu'elle peut faire, est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connaître ni le principe ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend, nul autre ne peut le faire. »

Pensées de B. Pascal, 1re. part., art. IV, pens. I.

M. François de Neufchâteau, dans ses notes sur Pascal, t. I, p. 470, de l'édition publiée en 1821 par M. Lefèvre, a emprunté à Vauvenargues le passage suivant, par lequel il répond à Pascal en disant:

« L'homme est faible, on en convient; ses sentiments sont trompeurs, ses vues sont courtes

ou du plein, de l'essence des corps, etc. Elle n'est certaine que dans les dimensions,

et fausses. Si sa volonté captive n'a pas de guide plus sûr, elle égarera tous ses pas. Une preuve naturelle qu'elle en est réduite là, c'est qu'elle s'égare en effet; mais ce guide, quoiqu'incertain, vaut mieux qu'un instinct aveugle. Une raison imparfaite est beaucoup au-dessus d'une absence de raison. La raison débile de l'homme et ses sentiments illusoires le sauvent encore néanmoins d'une infinité d'erreurs. L'homme entier serait abruti s'il n'avait pas ce secours. Il est vrai qu'il est imparfait; mais c'est une nécessité. La perfection infinie ne souffre point de partage; Dieu ne serait point parfait si quelque autre pouvait l'être.» (*Voyez* OEuvres de Vauvenargues, t. II, p. 293 et 294.)

La réflexion de Vauvenargues, ajoute M. François de Neufchâteau, a beaucoup de rapport avec la note suivante :

« L'éloquente tirade de Pascal, dit Voltaire, ne prouve autre chose, sinon que l'homme n'est pas Dieu, il est à sa place comme le reste de la nature, imparfait, parce que Dieu seul peut être parfait, ou, pour mieux dire, l'homme est borné, et Dieu ne l'est pas. » OEUVRES DE B. PASCAL, édition citée, t. I. p. 469. Note de Voltaire, n° 15. B.

les distances, les proportions et les calculs qu'elle emprunte de la géométrie.

M. Newton, au moyen d'une seule cause occulte, explique tous les phénomènes de la nature; et les Anciens, en admettant plusieurs causes occultes, n'expliquaient pas la moindre partie de ces phénomènes. La cause occulte de M. Newton est celle qui produit la pesanteur et l'attraction mutuelle des corps; mais il n'est pas impossible peut-être que cette pesanteur et cette attraction ne soient à elles-mêmes leur propre cause; car il n'est pas nécessaire qu'une qualité que nous apercevons dans un sujet, y soit produite par une cause, elle peut exister par elle-même.

On ne demande pas pourquoi la matière est étendue, c'est là sa manière d'exister; elle ne peut être autrement. Ne se peut-il pas faire que la pesanteur lui soit aussi essentielle que l'étendue? Pourquoi non?

Il n'est aucune portion de matière qui ne soit étendue: l'étendue est donc essentielle à la matière. Mais s'il n'y a aucune portion de matière qui ne soit pesante, ne faudrait-

il pas ajouter la pesanteur à l'essence de la matière ?

Si le mouvement n'est autre chose que la pesanteur des corps, nous voilà bien avancés dans le secret de la nature !

Toutes nos démonstrations ne tendent qu'à nous faire connaître les choses avec la même évidence que nous les connaissons par sentiment. Connaître par sentiment est donc le plus haut degré de connaissance ; il ne faut donc pas demander une raison de ce que nous connaissons par sentiment.

III.

Sur Fontenelle.

M. de Fontenelle mérite d'être regardé par la postérité comme un des plus grands philosophes de la terre. Son *Histoire des Oracles*, son petit traité *de l'Origine des Fables*, une grande partie de ses *Dialogues*, sa *Pluralité des Mondes*, sont des ouvrages qui ne devraient jamais périr, quoique le style en soit froid et peu naturel en beaucoup d'endroits. On ne peut refuser à l'auteur de ces ouvrages, d'avoir donné de nouvelles

lumières au genre humain. Personne n'a mieux fait sentir que lui cet amour immense que les hommes ont pour le merveilleux; cette pente extrême qu'ils ont à respecter les vieilles traditions et l'autorité des Anciens. C'est à lui, en grande partie, qu'on doit cet esprit philosophique qui fait mépriser les déclamations et les autorités, pour discuter le vrai avec exactitude. Le desir qu'il a eu dans tous ses écrits de rabaisser l'antiquité, l'a conduit à en découvrir tous les faux raisonnements, tout le fabuleux, les déguisements des histoires anciennes et la vanité de leur philosophie. Ainsi la querelle des Anciens et des modernes, qui n'était pas fort importante en elle-même, a produit des dissertations sur les traditions et sur les fables de l'antiquité, qui ont découvert le caractère de l'esprit des hommes, détruit les superstitions et agrandi les vues de la morale. M. de Fontenelle a excellé encore à peindre la faiblesse et la vanité de l'esprit humain : c'est dans cette partie, et dans les vues qu'il a eues sur l'*Histoire ancienne* et sur *la Superstition*, qu'il me paraît véritablement

original. Son esprit fin et profond ne l'a trompé que dans les choses de sentiment ; partout ailleurs il est admirable.

IV.

Sur l'Ode.

Je ne sais point si Rousseau a surpassé Horace et Pindare dans ses odes; s'il les a surpassés, je conclus que l'ode est un mauvais genre, ou du moins un genre qui n'a pas encore atteint à beaucoup près sa perfection. L'idée que j'ai de l'ode est que c'est une espèce de délire, un transport de l'imagination. Mais ce transport et ce délire, s'ils étaient vrais et non pas feints, devraient remplir les odes de sentiment ; car il n'arrive jamais que l'imagination soit véritablement échauffée sans passionner l'ame : or je ne crains pas qu'on puisse dire que nos odes soient fort passionnées. Ce défaut de passion est d'autant plus considérable dans ces petits poëmes, que la plupart sont vides de pensées ; et il me semble que tout ouvrage qui est vide de pensées doit être rempli de sentiment. Rien n'est plus froid que de très-

beaux vers où l'on ne trouve que de l'harmonie, et des images sans chaleur et sans enthousiasme.

Mais ce qui fait que Rousseau est si admiré malgré ce défaut de passion, c'est que la plupart des poètes qui ont essayé de faire des odes, n'ayant pas plus de chaleur que lui, n'ont pu même atteindre à son élégance, à son harmonie, à sa simplicité et à la richesse de sa poésie. Ainsi il est admiré non seulement pour les beautés réelles de ses ouvrages, mais aussi pour les défauts de ses imitateurs. Les hommes sont faits de manière qu'ils ne jugent guère que par comparaison; et jusqu'à ce qu'un genre ait atteint sa véritable perfection, ils ne s'aperçoivent point de ce qui lui manque; ils ne s'aperçoivent pas même qu'ils ont pris une mauvaise route, et qu'ils ont manqué le génie d'un certain genre, tant que le vrai génie et la vraie route leur sont inconnus. C'est ce qui a fait que tous les mauvais auteurs qui ont primé dans leur siècle, ont passé incontestablement pour de grands hommes; personne n'osant contester à ceux qui fai-

saient mieux que les autres qu'ils fussent dans le bon chemin

V.

Sur Montaigne et Pascal.

Montaigne pensait naturellement et hardiment ; il joignait à une imagination inépuisable, un esprit invinciblement tourné à réfléchir. On admire dans ses écrits ce caractère original qui manque rarement aux ames vraies ; on y retrouve partout ce génie qu'on ne peut d'ailleurs refuser aux hommes qui sont supérieurs à leur siècle. Montaigne a été un prodige dans des temps barbares, cependant on n'oserait dire qu'il ait évité tous les défauts de ses contemporains ; il en avait lui-même de considérables qui lui étaient propres, qu'il a défendus avec esprit, mais qu'il n'a pu justifier, parce qu'on ne justifie point de vrais défauts. Il ne savait ni lier ses pensées, ni donner de justes bornes à ses discours, ni rapprocher utilement les vérités, ni en conclure. Admirable dans les détails, incapable de former un tout, savant à détruire, faible à établir ; prolixe dans ses

citations, dans ses raisonnements, dans ses exemples; fondant sur des faits vagues et incertains des jugements hasardeux; affaiblissant quelquefois de fortes preuves, par de vaines et inutiles conjectures; se penchant souvent du côté de l'erreur pour contrepeser l'opinion; combattant par un doute trop universel la certitude; parlant trop de soi, quoi qu'on dise, comme il parlait trop d'autre chose; incapable de ces passions altières et véhémentes qui sont presque les seules sources du sublime; choquant, par son indifférence et son indécision, les ames impérieuses et décisives; obscur et fatigant en mille endroits, faute de méthode; en un mot, malgré tous les charmes de sa naïveté et de ses images, très-faible orateur, parce qu'il ignorait l'art nécessaire d'arranger un discours, de déterminer, de passionner et de conclure.

Pascal n'a surpassé Montaigne ni en naïveté, ni en imagination. Il l'a surpassé en profondeur, en finesse, en sublimité, en véhémence; il a porté à sa perfection l'éloquence d'art que Montaigne ignorait en-

tièrement, et n'a point été égalé dans cette vigueur de génie par laquelle on rapproche les objets et on résume un discours ; mais la chaleur et la vivacité de son esprit pouvaient lui donner des erreurs, dont le génie ferme et modéré de Montaigne n'était pas aussi susceptible.

VI.

Sur la Poésie et l'Éloquence.

M. de Fontenelle dit formellement en plusieurs endroits de ses ouvrages, que l'éloquence et la poésie sont peu de chose, etc... Il me semble qu'il n'est pas trop nécessaire de défendre l'éloquence. Qui devrait mieux savoir que M. de Fontenelle que la plupart des choses humaines, je dis celles dont la nature a abandonné la conduite aux hommes, ne se font que par la séduction ? c'est l'éloquence qui non seulement convainc les hommes, mais qui les échauffe pour les choses qu'elle leur a persuadées, et qui par conséquent se rend maîtresse de leur conduite. Si M. de Fontenelle n'entendait par l'éloquence qu'une vaine pompe de paroles, l'harmonie, le choix, les images d'un dis-

cours, encore que toutes ces choses contribuent beaucoup à la persuasion, il pourrait cependant en faire peu d'estime, parce qu'elles n'auraient pas grand pouvoir sur des esprits fins et profonds comme le sien. Mais M. de Fontenelle ne peut ignorer que la grande éloquence ne se borne point à l'imagination, et qu'elle embrasse la profondeur du raisonnement qu'elle fait valoir, ou par un grand art et par une régulière netteté, ou par une chaleur d'expression et de génie, qui entraîne les esprits les plus opiniâtres. L'éloquence a encore cet avantage qu'elle rend les vérités populaires, qu'elle les fait sentir aux moins habiles, et qu'elle se proportionne à tous les esprits. Enfin, je crois qu'on peut dire qu'elle est la marque certaine de la vigueur de l'esprit, et l'instrument le plus puissant de la nature humaine... A l'égard de la poésie, je ne crois pas qu'elle soit fort distincte de l'éloquence. Un grand poète [1] la nomme *l'éloquence harmonieuse* : je me fais honneur de penser comme lui. Je sais bien qu'il peut y avoir dans la poésie

[1] Voltaire. B.

de petits genres qui ne demandent que quelque vivacité d'imagination et l'art des vers ; mais dira-t-on que la physique est peu de chose parce qu'il y a des parties de la physique qui ne sont pas d'une grande étendue ou d'une grande utilité? La grande poésie demande nécessairement une grande imagination, avec un génie fort et plein de feu. Or, on n'a point cette grande imagination et ce génie vigoureux, sans avoir en même temps de grandes lumières et des passions ardentes qui éclairent l'ame sur toutes les choses de sentiment, c'est-à-dire sur la plus grande partie des objets que l'homme connaît le mieux. Le génie qui fait les poètes est le même qui donne la connaissance du cœur de l'homme. Molière et Racine n'ont si bien réussi à peindre le genre humain, que parce qu'ils ont eu l'un et l'autre une grande imagination. Tout homme qui ne saura pas peindre fidèlement les passions, la nature, ne méritera pas le nom de grand poète. Ce mérite si essentiel ne le dispense pas d'avoir les autres : un grand poète est obligé d'avoir des idées justes, de conduire sagement tous

ses ouvrages, de former des plans réguliers et de les exécuter avec vigueur. Qui ne sait qu'il est peut-être plus difficile de former un bon plan pour un poème que de faire un système raisonnable sur quelque petit sujet philosophique? Je sais bien qu'on m'objectera que Milton, Shakspeare et Virgile même n'ont pas brillé dans leurs plans; cela prouve que leur talent peut subsister sans une grande régularité; mais il ne prouve point qu'il l'exclue. Combien peu avons-nous d'ouvrages de morale et de philosophie où il règne un ordre irréprochable! Est-il surprenant que la poésie se soit si souvent écartée de cette sagesse de conduite pour chercher des situations et des peintures pathétiques, tandis que nos ouvrages de raisonnement, où on n'a recherché que la méthode et la vérité, sont la plupart si peu vrais et si peu méthodiques. C'est donc par la faiblesse naturelle de l'esprit humain que quelques poètes manquent de conduite, et non parce que le défaut de conduite est propre à l'esprit poétique. Je suis fâché qu'un esprit supérieur comme M. de Fon-

tenelle veuille bien appuyer de son autorité les préjugés du peuple contre un art aimable, et dont le génie est donné à si peu d'hommes. Tout génie qui fait concevoir plus vivement les choses humaines, comme on ne peut le refuser à la poésie, doit porter partout plus de lumière. Je sais que ce sont des lumières de sentiment, qui ne serviraient peut-être pas toujours à bien discuter les objets ; mais n'y a-t-il point d'autre manière de connaître que par discussion ? Et peut-on conclure quelque chose contre la justesse d'un esprit qui ne sera pas propre à discuter? Qu'y a-t-il après tout d'estimable dans l'humanité ? Sera-ce les connaissances physiques et l'esprit qui sert à les acquérir ? Mais pourquoi donner cette préférence à la physique ? Pourquoi l'esprit qui sert à connaître l'esprit lui-même, ne sera-t-il pas aussi estimable que celui qui recherche les causes naturelles avec tant de lenteur et d'incertitude? Le plus grand mérite des hommes est d'avoir la faculté de connaître ; et la connaissance la plus parfaite et la plus utile qu'ils puissent acquérir, peut bien être celle d'eux-

mêmes. Je supplie ceux qui sont persuadés de ces vérités, de me pardonner les preuves que j'en apporte; elles ne peuvent être regardées comme inutiles, puisque la plus grande partie des hommes les ignorent, et que le plus grand philosophe de ce siècle veut bien favoriser cette ignorance.

Je sais bien que les grands poètes pourraient employer leur esprit à quelque chose de plus utile pour le genre humain que la poésie. Je sais bien que l'attrait invincible du génie les empêche encore d'ordinaire de s'appliquer à d'autres choses; mais n'ont-ils pas cela de commun avec ceux qui cultivent les sciences? Parmi un si grand nombre de philosophes, combien peu s'en trouve-t-il qui aient inventé des choses utiles à la société, et dont l'esprit n'eût pu être mieux employé ailleurs, s'il eût été capable pour d'autres choses de la même application! Est-il nécessaire, d'ailleurs, que tous les hommes s'appliquent à la politique, à la morale et aux connaissances les plus utiles? N'est-il pas au contraire infiniment mieux que les talents se partagent? Par là tous les

arts et toutes les sciences fleurissent ensemble ; de ce concours et de cette diversité se forme la vraie richesse des sociétés. Il n'est ni possible ni raisonnable que tous les hommes travaillent pour la même fin.

VII.

L'homme vertueux dépeint par son génie.

Quand je trouve dans un ouvrage une grande imagination avec une grande sagesse, un jugement net et profond, des passions très-hautes mais vraies, nul effort pour paraître grand, une extrême sincérité, beaucoup d'éloquence, et point d'art que celui qui vient du génie, alors je respecte l'auteur ; je l'estime autant que les sages ou que les héros qu'il a peints. J'aime à croire que celui qui a conçu de si grandes choses, n'aurait pas été incapable de les faire. La fortune qui l'a réduit à les écrire, me paraît injuste. Je m'informe curieusement de tout le détail de sa vie ; s'il a fait des fautes, je les excuse, parce que je sais qu'il est difficile à la nature *de tenir toujours le cœur des hommes au-dessus de leur condition*. Je le

plains des piéges cruels qui se sont trouvés sur sa route, et même des faiblesses naturelles qu'il n'a pu surmonter par son courage. Mais lorsque, malgré la fortune et malgré ses propres défauts, j'apprends que son esprit a toujours été occupé de grandes pensées, et dominé par les passions les plus aimables, je remercie à genoux la nature de ce qu'elle a fait des vertus indépendantes du bonheur, et des lumières que l'adversité n'a pu éteindre.

VIII.

Sur Molière.

Un des plus grands traits de la vie de Sylla, est d'avoir dit qu'il voyait dans César, encore enfant, plusieurs Marius, c'est-à-dire, un esprit plus ambitieux et plus fatal à la liberté. Molière n'est pas moins admirable d'avoir prévu, sur une petite pièce de vers que lui montra Racine au sortir du collége, que ce jeune homme serait le plus grand poète de son siècle. On dit qu'il lui donna cent louis pour l'encourager à entreprendre une tragédie. Cette générosité de la

part d'un comédien qui n'était pas riche, me touche autant que la magnanimité d'un conquérant qui donne des villes et des royaumes. Il ne faut pas mesurer les hommes par leurs actions, qui sont trop dépendantes de leur fortune, mais par leurs sentiments et leur génie.

IX.

Sur les mauvais écrivains.

Il y a, ce me semble, une chose qui domine dans les écrivains sans génie : c'est l'envie d'avoir de l'esprit, et la fatigue que ce soin leur coûte ; car il est naturel que ces ouvrages de la volonté portent l'empreinte de leur origine. On voit un auteur qui travaille d'abord pour penser, et qui après avoir formé quelques idées, toujours imparfaites, et bien plus subtiles que vraies, s'efforce de persuader ce qu'il ne croit pas ; de faire sentir ce qu'il ne sent pas ; d'enseigner ce que lui-même ignore ; qui, pour développer ses réflexions, dit des choses tout aussi faibles et aussi obscures que ses pensées mêmes ; car ce qu'on conçoit vivement, on

n'a pas besoin de le commenter ; mais ce qui est pensé sans justesse, on l'exprime sans précision. L'esprit se peint dans la parole qui est son image ; et les longueurs du discours sont le sceau des esprits stériles et des imaginations ténébreuses ; aussi remarque-t-on dans les ouvrages de ceux dont je parle bien du *remplissage* et très-peu de pensées utiles. S'il fallait en juger par leurs écrits, un livre n'est pas un tableau où les yeux s'attachent d'eux-mêmes et saisissent avidement les fortes images du vrai : ce n'est pas l'invention d'un homme, qui par son travail nous épargne à nous-mêmes la peine de nous appliquer pour nous instruire : cela devrait être ; il n'est pas. Un homme modeste est obligé lui-même de se fatiguer pour trouver le mérite d'un ouvrage où l'on n'a voulu quelquefois que le divertir ; et comme il n'imagine pas qu'un gros volume puisse ne contenir que peu de matière, ou que ce qui a coûté visiblement tant de travail, soit si dépourvu d'agréments, il croirait volontiers que c'est sa faute s'il n'est pas plus amusé ou plus instruit. Je voudrais que ceux

qui écrivent, poètes, orateurs, philosophes, auteurs en tout genre, se demandassent du moins à eux-mêmes : Les pensées que j'ai proposées, les sentiments que j'ai voulu inspirer, cette conviction, cette lumière, cette évidence de la vérité, ces passions que j'ai tâché de faire naître, étaient-elles dans mon propre esprit? Je voudrais qu'ils gravassent en gros caractère dans leur atelier : Que l'auteur est pour le lecteur, mais que le lecteur n'est pas fait pour admirer l'auteur qui lui est inutile.

X.

Sur les philosophes modernes.

Le but des anciens philosophes était de porter les hommes à la vertu. Le dessein caché des modernes, est de nous en détourner, en nous insinuant que nous en sommes incapables; et moi je leur dis que nous en sommes capables. Car, quand je parle de la vertu, je n'entends point ces qualités imaginaires que la philosophie a inventées, et qu'il lui est facile de détruire, puisqu'elles ne sont que son ouvrage; je parle de cette su-

périorité des ames fortes que l'éternel auteur de la nature a daigné accorder à quelques hommes ; je parle d'une grandeur de rapport, qui est cependant très-réelle, car il n'y a point d'objets dans la nature qui n'aient des rapports nécessaires, et qui ne soient grands ou petits, forts ou faibles, bons ou mauvais, relativement les uns aux autres. Toute langue n'est que l'expression de ces rapports, et tout l'esprit du monde ne consiste qu'à les bien connaître. Que nous enseignent donc les philosophes, en disant qu'il n'y a ni vertu, ni grandeur, ni vice, ni force dans les hommes? Veulent-ils nier ces rapports et ces proportions immuables? Non; cela serait trop absurde. Prétendent-ils seulement que tout est petit et frivole dans le fini comparé à l'infini? Est-ce là le mystère de leurs ouvrages? et n'ont-ils que cela à nous apprendre? Peut-on abuser du langage avec autant de témérité, et se rendre plus ridicule par plus de folie?

Si quelqu'un s'avisait de faire un livre pour prouver qu'il n'y a point de nains ni de géants, fondé sur ce que les uns et les au-

tres demeureraient en quelque manière confondus à nos propres yeux, si nous les comparions à la distance de la terre aux astres, mes amis, ne diriez-vous pas de cet ouvrage qu'il est la rêverie de quelque pédant, et le plus inutile de tous les écrits?

Mais si vous demandiez à un médecin un remède contre la fièvre, et qu'il vous répondît que tous les hommes sont destinés à mourir. Si vous commandiez un habit bien large à votre tailleur, et qu'il eût la sottise de vous dire qu'il n'y a rien de large en ce monde, que l'univers même est étroit?.... J'ai honte d'écrire de telles impertinences; mais il me semble que c'est à peu près les discours de nos philosophes. Nous leur demandons les chemins de la sagesse, et ils nous disent que tout est folie! Nous voudrions être encouragés à la vertu, et ils raisonnent à perte de vue sur la faiblesse de l'esprit humain! Pensent-ils que nous ignorons cette faiblesse? Mais vous-même, me diront-ils, croyez-vous qu'on ne sache pas ce que vous dites? Pratiquez-le donc, si vous le savez! et ne m'obligez pas de vous redire

ce qu'on vous a dit, et dont vous profitez si peu ; car tant que vous parlerez comme vous faites, je croirai qu'on peut vous apprendre ce que vous croyez savoir, et je vous traiterai comme le peuple, qui comprend très-peu ce qu'il croit, qui fait rarement ce qu'il sait, et qui emprunte, selon ses besoins, des circonstances et ses mœurs et ses opinions.

XI.

Sur la difficulté de peindre les caractères.

Lorsque tout un peuple est frivole et n'a rien de grand dans ses mœurs, un homme qui hasarde des peintures un peu hardies doit passer pour un visionnaire Ses tableaux manquent de vraisemblance, parce qu'on n'en trouve pas les modèles dans le monde. Car l'imagination des hommes se renferme dans le présent, et ne trouve de vérité que dans les images qui lui représentent ses expériences. Il faudrait donc, quand on veut peindre avec hardiesse, attacher de telles peintures à un corps d'histoire, ou du moins à une fiction, qui pût leur prêter, avec la

vraisemblance de l'histoire, son autorité. C'est ce que La Bruyère a senti à merveille. Il ne manquait pas de génie pour faire de grands caractères ; mais il ne l'a presque jamais osé. Ses portraits paraissent petits, quand on les compare à ceux du *Télémaque* ou des *Oraisons* de Bossuet. Il a eu de bonnes raisons pour écrire comme il a fait, et on ne peut trop l'en louer. Cependant c'est être sévère que d'obliger tous les écrivains à se renfermer dans les mœurs de leur temps ou de leur pays. On pourrait, si je ne me trompe, leur donner un peu plus de liberté, et permettre aux peintres modernes de sortir quelquefois de leur siècle, à condition qu'ils ne sortiraient jamais de la nature.

XII.

Sur les Anciens et les modernes.

Un Athénien pouvait parler avec véhémence de la gloire à des Athéniens ; un Français à des Français, nullement : il serait honni. L'imitation des Anciens est fort trompeuse. Telle hardiesse qu'on admire avec raison dans Démosthènes, passerait

pour déclamation dans notre bouche. J'en suis fort fâché ; nous sommes un peu trop philosophes. A force d'avoir ouï dire que tout était petit ou incertain parmi les hommes, nous croyons qu'il est ridicule de parler affirmativement et avec chaleur de quoi que ce soit. Cela a banni l'éloquence des écrits modernes ; car l'unique objet de l'éloquence est de persuader et de convaincre. Or, on ne va point à ce but, quand on ne parle pas très-sérieusement. Celui qui est de sang-froid n'échauffe pas, celui qui doute ne persuade pas ; rien n'est plus sensible. Mais la maladie de nos jours est de vouloir badiner de tout ; on ne souffre qu'à peine un autre style.

CARACTÈRES.

PRÉFACE.

Ceux qui n'aiment que les portraits brillants et les satires, ne doivent pas lire ces nouveaux caractères. On n'a cherché à peindre ni les gens du monde, ni les ridicules des grands, quoiqu'on sache combien ces peintures sont plus propres à flatter ou la vanité, ou la malignité, ou la curiosité du peuple. L'auteur a préféré, autant qu'il a pu, ce qui convient en général à tous les hommes, à ce qui est particulier à quelques conditions; il a plus négligé le ridicule que toute autre chose, parce que le ridicule ne présente ordinairement les hommes que d'un seul côté, qu'il charge et grossit leurs défauts; qu'en faisant sortir vivement ce qu'il y a de vain et de faible dans la nature, il en déguise toute la grandeur, et qu'enfin il contente peu l'esprit d'un philosophe, plus touché de la peinture d'une seule vertu que de toutes ces petites défectuosités, dont les esprits faibles sont si avides.

On aurait aimé à développer en quelques endroits, non seulement les qualités du cœur, mais même ces différences fines de l'esprit, qui échappent quelquefois aux meilleurs yeux.

Mais, parce que de tels caractères auraient été des définitions plutôt que des portraits, on n'a pas osé s'y arrêter. Les hommes ne sont vivement frappés que des images; et ils entendent toujours mieux les choses par les yeux que par les oreilles.

On a imité Théophraste et La Bruyère autant qu'on l'a pu; mais, parce qu'on l'a pu très-rarement, à peine s'apercevra-t-on que l'auteur se soit proposé ces grands modèles.

L'éloquence de La Bruyère, ses tours singuliers et hardis, et son caractère toujours original, ne sont pas des choses qu'on puisse imiter. Théophraste est moins délicat, moins orné, moins fort, moins sublime: ses portraits, chargés de détails, sont quelquefois un peu traînants; mais la simplicité et la vérité de ses images les ont fait passer jusqu'à nous. Tout auteur qui peint la nature, est sûr de durer autant que son modèle, et de n'être jamais atteint par ses copistes.

Si j'osais reprocher quelque chose à La Bruyère, ce serait d'avoir trop tourné et trop travaillé ses ouvrages. Un peu plus de simplicité et de négligence auraient donné peut-être plus d'essor à son génie, et un caractère plus haut à ses expressions fières et sublimes.

Théophraste a d'autres défauts: son style me paraît moins varié que celui du peintre mo-

derne; et il n'en a connu ni la hardiesse, ni la précision, ni l'énergie.

A l'égard des mœurs qu'ils ont décrites, ce sont celles des hommes de leur siècle, qu'ils ont imitées l'un et l'autre avec la plus naïve vérité. La Bruyère, qui a vécu dans un siècle plus raffiné et dans un royaume puissant, a peint une nation polie, riche, magnifique, savante et amoureuse de l'art. Théophraste, né au contraire dans une petite république, où les hommes étaient pauvres et moins fastueux, a fait des portraits qui, aujourd'hui, nous paraissent un peu petits.

S'il m'est permis de dire ce que je pense, je ne crois pas que nous devions tirer un grand avantage de ce raffinement ou de ce luxe de notre nation. La grandeur du faste ne peut rien ajouter à celle des hommes. La politesse même et la délicatesse, poussées au-delà de leurs bornes, font regretter aux esprits naturels, la simplicité qu'elles détruisent. Nous perdons quelquefois bien plus en nous écartant de la nature, que nous ne gagnons à la polir. L'art peut devenir plus barbare que l'instinct qu'il croit corriger.

Je n'oserais pousser plus loin mes réflexions à la tête d'un si petit ouvrage. La négligence avec laquelle on a écrit ces caractères, le défaut d'imagination dans l'expression, la langueur du

style, ne permettent pas d'en hasarder un plus grand nombre. Il faudrait peut-être avoir honte de laisser paraître le peu qu'on en ose donner.

CARACTÈRES.

I.

Aceste, ou le Misanthrope amoureux.

Aceste[1] se détourne à la rencontre de ceux qu'il voit venir au-devant de lui ; il fuit les plaisirs qui le cherchent ; il pleure et il cache ses larmes. Une seule personne qui ne l'aime pas, cause toute sa rêverie et cette profonde tristesse. Aceste la voit en dormant, lui parle, se croit écouté ; il croit voyager avec elle dans un bois, à travers des rochers et des sables brûlants ; il arrive avec elle parmi des barbares : ce peuple s'empresse autour d'eux, et s'informe curieusement de leur fortune. Aceste se trouve à une bataille, et couvert de blessures et de gloire, il rêve qu'il expire dans les bras

[1] Quelques personnes ont cru trouver une faute dans ce mot ; cependant l'auteur a bien écrit *Aceste*, et non pas *Alceste*, comme ces personnes ont paru le croire. B.

de sa maîtresse ; car l'imagination d'un jeune homme agite son sommeil de ces chimères que nos romanciers ne composent qu'après bien des veilles. Aceste est timide avec sa maîtresse ; il oublie quelquefois en la voyant ce qu'il s'est préparé de lui dire : plus souvent encore il lui parle sans préparation, avec cette impétuosité et cette force que sait inspirer la plus vive et la plus éloquente des passions. Sa grâce et sa sincérité l'emportent enfin sur les vœux d'un rival moins tendre que lui ; et l'amour, le temps, le caprice récompensent des feux si purs. Alors il n'est plus ni timide ni inquiet, ni vain, ni jaloux ; il n'a plus d'ennemis ; il ne hait personne ; il ne porte envie à personne : on ne peut dépeindre sa joie, ses transports, ses discours sans suite, son silence et sa distraction : tous ceux qui dépendent de lui se ressentent de son bonheur : ses gens, qui ont manqué à ses ordres, ne le trouvent à leur retour ni sévère, ni impatient ; il leur dit qu'ils ont bien fait de se divertir, qu'il ne veut troubler la joie de personne. Le premier misérable qu'il rencontre est comblé,

sans l'avoir prévu, des marques de sa compassion. Si tous les hommes, dit Aceste, voulaient s'entr'aider, il n'y aurait point de malheureux; mais l'affreuse et inexorable dureté des riches retient tout pour elle, et la seule avarice fait toutes les misères de la terre.

II.

L'Important.

Un homme qui a médiocrement d'esprit et beaucoup d'amour-propre, appréhende le ridicule comme un déshonneur; quoiqu'il soit pénétré de son mérite, la plus légère improbation l'aigrit, et la plaisanterie la plus douce l'embarrasse; lui-même a cependant cette sincérité désagréable qui vient de l'humeur et de la sécheresse de l'esprit, source de la raillerie la plus amère. Il a l'esprit net, mais étroit, et plus juste dans ses expressions que dans ses idées; la roideur de son caractère fait haïr ses sincérités et sa probité fastueuse : ses manières dures l'ont aussi empêché de réussir auprès des femmes. Ce sont là les plus grands chagrins

qu'il ait éprouvés dans sa vie ; mais ils ne l'ont pu corriger de ses défauts ; suivi de toutes les erreurs de la jeunesse dans un âge déjà avancé, il joue encore l'important parmi les siens, et ne peut se passer du monde qui est son idole.

III.

Pison, ou l'Impertinent.

Ceux qui sont insolents avec leurs égaux, s'échappent aussi quelquefois avec leurs supérieurs, soit pour se justifier de leur bassesse, soit par une pente invincible à la familiarité et à l'impertinence, qui leur fait perdre très-souvent le fruit de leurs services, soit enfin par défaut de jugement, et parce qu'ils ne sentent pas les bienséances. Tel s'est fait connaître Pison, jeune homme ambitieux et sans mœurs, sans pudeur, sans délicatesse ; d'un esprit hardi, mais peu juste ; plus intempérant que fécond, et plus laborieux que solide ; patient néanmoins, complaisant, capable de souffrir et de se modérer ; très-brave à la guerre, où il avait mis l'espérance de sa fortune, et propre à ce métier par son activité, par son courage et par son

tempérament inaltérable dans les fatigues. Trop ami cependant du faste; engagé par ses espérances à une folle et ruineuse profusion; accablé de dettes contre l'honneur ; peu sûr au jeu, mais sachant soutenir avec impudence un nom équivoque ; sachant sacrifier les petits intérêts, et la réputation même à la fortune ; incapable de concevoir qu'on pût parvenir par la vertu ; privé de sentiment pour le mérite, esclave des grands, né pour les servir dans le vice, pour les suivre à la chasse et à la guerre, et vieillir parmi les opprobres, dans une fortune médiocre.

IV.

Ergaste, ou l'Officieux par vanité.

Ergaste n'avait ni esprit ni passions, mais une excessive vanité qui lui tenait lieu d'ame, et qui était le principe de tout ce qu'on voyait en lui, sentiments, pensées, discours ; c'était là tout son fonds et tout son être. Il n'aimait ni les femmes, ni le jeu, ni la musique, ni la bonne chère ; tous les hommes, tous les pays, tous les livres lui étaient égaux ; il n'aimait rien. Tout ce qui donnait dans le

monde de la considération lui était également propre, et il n'y cherchait que cela. Empressé par cette raison à faire valoir ses talents; servant beaucoup de gens sans obliger personne; facile et léger, il promettait en même temps à plusieurs personnes ce qu'il ne pouvait tenir qu'à une seule. Un étranger arrivait dans la ville qu'*Ergaste* ne connaissait point, il allait le voir le premier, lui offrait ses chevaux et sa maison, et faisait redemander à son ami un remise qu'il l'avait forcé de prendre peu auparavant. Toujours vain et précipité dans ses actions, et aussi peu capable de bien faire que de bien penser.

V.

Calistène.

Calistène ne connaît pas le plaisir qu'il peut y avoir dans un entretien familier, et à épancher son cœur dans le secret. S'il est seul avec une femme ou avec un homme d'esprit, il attend avec impatience le moment de se retirer. Quoiqu'il soit assez vif, il paraît froid. Quoiqu'il soit grand parleur,

il ne parle point; il baille, il regarde sa montre; il se lève et il se rasseoit : on sent qu'il n'est point à sa place, et que quelque chose lui manque. Il lui faut un théâtre, une école, et un peuple qui l'environne ; là il parle seul et long-temps, et parle quelquefois avec sagesse. Les obligations indispensables de sa place, ses études, ses distractions, ses attentions scrupuleuses pour les grands, la préoccupation de son mérite ne lui laissent pas le loisir de cultiver ses amis, ni même d'avoir des amis. Il est ivre de ses talents et de la faveur du public. Le commerce des grands qui le recherchent, lui a fait perdre le goût de ses égaux. Il s'ennuie de ceux qu'il estime, lorsqu'ils n'ont que de l'agrément et du mérite, quoiqu'il ne prime lui-même que par cet endroit. Il n'honore que la vertu, et ne néglige que les vertueux. Laborieux d'ailleurs, pénétrant, d'un esprit facile et orné, fécond par sa vivacité et sa mémoire, mais sans invention : tel qu'il faut pour tromper les yeux du peuple et pour captiver ses suffrages.

VI.

Cotin, ou le bel esprit.

Cotin se pique d'estimer les grandes choses, parce qu'il est vain. Il affecte de mépriser l'éloquence de l'expression et la justesse même des pensées, qui, à ce qu'il dit quelquefois, ne sont point essentielles au sublime. Il ignore que le génie ne se caractérise en quelque sorte que par l'expression. La seule éloquence qu'il aime est l'ostentation et l'enflure. Il réclame [1] ces vers pompeux et ces magnifiques tirades qu'on a tant vantées autrefois:

Serments fallacieux, salutaire contrainte,
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'État, évanouissez-vous!

. . . .

Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissants, haine dissimulée,

[1] Dans le manuscrit on lit *il réclame;* si l'auteur n'a pas voulu dire *il déclame*, il donnait au verbe réclamer une autre acception que celle reçue de nos jours. Il lui fait signifier, *il dit une seconde fois*, *il répète*. B.

Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Éclatez, il est temps, et voici votre jour [1].

Cotin sait encore admirer des sentences et des antithèses, même hors de leur place; mais il ne connaît ni la force, ni les mouvements des passions, ni leur désordre éloquent, ni leurs hardiesses, ni ce sublime simple qu'elles cachent dans leurs expressions naturelles; car les hommes vains n'ont point d'ame, et croient la grandeur dans l'esprit. Ils aiment les sciences abstraites, parce qu'elles sont épineuses, et supposent un esprit profond. Ils confondent l'érudition et l'étalage avec l'étendue du génie. Partisans passionnés de tous les arts, afin de persuader qu'ils les connaissent, ils parlent avec la même emphase d'un statuaire, qu'ils pourraient parler de Milton. Tous ceux qui ont excellé dans quelque genre, ils les

[1] Ces vers, par lesquels Cléopâtre fait son entrée en scène au second acte dans la *Rodogune* de P. Corneille, sont regardés par Palissot comme fort beaux; cependant il faut avouer avec Vauvenargues qu'ils ne sont pas exempts d'enflure. B.

honorent des mêmes éloges ; et si le métier de danseur s'élevait au rang des beaux-arts, ils diraient de quelque sauteur, *ce grand homme, ce grand génie ;* ils l'égaleraient à Virgile, à Horace, et à Démosthènes.

VII.

Egée, ou le bon esprit.

Egée, au contraire, est né simple, paraît ne se piquer de rien, et n'est ni savant, ni curieux ; il hait cette vaine grandeur que les esprits faux idolâtrent, mais la véritable l'enchante et s'empare de tout son cœur. Son ame obsédée des images du sublime et de la vertu, ne peut être attentive aux arts qui peignent de petits objets. Le pinceau naïf de Dancourt [1] le surprend sans le pas-

[1] *Dancourt* (Florent-Carton), né à Fontainebleau le 1er. novembre 1661, mort à Courcelle-le-Roi en Berri le 16 décembre 1726, fit d'excellentes études sous le P. La Rue, qui voulait l'attacher à son ordre ; mais Dancourt préféra le barreau au cloître. Dégoûté de la profession d'avocat, il se fit comédien, et devint en même temps acteur et auteur distingué. Ses pièces, qui dans la nouveauté obtinrent le plus grand succès,

sionner, parce que cet auteur comique n'a saisi que les petits traits et les grossièretés de la nature. Ainsi il met une fort grande différence entre ces peintures sublimes qui ne peuvent être inspirées que par les sentiments qu'elles expriment, et celles qui n'exigent ni élévation, ni grandeur d'esprit dans les peintres, quoiqu'elles demandent autant de travail et de génie. Egée laisse adorer, dit-il, aux artisans, l'artisan plus habile qu'eux; mais il ne peut estimer les talents que par le caractère qu'ils annoncent. Il respecte le cardinal de Richelieu comme un grand homme, et il admire Raphaël [1] comme un grand peintre; mais il n'oserait égaler des vertus d'un prix si inégal. Il ne donne point à des bagatelles ces louanges démesurées que dictent quel-

se distinguent par un dialogue léger, vif, rapide, plein de gaîté et de saillies : elles se soutiennent aujourd'hui difficilement à la représentation. Les bonnes traditions pour les jouer seraient-elles perdues? B.

[1] *Raphaël* (Sanzio), né à Urbin l'an 1483, mourut à Rome en 1520. B.

quefois aux gens de lettres l'intérêt ou la politique ; mais il loue très-sincèrement tout ce qu'il loue, et parle toujours comme il pense.

VIII.

Le critique borné.

Il n'y a point de si petit peintre qui ne porte son jugement du Poussin [1] et de Raphaël. De même un auteur, tel qu'il soit, se regarde, sans hésiter, comme le juge de tout autre auteur. S'il rencontre des opinions dans un ouvrage qui anéantissent les siennes, il est bien éloigné de convenir qu'il a pu se tromper toute sa vie. Lorsqu'il n'entend pas quelque chose, il dit que l'auteur est obscur, quoiqu'il ne soit pour d'autres que concis ; il condamne tout un ouvrage sur quelques pensées, dont il n'envisage quelquefois qu'un seul côté. Parce qu'on démêle aujourd'hui les erreurs magnifiques de Descartes, qu'il n'aurait jamais aperçues de lui-même, il ne manque pas de se croire

[1] *Poussin* (Nicolas), né aux Andelys en Normandie en 1594, d'une famille noble et très-pauvre, mourut à Rome en 1665. B.

l'esprit bien plus juste que ce philosophe : quoiqu'il n'ait aucun sentiment qui lui appartienne, presque point d'idées saines et développées, il est persuadé cependant qu'il sait tout ce qu'on peut savoir ; il se plaint continuellement qu'on ne trouve rien dans les livres de nouveau ; et si on y met quelque chose de nouveau, il ne peut ni le discerner, ni l'apprécier, ni l'entendre : il est comme un homme à qui on parle un idiome étranger qu'il ne sait point, incapable de sortir de ce cercle de principes connus dans le monde, qu'on apprend, en y entrant, comme sa langue.

IX.

Batylle, ou l'Auteur frivole.

Batylle cite Horace et l'abbé de Chaulieu [1] pour prouver qu'il faut égayer les su-

[1] *Chaulieu* (Guillaume Amfrye de), abbé d'Aumale, né en 1639 à Fontenai dans le Vexin Normand, mourut dans sa maison du Temple le 27 juin 1720. Ses poésies ont été recueillies : elles se distinguent par l'abandon, l'enjouement et la naïveté. B.

jets les plus sérieux, et mêler le solide à l'agréable; il donne pour règle du style ces vers *délicats et légers* :

Qu'est-ce qu'esprit? raison assaisonnée.
Par ce seul mot la dispute est bornée.
Qui dit esprit, dit sel de la raison :
Donc sur deux points roule mon oraison :
Raisnn sans sel est fade nourriture ;
Sel sans raison n'est solide pâture.
De tous les deux se forme esprit parfait,
De l'un sans l'autre, un monstre contrefait.
Or, quel vrai bien d'un monstre peut-il naître ?
Sans la raison, puis-je vertu connaître?
Et, sans le sel dont il faut l'apprêter,
Puis-je vertu faire aux autres goûter ?

J.-B. Rousseau, *Épître à Clement Marot, Livre I, Épître III.*

Selon ces principes qu'il commente, il n'oserait parler avec gravité et avec force, sans bigarrer son discours de quelque plaisanterie hors de sa place; car il ne connaît pas les agréments qui peuvent naître d'une grande solidité. Batylle ne sait donner à la vérité ni ces couleurs fortes qui sont sa parure, ni cette profondeur et cette justesse qui font sa hauteur; ses pensées frivoles ont besoin d'un tour ingénieux pour se pro-

duire; mais ce soin de les embellir en fait mieux sentir la faiblesse. Une grande imagination aime à se montrer toute nue, et sa simplicité, toujours éloquente, néglige les traits et les fleurs.

X.

Ernest, ou l'esprit présomptueux.

Un jeune homme qui a de l'esprit, n'estime d'abord les autres hommes que par cet endroit; et à mesure qu'il méprise davantage ce que le monde honore le plus, il se croit plus éclairé et plus hardi; mais il faut l'attendre. Lorsqu'on est assez philosophe pour vouloir juger des principes par soi-même, il y a comme un cercle d'erreurs par lequel il est difficile de se dispenser de passer. Mais les grandes ames s'éclairent dans ces routes obscures où tant d'esprits justes se perdent; car elles ont été formées pour la vérité, et elles ont des marques pour la reconnaître qui manquent à tous ceux qui l'ont reçue de la seule autorité des préjugés.

Ernest, dans un âge qui excuse tout, ne

promet pas cependant cet heureux retour ; né avec de l'esprit, il sert de preuve qu'il y a des vérités qu'on ne connaît que par le cœur. Semblable à ceux qui n'ayant point d'oreille font des systèmes ingénieux sur la musique ou prennent le parti de nier l'harmonie, et disent qu'elle est arbitraire et idéale, Ernest ose assurer que la vertu n'est qu'un fantôme ; il est très-persuadé que les grands hommes sont ceux qui ont su le plus habilement tromper les autres. César, selon lui, n'a été clément, Marius sévère, Scipion modéré, que parce qu'il convenait ainsi à leurs intérêts. Il croit que Caton et Brutus auraient été de petits-maîtres dans ce siècle, parce qu'il leur eût été plus honorable et plus utile. Si on lui nomme M. de Turenne ou le maréchal de Vauban, si sincèrement vertueux malgré la mode, il n'estime pas de tels personnages, qui n'ont été grands que par instinct, et les traite de petits génies, avec quelques femmes de ses amies qui ont de l'esprit *comme les anges*. En un mot, il est convaincu qu'on ne fait de véritablement grandes choses que par réflexion, et rap-

porte tout à l'esprit, comme tous ceux qui manquent par le cœur, et qui croyant ne dépendre que de la raison, sont éternellement les dupes de l'opinion et du plus petit amour-propre.

VARIANTES *.

I.

Titus, ou l'Activité.

Titus se lève seul et sans feu pendant l'hiver; et quand ses domestiques entrent dans sa chambre, ils trouvent déjà sur sa table plusieurs lettres qui attendent la poste. Il commence à la fois plusieurs ouvrages qu'il achève avec une rapidité inconcevable, et que son génie impatient ne lui permet pas de polir. Quelque chose qu'il entreprenne, il lui est impossible de la retarder; une affaire qu'il remettrait l'inquiéterait jusqu'au moment qu'il pourrait la reprendre. Incapable de se fixer à quelque art, ou à quelque affaire, ou à quelque plaisir que ce puisse être, il cultive en même temps plusieurs sociétés et plusieurs études. Son esprit ardent et insatiable ne lui laisse point de

* Ces Variantes se rapportent aux caractères déjà donnés dans les œuvres de Vauvenargues.

repos ; la conversation même n'est pas un délassement pour lui. Il ne parle point, il négocie, il intrigue, il flatte, il cabale ; il ne comprend pas que les hommes puissent parler pour parler, ou agir seulement pour agir, et quand la tyrannie des bienséances le retient inutilement en quelque endroit, ses pensées s'égarent ailleurs. ses yeux sont distraits, son visage est sensiblement altéré, et on voit sans beaucoup de peine que son ame souffre. S'il recherche quelque plaisir, il n'y emploie pas moins de manége que dans les affaires les plus sérieuses ; et cet usage qu'il fait de son esprit, l'occupe plus vivement que le plaisir même qu'il poursuit. Sain et malade, il conserve la même activité ; l'âge même ne peut éteindre cette ardeur inquiète qui use ses jours, ni donner des bornes à son ambition, à ses voyages et à ses intrigues.

II.

Le Paresseux.

Au contraire, un homme pesant se lève le plus tard qu'il peut. dit qu'il a besoin

de sommeil, et qu'il faut qu'il dorme pour se porter bien. Il est toute la matinée à se laver la bouche ; il tracasse en robe de chambre, prend du thé à plusieurs reprises, et ne sort jamais qu'à la nuit. S'il va voir une jeune femme, que cette visite importune, mais qui ne veut pas que personne sorte mécontent d'auprès d'elle, il lui laisse toute la peine de l'entretenir, ne s'aperçoit pas que lui-même parle peu, ou ne parle point, et n'imagine pas qu'il y ait au monde quelqu'un qui s'ennuie. Il rêve, il sommeille, il digère, il sue d'être assis ; et son ame, qui est entièrement ramassée dans ses durs organes, pèse sur ses yeux, sur sa langue, et sur les imaginations les plus actives de ceux qui l'écoutent. Malheureux d'ignorer les craintes, les desirs et les inquiétudes qui agitent les autres hommes, puisqu'il ne jouit du repos qu'au prix plus touchant des plaisirs !

III.

Cléon, ou la folle Ambition.

Cléon a passé sa jeunesse dans l'obscurité, entre la vertu et le crime. Vivement occupé

de sa fortune avant de se connaître, et plein de projets chimériques dès l'enfance, il se repaissait de ces songes dans un âge mûr. Son naturel ardent et mélancolique ne lui permettait pas de se distraire de cette sérieuse folie. Il comprenait à peine que les autres hommes pussent être touchés par d'autres biens; et s'il voyait des gens qui allaient à la campagne dans l'automne, pour jouir des présents de la nature, il ne leur enviait ni leur gaîté, ni leur bonne chère, ni leurs plaisirs. Pour lui il ne se promenait point, il ne chassait point, il ne faisait nulle attention au changement des saisons; le printemps n'avait à ses yeux aucune grâce; s'il allait quelquefois à la campagne, c'était pendant la plus grande rigueur de l'hiver, afin d'être seul, et de méditer plus profondément quelque chimère. Il était triste, inquiet, rêveur, extrême dans ses espérances et dans ses craintes, immodéré dans ses chagrins et dans ses joies; peu de chose abattait son esprit violent, et les moindres succès le relevaient. Si quelque lueur de fortune le flattait de loin, alors il devenait plus soli-

taire, plus distrait et plus taciturne : il ne dormait plus ; il ne mangeait point ; la joie consumait ses entrailles comme un feu ardent qu'il portait au fond de lui-même. Les soucis ou les espérances le tenaient toujours aliéné. Sa cruelle et triste ambition dévorait la fleur de ses jours ; et, dans sa plus grande jeunesse, si quelqu'un, trompé par son âge, essayait de le divertir et d'ouvrir son ame à la joie, il sentait aussitôt en lui je ne sais quelle humeur hautaine qui inspirait de la retenue, et qui repoussait le plaisir. Ses amis ne pénétraient point le profond secret de son cœur ; et la médiocrité de sa fortune l'ayant obligé de cacher l'étendue de son ambition, ce sérieux inquiet et austère passait pour sagesse. Tant les hommes sont peu capables de se concevoir les uns les autres!

IV.

Thersite.

Thersite a soin de ses cheveux et de ses dents. Il aime une excessive propreté, et il est élégant dans sa parure, autant qu'il est permis de l'être dans un camp. Il monte à

cheval dès le matin ; il accompagne exactement l'officier de jour, et ne néglige aucune des pratiques qui peuvent le faire connaître de ceux qui commandent. Il affecte de s'instruire par ses propres yeux des moindres choses : le major général ne dicte jamais l'ordre que Thersite ne le voie écrire ; et comme il est le premier à marcher de sa brigade, et qu'on le cherche partout, on apprend qu'il est volontaire à un fourrage qui se fait sur les derrières du camp, et un autre marche à sa place. Ses camarades ne l'estiment point, ne l'aiment point : mais il ne vit pas avec eux, il les évite ; et si quelque officier général lui demande le nom d'un officier de son régiment qui est de garde, Thersite affecte de répondre qu'il le connaît bien, mais qu'il ne se souvient pas de son nom. Il est empressé, officieux, familier, et pourtant très-bas avec tous les grands de l'armée. Il est l'ami des capitaines, de leurs gardes et de leurs secrétaires. Il leur vend des chevaux et des fourgons, et gagne leur argent au jeu. S'il y a malheureusement de la désunion entre les chefs, il tâche de tenir à

tous les partis. Il fait sa cour chez les deux maréchaux, et raconte le soir chez Fabius ce qu'il a ouï dire le matin dans l'autre camp. Personne ne sait mieux que lui les tracasseries de l'armée. Il est de ces soupers de société où l'on se divertit des maux publics, et où l'on jette finement du ridicule sur tous ceux qui font leur devoir. Thersite a toujours dans sa poche les cartes du pays où l'on fait la guerre ; il étend une de ces cartes sur la table, et il fait remarquer avec le doigt les fautes qu'on a faites. Il parle ensuite d'un projet de campagne qu'il a fait lui-même, et dit qu'il écrit des mémoires de toutes les opérations dont il a pu être témoin. Il est nouvelliste, il est politique. Il n'y a point de talent ni de mérite dont il ne se pique ; celui qu'il possède le mieux est l'art de railler la vertu, et de se faire supporter des gens en place. Il n'y a point de si vil service qu'il ne soit tout prêt de leur rendre ; et s'il se trouve chez le duc Eugène, lorsque celui-ci se débotte, Thersite fait un mouvement pour lui présenter ses souliers ; mais comme il s'aperçoit qu'il y a autour de lui beaucoup

de monde, il laisse prendre les souliers à un valet, et rougit en se relevant.

V.

Lisias, ou la fausse Éloquence.

Lisias sait orner ce qu'il pense, et raconte mieux qu'il ne juge. Il aime à parler; il écoute peu; il se fait écouter long-temps, et s'étend sur des bagatelles afin d'y placer toutes ses fleurs. Il ne pénètre point ceux à qui il parle; il ne cherche point à les pénétrer. Bien loin d'aspirer à flatter leurs passions ou leurs espérances, il paraît supposer que tous les hommes ne sont nés que pour l'admirer, et pour recueillir les paroles qui daignent sortir de sa bouche. Il n'a de l'esprit que pour lui; il ne laisse pas même aux autres le temps d'en avoir pour lui plaire. Si quelqu'un d'étranger chez lui a la hardiesse de le contredire, Lisias continue à parler; ou s'il est obligé de lui répondre, il affecte d'adresser la parole à tout autre que celui qui pourrait le redresser. Il prend pour juge de ce qu'on lui dit quelque complaisant qui n'a garde de penser autrement

que lui. Il sort du sujet dont on parle, et s'épuise en comparaisons. A propos d'une petite expérience de physique, il parle de tous les systèmes de physique. Il croit les orner, les déduire, et personne ne les entend. Il finit en disant qu'un homme qui invente un fauteuil plus commode, rend plus de service à l'État que celui qui fait un nouveau système de philosophie. Ainsi il méprise lui-même les choses qu'il se pique cependant d'avoir apprises, car il lit jusqu'aux voyageurs, et jusqu'aux relations des missionnaires. Il raconte de point en point les coutumes d'Abyssinie, et les lois de l'Empire de la Chine. Il dit ce qui fait la beauté en Éthiopie, et il conclut que la beauté est arbitraire, puisqu'elle change selon les pays. Sa conversation est un étalage perpétuel de son érudition et de son éloquence. Ses années et ses dignités lui ont inspiré cet orgueil qui lui fait dédaigner l'esprit des autres. Moins bien établi dans le monde, il parlait quelquefois pour plaire et se faire mieux écouter; mais l'âge, en fixant la fortune et les espérances des hommes, détruit leurs vertus.

VI.

Le Mérite frivole.

Un homme du monde est celui qui a beaucoup d'esprit inutile, qui sait dire des choses flatteuses qui ne flattent point, des choses sensées qui n'instruisent point; qui ne peut persuader personne quoiqu'il parle bien. Doué de cette sorte d'éloquence qui sait créer ou embellir les bagatelles, et qui anéantit les grands sujets. Aussi pénétrant sur le ridicule et sur tous les dehors des hommes, qu'il l'est peu sur le fond de leur esprit. Un homme riche en paroles et en extérieur; qui ne pouvant primer par le bon sens, s'efforce de paraître par la singularité; qui craignant de peser par la raison, pèse par son inconséquence et ses écarts; qui a besoin de changer sans cesse de lieux et d'objets, et ne peut suppléer par la variété de ses amusements le défaut de son propre fonds.

VII.

Trasille, ou les Gens à la mode.

Trasille n'a jamais souffert qu'on fît de réflexions en sa présence, et que l'on eût la

liberté de parler juste. Il est vain, caustique et railleur, n'estime et n'épargne personne, change incessamment de discours, ne se laisse ni manier, ni user, ni approfondir, et fait plus de visites en un jour que Dumoulin [1], ou qu'un homme qui sollicite pour un grand procès. Ses plaisanteries sont amères. Il loue rarement; il y a même peu de louanges qu'il daigne écouter. Il est dur, avare, impérieux. Il a de l'ambition par arrogance, et quelque crédit par audace. Les femmes le courent; il les joue. Il ne connaît pas l'amitié. Il est tel que le plaisir même ne peut l'attendrir un moment.

VIII.

Théophile, ou la Profondeur.

Théophile a été touché dès sa jeunesse d'une forte curiosité de connaître le genre humain et le différent caractère des nations. Poussé par ce puissant instinct, et peut-être

[1] *Dumoulin*, dont le vrai nom est *Molin* (N.), célèbre médecin, mort à Paris en 1755 à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, sans postérité, et riche de seize cent mille livres. B.

aussi par l'erreur de quelque ambition plus secrète, il a consumé ses beaux jours dans l'étude et dans les voyages ; et sa vie, toujours laborieuse, a toujours été agitée. Son goût s'est tourné de bonne heure du côté des grandes affaires et de l'éloquence solide. Il est simple dans ses paroles, mais hardi et fort. Il parle quelquefois avec une liberté qui ne peut lui nuire, et qui écarte cependant la défiance de l'esprit d'autrui. Il paraît d'ailleurs comme un homme qui ne cherche point à pénétrer les autres, mais qui suit la vivacité de son humeur. Lorsqu'il veut faire parler un homme froid, il le contredit quelquefois pour l'animer ; et si celui-ci dissimule, sa dissimulation et son silence parlent à Théophile : car il sait quelles sont les choses que l'on cache ; tant il est difficile de lui échapper. Il tourne, il manie un esprit, il le feuillete, si j'ose ainsi dire, comme on discute un livre qu'on a sous les yeux, et qu'on ouvre à divers endroits, et cela d'un air si naïf, si peu préparé, si rapide, que ceux qu'il a surpris par ses paroles, se flattent eux-mêmes de lire dans ses plus se-

crètes pensées. Sa simplicité leur impose : son esprit profond ne peut être ainsi mesuré. La force et la droiture de son jugement lui suffisent pour pénétrer les autres hommes ; mais il échappe à leur curiosité sans artifice, par la seule étendue de son génie. Théophile est la preuve que l'habileté n'est pas uniquement un art, comme les hommes faux se le figurent. Une forte imagination, un grand sens, une ame éloquente, subjuguent sans effort et sans finesse les esprits les plus défiants ; et cette supériorité des grands génies les cache bien plus sûrement que le mensonge, ou que la dissimulation, toujours inutiles aux fourbes contre la prudence.

IX.

Turnus, ou le Chef de parti.

Turnus est le médiateur de ceux qui par le caractère de leurs sentiments, ou par la disposition de leur fortune, ont besoin d'un milieu qui les rapproche, et qui concilie leurs esprits. Deux hommes qui ne se comprennent point, trouvent tous les deux près

de lui la justice qu'ils se refusent et l'estime qui leur est due. Sans sortir de son caractère, il atteint naturellement et sans effort à l'esprit et aux sentiments des autres hommes. Ses insinuations pleines de force, lui assujétissent le cœur de ceux que l'autorité de ses emplois a déjà attachés à sa fortune. S'il est à l'armée, en voyage, s'il s'arrête un seul jour dans une ville, il s'y fait dans ce peu de temps des créatures. Quelques uns abandonnent leur province dans la seule espérance de le retrouver et d'en être protégés dans la capitale. Ils ne sont point trompés dans leur attente; Turnus les reçoit parmi ses amis, et il leur tient lieu de patrie. Il ne ressemble point à ceux qui, capables par vanité et par industrie de se faire des créatures, les perdent par légèreté ou par paresse, qui promettent toujours plus qu'ils ne tiennent, et ne retirent de leurs artifices qu'une réputation plus pernicieuse que la vérité. Turnus [1] ne cultive les

[1] Il y a dans le manuscrit deux variantes de ce caractère. La seconde ne diffère de celle-ci que dans les phrases qui suivent, et qui terminent ainsi le caractère : *Turnus ne cultive*

hommes que pour satisfaire son génie bienfaisant et accessible, pour jouir de cet ascendant que la nature donne à la bonté sur les cœurs. Il est amoureux de l'empire que l'on peut acquérir par la vertu, ou par les séductions de l'éloquence. Son esprit flexible sait prendre des formes trompeuses; mais son ame est droite et sincère.

X.

Lentulus, ou le Factieux.

Lentulus se tient renfermé dans le fond d'un vaste édifice qu'il a fait bâtir, et où son ame austère s'occupe en secret de projets ambitieux et téméraires. Là le peuple dit qu'il travaille le jour et la nuit pour tendre

les hommes que pour satisfaire son génie bienfaisant et accessible, pour les dominer par l'esprit, pour les surpasser en vertu, pour jouir de cet ascendant que la nature donne à la bonté sur les cœurs. Il est amoureux de l'empire que l'on peut acquérir par la raison et par les séductions de l'éloquence; ses paroles sont plus aimables que ses bienfaits mêmes, et sa haute naissance moins considérée que ses qualités personnelles.

des piéges à ses ennemis, pour éblouir les étrangers par des écrits, et amuser les grands par des promesses. Sa maison quelquefois est pleine de gens inconnus, qui attendent pour lui parler, qui vont et qui viennent. Quelques uns n'y entrent que la nuit et travestis, et on les voit sortir devant l'aurore. Lentulus fait des associations avec des grands qui le haïssent, pour se soutenir contre d'autres grands dont il est craint. Inaccessible aux hommes inutiles, il a des agens parmi le peuple qui ménagent pour lui sa bienveillance; et quand il se montre en public, ses émissaires, zélés pour sa gloire, excitent les enfants à l'applaudir. Lentulus porte jusque dans les armées et dans le tumulte des camps, cette application infatigable qui le cache aux hommes oisifs; et pendant qu'il est obsédé de ses créatures, qu'il donne des ordres, ou qu'il médite des intrigues, le peuple volage des centurions se lasse à sa porte, et laisse échapper des murmures contre un général invisible. On croit qu'il emploie sa retraite à traverser secrètement les entreprises du consul qui

commande en chef. On dit qu'il fait en sorte que les subsistances manquent au quartier général, pendant que tout abonde dans son propre camp. Le consul appuie lui-même ces bruits [1] injurieux, et toute l'armée

[1] Le manuscrit renferme également deux variantes. Dans la seconde, qui ne diffère qu'en cet endroit, le caractère finit ainsi : *Il n'y a point de bruit que l'envie n'adopte avidement contre les hommes qui sont nés supérieurs aux autres.* S'il arrive alors que les troupes de la république reçoivent quelque échec de l'ennemi, aussitôt les courriers de Lentulus font retentir la capitale de ses plaintes contre le consul ; le peuple s'assemble dans les places par pelotons, et les créatures de Lentulus ont grand soin de lire des lettres par lesquelles il paraît qu'il a sauvé l'armée d'une entière défaite ; toutes les gazettes répètent les mêmes bruits, et le consul est obligé de se défendre par des manifestes. *Ceux qui savent la vérité, et qui ne sont point entraînés par des motifs particuliers, rendent cette justice à Lentulus, qu'en agissant quelquefois contre ses ennemis personnels, son ame, attachée à sa gloire, a toujours respecté l'État. Mais l'ambition, la hauteur, et plus que tout cela, les grands talents, révoltent ai-*

se partage entre ses deux chefs désunis. S'il arrive alors que les troupes de la république reçoivent quelque échec de l'ennemi, aussitôt les courriers de Lentulus font retentir la capitale de ses plaintes contre le consul; le peuple s'assemble dans les places par pelotons, et les créatures de Lentulus ont grand soin de lire des lettres, par lesquelles il paraît qu'il a sauvé l'armée d'une entière défaite; toutes les gazettes répètent les mêmes bruits, et le consul est obligé de se défendre par des manifestes. Le sénat ne peut prononcer entre deux si grands capitaines. Il dissimule les mauvais offices qu'ils veulent se rendre, afin de les forcer par la douceur à servir à l'envi la république. Leurs talents lui sont plus utiles que leur jalousie n'est nuisible. C'est cette ambition des grands hommes qui fait la grandeur des États.

sément la multitude; le soupçon et la calomnie suivent le mérite éclatant, et le peuple cherche des crimes à ceux qu'il estime assez courageux pour les entreprendre, et assez habiles pour les cacher.

XI.

Clazomène, ou la Vertu malheureuse.

Clazomène a fait l'expérience de toutes les misères de l'humanité. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance, et l'ont sevré dans la fleur de son âge de tous les plaisirs. Né pour des chagrins plus secrets, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté; il s'est vu méconnu dans ses disgrâces de ceux qu'il aimait; l'injure a flétri sa vertu, et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre de vengeance. Ses talents, son travail continuel, son attachement pour ses amis, n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune; sa sagesse même n'a pu le garantir de commettre des fautes irréparables. Il a souffert le mal qu'il ne méritait pas, et celui que son imprudence lui a attiré. La mort l'a surpris au milieu d'une si pénible carrière, dans le plus grand désordre de sa fortune. Il a eu le regret de quitter la vie sans laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Le hasard se joue du travail et de la sagesse des

hommes ; mais la prospérité des hommes faibles ne peut les élever à la hauteur que la calamité inspire aux ames fortes, et ceux qui sont nés courageux, savent vivre et mourir sans gloire.

XII.

Timocrate, ou le scélérat [1].

Timocrate est venu au monde avec cette haine inflexible de toute vertu, et ce mépris féroce de la gloire, qui couvrent la terre de crimes. Ni la prospérité, ni la misère qu'il a éprouvées tour à tour n'ont pu lui enseigner l'humanité. Fastueux et violent dans le bonheur ; téméraire et farouche dans l'adversité, il a été cruel jusque dans ses plaisirs, et barbare après ses vengeances. Ministre de la cruauté et de la corruption des autres hommes, esclave insolent des grands, ambitieux, séducteur audacieux de la jeunesse, il ne se commet point de meurtres ni de brigandages où son noir ascendant ne le fasse tremper. Son génie violent et hardi

[1] C'est à peu près le même que Phalante, dans les Œuvres.

l'a mis à la tête de tous les débauchés et les scélérats, et préside en secret à tous les crimes qui sont ensevelis dans les ténèbres. Une main cachée, mais puissante, le dérobe aux rigueurs de la justice; entouré d'opprobres, il marche la tête levée; il menace de ses regards les sages et les vertueux; sa témérité insolente triomphe des lois.

XIII.

Alcipe.

Alcipe a pour les choses rares cet empressement qui témoigne un goût inconstant pour celles qu'on possède. Sujet en effet à se dégoûter des plus solides, parce qu'il a moins de passion que de curiosité pour elles; peu propre par stérilité à tirer long-temps des mêmes choses et des mêmes hommes de nouveaux usages: sobre et naturel dans son goût, mais touché quelquefois dans ses lectures du bizarre et du merveilleux; laissant emporter son esprit, qui manque peut-être un peu d'assiette, au plaisir rapide de la surprise; dominé volontairement par son imagination, et cherchant dans le change-

ment, ou par le secours des fictions, des objets qui éveillent son ame trop peu attentive et vide de grandes passions ; cependant, très-ami du vrai, capable de sentir le beau, et de s'élever jusqu'au grand, mais trop paresseux et trop volage pour s'y soutenir ; hardi dans ses projets et dans ses doutes, mais timide à croire et à faire ; défiant avec les habiles, par la crainte qu'ils n'abusent de son caractère sans précautions et sans artifice ; fuyant les esprits impérieux, qui l'obligent à sortir de son naturel pour se défendre, et font violence à sa timidité et à sa modestie ; épineux par la crainte d'être dupe : comme il hait les explications par timidité ou par paresse, il laisse aigrir plusieurs sujets de plainte sur son cœur, trop faible également pour vaincre et pour produire ces délicatesses : tels sont ses défauts les plus cachés. Quel homme n'a pas ses faiblesses ? Celui-ci joint à l'avantage d'un beau naturel un coup d'œil fort vif et fort juste ; personne ne juge plus sainement des choses au degré où il les pénètre ; il ne les suit pas assez loin ; la vérité échappe trop

promptement à son esprit, naturellement vif, mais faible, et plus pénétrant que profond; son goût, d'une justesse rare sur les choses de sentiment, saisit avec peine celles qui ne sont qu'ingénieuses : trop naturel pour être affecté de l'art, il ignore jusqu'aux bienséances; estimable par cette grande et précieuse simplicité, par la droiture de ses sentiments, et par ces clartés imprévues d'un heureux instinct, que la nature n'a point accordées aux esprits subtils et aux cœurs nourris d'artifices.

XIV.

Le Flatteur insipide.

Un homme parfaitement insipide est celui qui loue indifféremment tout ce qu'il croit utile de louer; qui, lorsqu'on lui lit un roman protégé d'une société, le trouve digne de l'auteur du *Sopha* [1], et feint de le croire de lui; qui demande à un grand seigneur qui lui montre une ode, pourquoi il ne fait pas une tragédie ou un poème épique; qui, du même éloge qu'il donne à Voltaire, ré-

[1] Roman de Crébillon le fils. B.

gale un auteur qui s'est fait siffler sur les trois théâtres ; qui, se trouvant à souper chez une femme qui a la migraine, lui dit tristement, que la vivacité de son esprit la consume comme Pascal, et qu'il faut l'empêcher de se tuer : un homme qui n'a point d'avis à soi, qui fait profession de suivre l'avis des autres ; qui sait même, dans le besoin, associer les contraires pour ne contredire personne ; enfin un esprit subalterne, qui est né pour céder, pour fléchir, et pour porter le joug des autres hommes par inclination et par choix.

XV.

Timagène, ou la fausse singularité [1].

Qui croirait qu'on trouvât des hommes complaisants par goût et avec dessein, pendant que tant d'autres évitent de se rencontrer avec le vulgaire, et se piquent grossièrement de singularité dans leurs idées. Ne parlez jamais d'éloquence à Timagène ; ou, si vous voulez lui complaire, ne lui nommez pas Cicéron, il vous ferait d'abord l'éloge

[1] Le même que Phocas.

d'Abdallah, d'Abutales et de Mahomet, et vous assurerait que rien n'égale la sublimité des Arabes. Lorsqu'il est question de la guerre, ce n'est ni le vicomte de Turenne, ni le grand Condé qu'il admire; il leur préfère d'anciens généraux dont on ne connaît que les noms et quelques actions contestées; en tel genre que ce puisse être, si vous lui citez deux grands hommes, soyez sûr qu'il choisira toujours le moins illustre. Timagène croit follement qu'on peut se rendre original à force d'affectation, et c'est là ce qu'il ambitionne; il affecte de n'être point suivi dans ses discours, comme un homme qui ne parle que par inspiration et par saillies : dites-lui quelque chose de sérieux, il répond par une plaisanterie : parlez-lui de choses frivoles, il entame un discours sérieux; il dédaigne de contredire, mais il interrompt; il voudrait vous faire comprendre que son imagination le domine; que, d'ailleurs, vous ne dites rien qui l'intéresse, parce qu'il est trop supérieur à vos conceptions. Ses discours, son ton, ses manières, son silence et sa distraction, tout

vous avertit qu'il n'y a rien qui ne soit usé pour un homme qui pense et qui sent comme lui.

XVI.

Midas, ou le sot qui est glorieux.

Le sot qui a de la vanité est ennemi des talents. Si Midas est chez une femme, et qu'il entre un homme d'esprit qu'elle lui présente, Midas le salue légèrement et ne répond point. Si cet homme d'esprit ne s'en va pas, et qu'il attire au contraire l'attention à lui, Midas s'asseoit [1] seul près d'une table, et compte des jetons ou mêle des cartes. Comme il paraît dans le monde un livre qui fait quelque bruit, Midas jette les yeux d'abord sur la fin, et puis vers le milieu du livre; ensuite il prononce que l'ouvrage manque d'ordre, et qu'il est impossible de l'achever. On parle devant lui d'une victoire que le héros du Nord [2] a remportée: et, sur ce qu'on raconte des prodiges de sa

[1] Il faudrait, *s'assied*.

[2] Nom par lequel Voltaire a souvent désigné Frédéric-le-Grand. B.

capacité et de sa valeur, Midas assure positivement que la disposition de la bataille a été faite par M. de Rottembourg qui n'y était pas. Il ne peut entrer dans sa tête, qu'un prince qui aime les arts, et qui honore de quelque bonté ceux qui les cultivent, soit capable de concevoir de graudes choses et de les exécuter avec sagesse.

XVII.

Dracon, ou le petit homme [1].

Je pourrais nommer d'autres hommes qui ne méprisent pas les lettres comme celui-ci, mais qui leur font plus de tort : ce sont ceux qui les cultivent avec peu de goût et avec un esprit très-limité. Ceux-ci admirent les vers de La Mothe, l'*Histoire romaine* de Rollin [2], les *Allégories* de Dracon, et beau-

[1] Le même que LACON.

[2] *Rollin* (Charles), né à Paris le 30 janvier 1661, fut d'abord destiné à suivre la profession de son père qui était coutelier; un moine le fit placer au collége du Plessis, dont Gobinet était alors principal. Rollin devint professeur, puis recteur de l'Université, et mourut à Paris le 14 septembre 1741. B.

coup d'autres pareils ouvrages qui sont à peu près à leur portée. Adorateurs superstitieux de tous les morts qui ont eu quelque réputation, ils mettent dans la même classe Bossuet et Fléchier, et croient faire honneur à Pascal de le comparer à Nicole. C'est une licence effrénée à leur tribunal, de trouver des défauts à Pélisson [1], et de ne pas mettre Patru [2] ou Chapelle [3] au rang

[1] *Pélisson-Fontanier* (Paul), né à Béziers en 1624, mourut à Versailles le 7 février 1693. Écrivain élégant et facile; il a droit surtout à l'admiration de la postérité pour son généreux dévouement envers le malheureux Fouquet, dont il partagea la disgrâce. B.

[2] *Patru* (Olivier), surnommé le *Quintilien Français*, naquit à Paris en 1604, et mourut dans la même ville le 16 janvier 1681. Boileau, Racine, et les plus célèbres de ses contemporains le consultaient souvent, et le regardaient comme l'oracle du goût. B.

[3] *Chapelle* (Claude-Emmanuel LUILLIER), surnommé *Chapelle*, parce qu'il était né, en 1616, dans le village de ce nom entre Paris et Saint-Denis, mourut à Paris en septembre 1686. Ses productions portent l'empreinte de son caractère, à la fois souple, fier, plaisant et malin. B.

des grands hommes. On n'attaque point un auteur médiocre, qu'ils ne se sentent atteints du même coup, et qu'ils ne demandent justice. Ils vantent, ils appuient, ils défendent tous ceux des auteurs contemporains que le public réprouve ; ils se liguent avec eux contre le petit nombre des habiles ; ils ne peuvent comprendre les grands hommes, et beaucoup moins les aimer. Avons-nous un auteur célèbre qui soutient chez les étrangers l'honneur de nos lettres, à peine le connaissent-ils, quelques uns ne l'ont jamais vu, et ils le haïssent avec fureur. Le bruit se répand qu'il compose une tragédie [1] ou une histoire, ils annoncent au public que cet ouvrage sera ridicule ; ils l'attendent avec impatience pour en relever les défauts : paraît-il, ils courent les rues pour le décrier dans le peuple ; ils ramassent toutes les critiques qu'on en vend au bout du Pont-Neuf, à la porte des Tuileries, au Palais-Royal ; ils conservent précieusement tous les libelles

[1] L'auteur veut ici parler de Voltaire et de la tragédie de *Sémiramis*. Voyez sa *Lettre à Voltaire*, t. II, p. 391. B.

qu'on a faits depuis trente ans contre cet auteur ; ils les trouvent remplis de sel et de bonne plaisanterie. Il n'y a point de si vile brochure qu'ils n'achètent et qu'ils n'estiment beaucoup dès qu'elle attaque un homme trop illustre : c'est par un effet de la même humeur qu'ils frondent la musique de Rameau, et qu'ils applaudissent toute autre. Parlez-leur des *Indes Galantes,* ils chantent un morceau de *Tancrède*, ou d'un opéra de Mouret [1] ; ils n'épargnent pas même les acteurs qui remplissent les premiers rôles ; et Poirier ne paraît jamais, qu'ils ne battent long-temps des mains pour faire de la peine à Gelliote : tant il est difficile de leur plaire dès qu'on prime en quelque art que ce puisse être.

XVIII.

Isocrate, ou le bel esprit moderne.

Le bel esprit moderne [2] n'est ni philosophe, ni poète, ni historien, ni théologien;

[1] Dans le t. I, p. 343, on lit *Murer*. B.

[2] L'auteur désigne ici, sous le nom d'Isocrate, Remond de Saint-Marc, qui fit imprimer, en

il a toutes ces qualités si différentes et beaucoup d'autres. Avec un talent très-borné, on veut qu'il ait une teinture de toutes les sciences; il faut qu'il connaisse les arts, la navigation, le commerce : il est même obligé de dire assez de choses inutiles, parce qu'il doit parler fort peu de choses nécessaires : le sublime de sa science est de rendre des pensées frivoles par des traits. Qui veut mieux penser, ou mieux vivre? Qui sait même où est la vérité? Un esprit vraiment supérieur fait valoir toutes les opinions, et ne tient à aucune : il a vu le fort et le faible de tous les principes, et il a reconnu que l'esprit humain n'avait que le choix de ses erreurs. Indulgente philosophie, qui égale Achille et Thersite, et nous laisse la liberté d'être ignorants, paresseux, frivoles, oisifs, sans nous faire de pire condition! Chaque siècle a son caractère. Le génie du nôtre est peut-être un esprit trop philosophique, enté

1743, trois volumes de littérature. Son frère, mathématicien distingué, a laissé quelques lettres adressées à Mademoiselle de Launay (Madame de Staal). B.

sur un goût plus frivole, et dans un terrain très-léger. Ce génie nous rend susceptibles de toutes sortes d'impressions ; mais le pyrrhonisme nous plaît parce qu'il nous met à notre aise, et il est aujourd'hui une de nos modes. Ce n'était d'abord que le ton de quelques beaux esprits ; maintenant c'est celui du peuple qui l'a adopté. Les hommes sont faits de manière que si on leur parle avec autorité et avec passion, leurs passions et leur pente à croire les persuadent facilement ; mais si au contraire on badine, et qu'on leur propose des doutes, ils écoutent avidement, ne se défiant pas qu'un homme qui parle de sang-froid puisse se tromper ; car peu savent que le raisonnement n'est pas moins trompeur que le sentiment. Il ne faut donc pas s'étonner que l'erreur et le mauvais goût aient eu des progrès si rapides. Il faut que la mode ait son cours ; c'est un vent violent et impétueux qui agite les eaux et les plantes, et couvre en un moment toute la terre d'épaisses ténèbres ; mais la lumière qu'il a obscurcie reparaît bientôt plus brillante : rien n'efface la vérité.

XIX.

Cirus, ou l'esprit extrême.

Cirus cachait sous un extérieur simple un esprit ardent et inquiet ; modéré au dehors, mais extrême, toujours occupé au dedans, et plus agité dans le repos que dans l'action; trop libre et trop hardi dans ses opinions pour donner des bornes à ses passions : suivant avec indépendance tous ses sentiments, et subordonnant toutes les règles à son instinct, comme un homme qui se croit maître de son sort, et se confie au penchant invincible de son naturel ; supérieur aux talents qui soulèvent les hommes dans une fortune médiocre, et qui ne se rencontrent pas avec des passions si sérieuses ; éloquent, profond, pénétrant ; né avec le discernement des hommes : séducteur hardi et flatteur ; fertile et puissant en raisons ; impénétrable dans ses artifices ; plus dangereux lorsqu'il disait la vérité, que les plus trompeurs ne le sont par les déguisements et le mensonge : un de ces hommes que les autres hommes ne comprennent point : que la

médiocrité de leur fortune déguise et avilit, et que la prospérité seule peut développer.

XX.

Lipse.

Lipse[1] n'avait aucun principe de conduite; il vivait au hasard et sans dessein ; il n'avait aucune vertu. Le vice même n'était dans son cœur qu'une privation de sentiment et de réflexion. Pour tout dire, il n'avait point d'ame, vain sans être sensible au déshonneur; capable d'exécuter sans intérêt et sans malice de grands crimes, ne délibérant jamais sur rien ; méchant par faiblesse ; plus vicieux par déréglement d'esprit que par amour du vice. En possession d'un bien immense à la fleur de son âge, il passait sa vie dans la crapule avec des joueurs d'instruments et des comédiennes. Il n'avait dans sa familiarité que des gens de basse extraction, que leur libertinage et leur misère avaient d'abord rendus ses complaisants, mais dont la faiblesse de Lipse lui faisait bientôt des

[1] Cette variante, qui diffère peu du Caractère imprimé dans les OEuvres, était restée inédite. B.

égaux, parce que la supériorité qui n'est fondée que sur la fortune ne peut se maintenir qu'en se cachant. On trouvait dans son antichambre, sur son escalier, dans sa cour, toutes sortes de personnages qui assiégeaient sa porte. Né dans une extrême distance du bas peuple, il en rassemblait tous les vices, et justifiait la fortune, que les misérables accusent des défauts de la nature.

RÉFLEXIONS

ET

MAXIMES.

AVIS DU LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Le numéro placé au commencement de quelques maximes se rapporte au numéro correspondant dans les OEuvres, et indique les variantes. L'astérisque * sert à distinguer les maximes inédites jusqu'à ce jour.

AVERTISSEMENT.

Comme il y a des gens qui ne lisent que pour trouver des erreurs, j'avertis ceux qui liront ces *Réflexions*, que s'il y en a quelqu'une qui présente un sens peu conforme à la piété, l'auteur désavoue ce mauvais sens, et souscrit le premier à la critique qu'on en pourra faire. Il espère cependant que les personnes désintéressées n'auront aucune peine à bien interpréter ses sentiments. Ainsi, lorsqu'il dit : *La pensée de la mort nous trompe, parce qu'elle nous fait oublier de vivre*, il se flatte qu'on verra bien que c'est de la pensée de la mort, sans la vue de la religion, qu'il veut parler. Et encore ailleurs lorsqu'il dit : *La conscience des mourants calomnie leur vie*, il est fort éloigné de prétendre qu'elle ne les accuse pas souvent avec justice. Mais il n'y a personne qui ne sache que toutes les propositions générales ont leurs exceptions. Si on n'a pas pris soin de les marquer, c'est parce que le genre d'écrire que l'on a choisi, ne le permet pas. Il suffira de confronter l'auteur avec lui-même pour connaître la pureté de ses principes.

J'avertis encore les lecteurs qu'on n'a jamais eu pour objet, dans cet ouvrage, de dire des choses nouvelles, quoiqu'il puisse s'y en rencontrer un assez grand nombre. *Tout est dit*,

assure l'auteur des CARACTÈRES, *et l'on vient trop tard depuis sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur nous est enlevé* [1]..... *Les personnes d'esprit*, ajoute-t-il, *ont en eux les semences de toutes les vérités et de tous les sentiments; rien ne leur est nouveau*, etc. Que cette réflexion de La Bruyère soit fausse ou solide, je ne doute pas que les meilleurs esprits ne soient bien aises qu'on leur remette quelquefois devant les yeux leurs propres sentiments et leurs idées. Puisque nous nous lassons si peu de voir représenter, sur nos théâtres, les mêmes passions, revêtues de quelques couleurs et de quelques circonstances différentes, pourquoi les amateurs de la vérité seraient-ils fâchés qu'on les entretienne des objets de leurs connaissances et de leurs études? Si on s'est servi des pensées ou des expressions de quelqu'un, il est facile de les rapporter à leur auteur. Celui qui a écrit ces *Réflexions*, aime assez la gloire pour ne pas chercher à s'approprier celle d'un autre. Il ne s'est jamais proposé, dans cet ouvrage, que de développer, selon ses forces, les réflexions dont il est le plus touché.

[1] LA BRUYÈRE. Chap. 1er. *des Ouvrages de l'Esprit*. B.

RÉFLEXIONS

ET

MAXIMES.

1.

Ce qui fait que tant de gens d'esprit, en apparence, parlent, jugent, entendent, agissent si peu à propos et si mal, est qu'ils n'ont qu'un esprit d'emprunt. On ne mâche point avec des dents postiches, quoiqu'elles paraissent au dehors comme les autres.

2.

La naïveté se fait mieux entendre que la précision; c'est la langue du sentiment, préférable en quelque manière à celle de l'imagination et de la raison, parce qu'elle est belle et vulgaire.

3.

On ne s'élève point aux grandes vérités sans enthousiasme; le sang-froid discute et

n'invente point. Il faut peut-être autant de feu que de justesse, pour faire un véritable philosophe.

4.

La Bruyère était un grand peintre, et n'était pas peut-être un grand philosophe. Le duc de La Rochefoucauld était philosophe, et n'était pas peintre.

5.

Il y a des hommes qui jugent très-bien, mais avec du temps. On leur propose quelquefois des choses simples, et ils ne les saisissent point. On en est étonné, ils le sont eux-mêmes ; car ils se croient de la pénétration, et ils n'ont que du jugement.

6.

280. Les grands hommes parlent si clairement que les sophistes ne s'aperçoivent pas qu'ils pensent profondément ; ils ne reconnaissent pas la philosophie quand l'éloquence la rend populaire, ou qu'elle ose peindre le vrai avec des traits fiers et hardis. Ils traitent de superficielle et de frivole cette splendeur d'expression qui emporte avec elle la

preuve des grandes pensées. La vérité toute nue, quelque éclat qu'elle ait, ne les frappe pas. Ils veulent des définitions, des divisions, des détails et des arguments [1]. Si Locke eût rendu vivement en peu de pages les sages vérités de ses écrits, ils n'auraient osé le compter parmi les philosophes de son siècle.

7.

Rien n'affaiblit plus un discours que de proposer trop d'exemples et d'entrer dans trop de détails. Les digressions trop longues, ou trop fréquentes, rompent l'unité et fatiguent, parce que l'esprit ne peut suivre une trop longue chaîne de faits et de preuves. On ne saurait trop rapprocher les choses, ni trop tôt conclure. Il faut saisir tout d'un coup la véritable preuve de son discours, et courir à la conclusion. Un esprit perçant fuit les épisodes, et laisse aux écrivains médiocres le soin de s'arrêter à cueillir toutes les fleurs qui se trouvent sur leur chemin. C'est à eux d'amuser le peuple qui lit sans objet, sans pénétration et sans goût.

[1] Voltaire a écrit à la marge du manuscrit. *Mais c'est cela qui est nu.*

8.

Si quelqu'un trouve un livre obscur, l'auteur ne doit pas le défendre. Osez justifier vos expressions, on attaquera votre sens. Oui, dira-t-on, je vous entends bien ; mais je ne voulais pas croire que ce fût là votre pensée.

9.

327. Qui sont ceux qui prétendent que le monde est devenu *vieux ?* Je le crois sans peine. L'ambition, la gloire, l'amour, en un mot toutes les passions des premiers âges ne font plus les mêmes désordres et le même bruit. Ce n'est pas peut-être que ces passions soient aujourd'hui moins vives qu'autrefois, mais parce qu'on les désavoue et qu'on les combat. Je dis donc que le monde est comme un vieillard, qui conserve tous les desirs de la jeunesse, mais qui en est honteux, et s'en cache, soit parce qu'il est détrompé du mérite de beaucoup de choses, soit parce qu'il veut le paraître [1].

[1] Dans le supplément publié par M. Belin, au lieu de cette maxime on en lit une qui, dans

10.

Il y a peu d'esprits qui connaissent le prix de la naïveté, qui ne fardent point la nature. Les enfants coiffent leur chat, et mettent des gants à un petit chien. Les hommes aiment tellement la draperie, qu'ils tapissent jusqu'aux chevaux.

11.

Tous les ridicules des hommes ne caractérisent peut-être qu'un seul vice, qui est la vanité. Et comme les passions des esprits frivoles sont subordonnées à cette faiblesse, c'est probablement la raison pourquoi il y a si peu de vérité dans leurs manières, dans leurs mœurs et dans leurs plaisirs. La vanité est ce qu'il y a de plus naturel dans les hom-

les OEuvres, se retrouve en entier sous le n°. 282. Nous la remplaçons par une réflexion qui fait aussi double emploi; mais cette redite nous a paru indispensable parce que d'après tous les éditeurs qui nous ont précédé nous avons imprimé une faute grossière en mettant *vicieux* pour *vieux*. Le texte du manuscrit dit *vieux* et non *vicieux*, comme on le trouve dans les OEuvres à la maxime 327. B.

mes, et ce qui les fait sortir le plus souvent de la nature.

12.

Pourquoi appelle-t-on académique un discours fleuri, élégant, ingénieux, harmonieux, et non un discours vrai et fort, lumineux et simple? Où cultivera-t-on la vraie éloquence si on l'énerve dans l'Académie?

13.

Les grands hommes dogmatisent. Le peuple croit. Ceux qui ne sont ni assez faibles pour subir le joug, ni assez forts pour l'imposer, se rangent volontiers au pyrrhonisme. Quelques ignorants adoptent leurs doutes, parce qu'ils tournent la science en vanité; mais on voit peu d'esprits altiers et décisifs qui s'accommodent de l'incertitude, principalement s'ils sont capables d'imaginer; car ils se rendent amoureux de leurs systèmes, séduits les premiers par leurs propres inventions.

14.

279. Descartes s'est trompé dans ses principes, et ne s'est pas trompé dans ses con-

séquences, sinon rarement. On aurait donc tort, ce me semble, de conclure de ses erreurs que l'imagination et l'invention ne s'accordent point avec la justesse. La grande faiblesse de ceux qui n'imaginent point, est de se croire seuls judicieux et raisonnables. Ils ne font pas attention que les erreurs de Descartes ont été celles de trois ou quatre mille philosophes qui l'ont suivi, tous gens sans imagination. Les esprits subalternes n'ont point d'erreurs en leur privé nom, parce qu'ils sont incapables d'inventer, même en se trompant ; mais ils sont toujours entraînés, sans le savoir, par l'erreur d'autrui ; et lorsqu'ils se trompent d'eux-mêmes, ce qui peut arriver souvent, c'est dans les détails et les conséquences. Mais leurs erreurs ne sont ni assez vraisemblables pour être contagieuses, ni assez importantes pour faire du bruit.

15.

J'aime Despréaux d'avoir dit que Pascal était également au dessus des Anciens et des modernes. J'ai pensé quelquefois, sans l'oser dire, qu'il n'avait pas moins de génie pour

l'éloquence que Démosthènes. S'il m'appartenait de juger de si grands hommes, je dirais encore que Bossuet est plus majestueux et plus sublime qu'aucun des Romains et des Grecs.

16.

Il me semble qu'on peut compter sous le règne de Louis XIV quatre écrivains de prose de génie : Pascal, Bossuet, Fénélon, La Bruyère. C'est se borner sans doute à un bien petit nombre ; mais ce nombre, tout borné qu'il est, ne se retrouve pas dans plusieurs siècles. Les grands hommes dans tous les genres sont toujours très-rares. M. de Voltaire, dont les décisions sur toutes les choses de goût sont admirables, n'accorde qu'au seul Bossuet le mérite d'être éloquent. Si ce jugement est exact, on pourrait présumer que le génie de l'éloquence est encore moins commun que celui de la poésie.

17.

Les répétitions de Fénélon ne me choquent point. Son style est noble et touchant ; mais il est familier et populaire. Ses répéti-

tions sont un art de faire reparaître la même vérité sous de nouveaux tours et sous de nouvelles images pour l'imprimer plus profondément dans l'esprit des hommes. Rien ne me déplaît dans le roman de *Télémaque* que les lieux communs de la poésie dont il est rempli, et quelques imitations un peu trop faibles des grands ouvrages de l'antiquité. L'art d'imiter, lorsqu'il n'est point parfait, dégénère toujours en déclamation. Il est, je crois, très-rare qu'on soit emphatique par trop de chaleur; mais c'est un défaut où l'on tombe presque inévitablement, quand on n'est animé que d'une chaleur empruntée.

18.

C'est une chose remarquable que presque tous les poètes se servent des expressions de Racine, et que Racine n'ait jamais répété ses propres expressions.

19.

Le plus grand et le plus ordinaire défaut des poètes est de ne pouvoir conserver le génie de leur langue et la naïveté du sentiment.

Ils ne pensent pas que c'est manquer entièrement de génie pour la poésie et pour l'éloquence, que de ne pas posséder celui de sa langue. Le génie de toutes les sciences et de tous les arts consiste principalement à saisir le vrai ; et, quand on le saisit et qu'on l'exprime dans de grandes choses, on a incontestablement un grand génie. Mais des mots assemblés sans choix, des pensées rimées, beaucoup d'images qui ne peignent rien, parce qu'elles sont déplacées ; des sentiments faux et forcés, tout cela ne mérite pas le nom de poésie. C'est un jargon barbare et insupportable. Je voudrais que ceux qui se mêlent de faire des vers voulussent bien considérer que l'objet de la poésie n'étant point la difficulté vaincue, le public n'est pas obligé de tenir compte aux gens sans talent de la très-grande peine qu'ils ont à écrire.

20.

Combien toutes les règles sont-elles inutiles, si on voit encore aujourd'hui des gens de lettres qui, sous prétexte d'aimer les choses, non les mots, ne témoignent aucune

estime pour la véritable beauté de l'expression. Je n'admire pas l'élégance, lorsqu'elle ne présente que des pensées faibles, et qu'elle n'est pas animée par l'éloquence du cœur et des images : mais les plus mâles pensées ne peuvent être caractérisées que par des paroles ; et nous n'avons encore aucun exemple d'un ouvrage qui ait passé à la postérité sans éloquence. Méprisera-t-on l'expression parce qu'on n'écrit pas comme Bossuet et comme Racine ? Quand on n'a pas de talent, il faudrait au moins avoir du goût.

21.

281. C'est un malheur que les hommes ne puissent posséder aucun talent sans donner l'exclusion à tous les autres. S'ils ont la finesse, ils décrient la force; s'ils sont géomètres ou physiciens, ils écrivent contre la poésie et l'éloquence. Un autre inconvénient, non moins fâcheux, est que le peuple suit les décisions de ceux qui ont primé dans quelque genre. Quand l'esprit de finesse est à la mode, ce sont les esprits fins qui jugent les autres; quand les géomètres dominent, ce sont eux qui donnent *le ton*. Il est vrai

qu'il y a un petit nombre de gens indociles, qui, pour affecter plus d'indépendance dans leurs sentiments, et de peur de juger d'après quelqu'un, contredisent les opinions et les autorités les plus reçues. Il suffit même qu'un homme ait joui d'une grande réputation pour qu'ils la lui disputent avec mépris; il n'y a point de nom qu'ils respectent, et ce que l'envie la plus basse n'aurait osé dire, leur extravagante vanité le leur fait hasarder avec confiance. Il n'est pas besoin d'affirmer que cette espèce de gens juge encore plus mal que le peuple. Ils ressemblent à ceux qui, sentant leur faiblesse et craignant de paraître gouvernés, rejettent opiniâtrément les meilleurs conseils, et suivent follement des fantaisies pour faire un essai de leur liberté... Lorsqu'on voit le mauvais goût établi de tant de manières et à tant de titres dans l'esprit des hommes, on ne peut se promettre de le corriger, et on est réduit à se taire.

22.

Montaigne a repris Cicéron de ce qu'après avoir exécuté de grandes choses pour la république, il voulait encore tirer gloire de

son éloquence ; mais Montaigne ne pensait pas que ces grandes choses qu'il loue, Cicéron ne les avait faites que par la parole.

23.

Ceux qui rapportent sans partialité les raisons des sectes opposées paraissent supérieurs à tous les partis, tant qu'ils ne s'attachent à aucun. Mais demandez-leur qu'ils choisissent, ou qu'ils établissent d'eux-mêmes quelque chose, vous verrez qu'ils n'y sont pas moins embarrassés que tous les autres. Le monde fourmille de philosophes qui se disputent la vaine gloire de connaître la faiblesse de l'esprit humain. Mais il y en a peu qui distinguent les bornes précises de cette faiblesse, et qui sachent en tirer des conséquences. Ils fardent à l'envi la vérité qui n'est pas leur but, et nul ne donne des préceptes utiles.

24.

Est-il vrai que rien ne suffise à l'opinion, et que peu de chose suffise à la nature ? Mais l'amour des plaisirs, mais la soif de la gloire, mais l'avidité des richesses, en un mot,

toutes les passions ne sont-elles pas insatiables? Qui donne l'essor à nos projets? Qui borne ou qui étend nos opinions, sinon la nature? N'est-ce pas encore la nature qui nous pousse même à sortir de la nature, comme le raisonnement nous écarte quelquefois de la raison, ou comme l'impétuosité d'une rivière rompt ses digues et la fait sortir de son lit.

25.

Il ne faut pas, dit-on, qu'une femme se pique d'esprit, ni un roi d'être éloquent, ni un soldat de délicatesse, etc. Les vues courtes multiplient les maximes et les lois, parce qu'on est d'autant plus enclin à prescrire des bornes à toutes choses, qu'on a l'esprit moins étendu.

26.

On instruit les enfants à craindre et à obéir : l'avarice, ou l'orgueil, ou la timidité des pères, leur enseignent l'économie et la soumission. On les excite encore à être copistes, à quoi ils ne sont déjà que trop enclins : nul ne songe à les rendre originaux, entreprenants, indépendants.

27.

Si on pouvait donner aux enfants des maîtres de jugement et d'éloquence, comme on leur donne des maîtres de langue ; si on exerçait moins leur mémoire que leur activité et leur génie ; qu'au lieu d'émousser, comme on fait, la vivacité de leur esprit, on tâchât d'élever l'essor et les mouvements de leur ame, que n'aurait-on pas lieu d'attendre d'un beau naturel ? Mais on ne pense pas que la hardiesse, ni l'amour de la vérité et de la gloire soient les vertus qui importent à leur jeunesse. On ne s'attache au contraire qu'à les subjuguer, afin de leur apprendre que la dépendance et la souplesse sont les premières lois de leur fortune.

28.

217. C'est une maxime frivole que celle qu'on adopte depuis si long-temps : *qu'il faut qu'un honnête homme sache un peu de tout*. On peut savoir superficiellement beaucoup de choses, et avoir l'esprit fort petit ; et on voit, au contraire, de très-grandes ames qui savent très-peu. Il faut ignorer de bon

cœur ce que la nature n'a pas mis dans l'étendue de notre génie. On ne sait utilement que ce qu'on possède parfaitement ; le reste ne nous sert qu'à satisfaire une vanité puérile. J'en rapporterais des exemples, si les exemples pouvaient nous instruire ; mais je le ferais sans succès. L'ostentation est un écueil inévitable pour les ames faibles. On ne corrigera jamais les hommes d'apprendre des choses inutiles.

29.

Les enfants n'ont point d'autre droit à la succession de leur père que celui qu'ils tiennent des lois : c'est au même titre que la noblesse se perpétue dans les familles. La distinction des ordres du royaume est une des lois fondamentales de l'État [1].

30.

Les hommes médiocres empruntent au

[1] Vauvenargues a placé avec raison cette pensée au nombre des paradoxes ; car il n'est rien de plus juste que les droits d'hérédité de parent à parent ; mais pourrait-on en dire autant des titres de noblesse ? B.

dehors le peu de connaissances et de lumières qu'ils ont de leur propre fonds. Mais les ames supérieures trouvent en elles-mêmes un grand nombre de choses extérieures.

31.

C'est donner aux princes un conseil timide que de leur inspirer d'éloigner des emplois les hommes ambitieux qui en sont capables. Un grand roi ne craint point ses sujets, et n'en doit rien craindre.

32.

Les vertus règnent plus glorieusement que la prudence. La magnanimité est l'esprit des rois.

33.

Catilina n'ignorait pas les périls d'une conjuration ; son courage lui persuada qu'il les surmonterait. L'opinion ne gouverne que les faibles ; mais l'espérance trompe les plus grandes ames.

34.

Un prince qui n'est que bon, aime ses domestiques, ses ministres, sa famille et

son favori, et n'est point attaché à son État. Il faut être un grand roi pour aimer un peuple.

35.

Nos paysans aiment leurs hameaux. Les Romains étaient passionnés pour leur patrie, pendant que ce n'était qu'une bourgade; lorsqu'elle devint plus puissante, l'amour de la patrie ne fut plus si vif. Une ville maîtresse de l'univers était trop grande pour l'imagination de ses habitants. Les hommes ne sont pas nés pour aimer de si grandes choses.

36.

Ce qui fait que tant de gens de toutes les professions se plaignent amèrement de leur fortune, est qu'ils ont quelquefois le mérite d'un autre métier que celui qu'ils font. Je ne sais combien d'officiers, qui ne sauraient mettre en bataille cinquante hommes, auraient excellé au barreau, ou dans les négociations, ou dans les finances. Ils sentent qu'ils ont un talent, et ils s'étonnent qu'on ne leur en tienne aucun compte; car ils ne font

pas attention que c'est un mérite inutile dans leur profession. Il arrive aussi que ceux qui gouvernent, négligent d'assez beaux génies, parce qu'ils ne seraient pas propres à remplir les petites places, et qu'on ne veut pas leur donner les grandes. Les talents médiocres font plutôt fortune, parce qu'on trouve partout à les employer.

37.

Plaisante fortune pour Bossuet d'être chapelain de Versailles ! Fénélon était à sa place : il était né pour être le précepteur des rois ; mais Bossuet devait être un grand ministre sous un roi ambitieux.

38.

Qui a fait les partages de la terre, si ce n'est la force ? Toute l'occupation de la justice est à maintenir les lois de la violence.

39.

Les folies de Caligula ne m'étonnent point. J'ai connu, je crois, beaucoup d'hommes qui auraient fait leurs chevaux consuls, s'ils avaient été empereurs romains. Je pardonne

par d'autres motifs à Alexandre de s'être fait rendre des honneurs divins, à l'exemple d'Hercule et de Bacchus, qui avaient été hommes comme lui, et moins grands hommes. Les Anciens n'attachaient pas la même idée que nous au nom de dieu, puisqu'ils en admettaient plusieurs, tous fort imparfaits. Il faut juger des actions des hommes selon les temps. Tant de temples élevés par les empereurs romains à la mémoire de leurs amis morts, étaient les honneurs funéraires de leur siècle ; et ces hardis monuments de la fierté des maîtres de la terre, n'offensaient ni la religion, ni les mœurs d'un peuple idolâtre.

40.

On dit qu'il ne faut pas juger des ouvrages de goût par réflexion, mais par sentiment. Pourquoi ne pas étendre cette règle sur toutes les choses qui ne sont pas du ressort de l'esprit, comme l'ambition, l'amour, et toutes les autres passions ?

Je pratique ce que je dis. Je porte rarement au tribunal de la raison la cause du sentiment ; je sais que le sang-froid et la

passion ne pèsent pas les choses à la même balance, et que l'un et l'autre s'accusent avec trop de partialité. Ainsi quand il m'arrive de me repentir de quelque chose que j'ai fait par sentiment, je tâche de me consoler en pensant que j'en juge mal par réflexion, et en me persuadant que je ferais la même chose malgré le raisonnement, si la même passion me reprenait.

41.

J'ai connu un vieillard, devenu sourd, qui n'estimait plus la musique, parce qu'il en jugeait alors, disait-il, sans passion. Voilà, en effet, ce que les hommes appellent juger de sang-froid.

42.

On ne peut condamner l'activité sans accuser l'ordre de la nature. Il est faux que ce soit notre inquiétude qui nous dérobe au présent; le présent nous échappe de lui-même, et s'anéantit malgré nous. Toutes nos pensées sont mortelles; et si notre ame n'était secourue par cette activité infatigable qui répare les écoulements perpétuels de

notre esprit, nous ne durerions qu'un instant : telles sont les lois de notre être. Une force secrète et inévitable emporte avec rapidité nos sentiments; il n'est pas en notre puissance de lui résister et de nous reposer sur nos pensées ; il faut marcher malgré nous, et suivre le mouvement universel de la nature. Nous ne pouvons retenir le présent que par une action qui sort du présent. Il est tellement impossible à l'homme de subsister sans action, que s'il veut s'empêcher d'agir, ce ne peut être que par un acte encore plus laborieux que celui auquel il s'oppose, mais cette activité qui détruit le présent, le répare, le reproduit et charme les maux de la vie.

43.

Mes passions et mes pensées meurent, mais pour renaître. Je meurs moi-même sur un lit toutes les nuits, mais pour reprendre de nouvelles forces et une nouvelle fraîcheur. Cette expérience que j'ai de la mort, me rassure contre la décadence et la dissolution du corps. Quand je vois que mon ame rappelle à la vie ses pensées éteintes,

je comprends que celui qui a fait mon ame peut, à plus forte raison, lui rendre l'être. Je dis, dans mon cœur étonné : Qu'as-tu fait des objets volages qui occupaient tantôt ta pensée? Retournez sur vos propres traces, objets fugitifs. Je parle, et mon ame s'éveille : ces images mortes m'entendent, et les figures des choses passées m'obéissent et m'apparaissent. O ame éternelle du monde! ainsi votre voix secourable revendiquera ses ouvrages; et la terre, saisie de crainte, restituera ses larcins!

44.

300. Ce qui fait que la plupart des livres de morale sont si insipides, que leurs auteurs ne sont pas sincères, c'est qu'ils supposent toujours les hommes autres qu'ils ne sont, qu'ils les accablent de préceptes sévères et impraticables; c'est qu'ils ne proposent point à la vertu de vrais et d'aimables motifs. La morale serait peut-être la plus agréable et la plus utile des sciences, si elle n'était pas la plus fardée.

45.

La morale, purement humaine, a été

traitée plus utilement et plus habilement par les Anciens, qu'elle ne l'est maintenant par nos philosophes.

46.

Les ames égales sont souvent médiocres; il faut savoir estimer ceux qui s'élèvent, par saillies, à toutes les vertus, quoiqu'ils ne s'y puissent tenir. Leur ame s'élance vers la générosité, vers le courage, vers la compassion, et retombe dans les vices contraires.

De telles vertus ne sont point fausses, elles vont quelquefois beaucoup plus loin que la sagesse, qui, plus asservie à ses lois, n'a ni la vigueur, ni l'ardeur, ni la hardiesse de l'indépendance.

47.

Il faut exciter dans les hommes le sentiment de leur prudence et de leur force, si on veut élever leur génie. Il est peu de leçons utiles dans les meilleurs livres, depuis que la faiblesse de l'esprit humain est devenue le champ de tous les lieux communs des philosophes.

48.

Le plaisir le plus délicat des ames vaines, est de découvrir le défaut des ames fortes. On ne devrait pas imposer par ce petit genre d'esprit. Je n'admire point un auteur qui réclame en vers insultants contre les vertus d'Alexandre, ou contre la gloire d'Homère. En ouvrant mes yeux sur le faible des plus grands génies, il m'apprend à l'apprécier lui-même ce qu'il peut valoir. Il est le premier que je raie du tableau des hommes illustres.

49.

S'il sied bien à une ame juste d'avoir de l'indulgence pour les hommes qui honorent l'humanité, c'est surtout pour ceux dont la gloire a souffert de légères taches. S'il faut excuser leurs erreurs, c'est principalement pendant qu'ils vivent. Mais l'envie ne peut se contraindre, elle accuse et juge sans preuves; elle grossit les défauts; elle a des qualifications énormes pour les moindres fautes; son langage est rempli de fiel, d'exagération et d'injure. Elle s'acharne avec

opiniâtreté et avec fureur contre le mérite éclatant ; elle est aveugle, emportée, insensible, brutale.

50.

178. La haine est plus vive que l'amitié, moins que l'amour.

51.

C'est une marque de férocité et de bassesse d'insulter à un homme dans l'ignominie, principalement s'il est misérable ; il n'y a point d'infamie dont la misère ne fasse un objet de pitié. L'opprobre est une loi de la pauvreté.

52.

J'ai la sévérité en horreur ; et ne la crois pas trop utile. Les Romains étaient-ils sévères ? N'exila-t-on pas Cicéron pour avoir fait mourir Lentulus, manifestement convaincu de trahison ? Le sénat ne fit-il pas grâce à tous les autres complices de Catilina ? Ainsi se gouvernait le plus puissant et le plus redoutable peuple de la terre. Et nous, petit peuple barbare, nous croyons qu'il n'y a pas assez de gibets et de supplices.

53.

Quelle affreuse vertu que celle qui veut haïr et être haïe, qui rend la sagesse non pas secourable aux infirmes, mais redoutable aux faibles et aux malheureux; une vertu qui, présumant follement de soi-même, ignore que tous les devoirs des hommes sont fondés sur leur faiblesse réciproque?

54.

Les enfants cassent des vitres, et brisent des chaises, lorsqu'ils sont hors de la présence de leurs maîtres. Les soldats mettent le feu à un camp qu'ils quittent, malgré les défenses du général; ils aiment à fouler aux pieds l'espérance de la moisson et à démolir de superbes édifices. Qui les pousse à laisser partout ces longues traces de leur barbarie? N'est-ce pas que les ames faibles attachent à la destruction une idée d'audace et de puissance?

55.

Les soldats s'irritent encore contre le peuple chez qui ils font la guerre, parce qu'ils ne peuvent le voler assez librement,

et que la maraude est punie. Tous ceux qui font du mal aux autres hommes les haïssent.

56.

Quelqu'un a-t-il dit que pour peindre avec hardiesse, il fallait surtout être vrai dans un sujet noble, et ne point charger la nature, mais la montrer nue? Si on l'a dit, on peut le redire; car il ne paraît pas que les hommes s'en souviennent, et ils ont le goût si gâté, qu'ils nomment hardi, je ne dis pas ce qui est vraisemblable et qui approche le plus de la vérité, mais ce qui s'en écarte davantage.

57.

La nature a ébauché beaucoup de talents qu'elle n'a pas daigné finir. Ces faibles semences de génie amusent une jeunesse ardente, qui leur sacrifie les plaisirs et les plus beaux jours de la vie. Je regarde ces jeunes gens comme les femmes qui attendent leur fortune de leur beauté: le mépris et la pauvreté sont la peine sévère de ces espérances. Les hommes ne pardonnent

point aux misérables l'erreur de la gloire.

58.

Un écrivain qui n'a pas le talent de peindre doit éviter sur toutes choses les détails.

59.

Quelle est la manie de quelques hommes qui, sans aucune animosité ni raison particulière, se font un devoir d'attaquer les grandes réputations et de mépriser l'autorité des jugements du public, seulement pour affecter plus d'indépendance dans leurs sentiments, et de peur de juger d'après les autres. Je les compare à ces personnes faibles qui, dans la crainte de paraître gouvernées, rejettent opiniâtrément les meilleurs conseils, et suivent follement leurs fantaisies pour faire un essai de leur liberté.

60.

Il faut souffrir les critiques éclairées et impartiales qu'on fait des hommes ou des ouvrages les plus estimables. Je hais cette chaleur de quelques hommes qui ne peuvent souffrir que l'on sépare les défauts de ceux

qu'ils admirent, de leurs perfections et qui veulent tout consacrer ; mais combien plus insupportable est la manie de ceux qui se font un devoir d'attaquer les grandes réputations et de mépriser l'autorité des jugements du public, dans la seule pensée peut-être d'affecter plus d'indépendance.

61.

Oserait-on penser de quelques hommes, dont il faut respecter les noms, qu'ils nous ont charmés par des grâces qui seront un jour négligées, ou par un mérite de mode qu'on n'a pas toujours estimé ? Se parer de beaucoup de connaissances inutiles ou superficielles ; affecter une extrême singularité ; mettre de l'esprit partout et hors de sa place ; penser peu naturellement et s'exprimer de même, s'appelait autrefois être un pédant.

62.

Les vrais politiques connaissent mieux les hommes que ceux qui font métier de la philosophie ; je veux dire qu'ils sont plus vrais philosophes.

63.

La plupart des hommes naissent sérieux.

Il y a des plaisants de génie, mais en petit nombre. Les autres le deviennent par imitation, et forcent la nature pour suivre la mode [1].

64.

Qu'on examine tous les ridicules, on n'en trouvera presque point qui ne viennent d'une sotte vanité, ou de quelque passion qui nous aveugle et qui nous fait sortir de notre place. Un homme ridicule ne me paraît être qu'un homme hors de son véritable caractère et de sa force.

65.

Il n'y a point de si petits caractères qu'on ne puisse rendre agréables par le coloris. Le *Fleuriste* de La Bruyère en est la preuve.

66.

Les hommes aiment les petites peintures,

[1] On trouve dans le manuscrit une variante de cette maxime; la voici :

« La plupart des hommes naissent sérieux. Il y a des plaisants de génie, mais en petit nombre. Les autres le deviennent par imitation, froids copistes de la vivacité et de la gaieté. » B.

parce qu'elles les vengent des petits défauts dont la société est infectée ; ils aiment encore plus le ridicule qu'on jette avec art sur les qualités éminentes qui les blessent. Mais les honnêtes gens méprisent le peintre qui flatte si bassement la jalousie du peuple, ou la sienne propre, et qui fait métier d'avilir tout ce qu'il faudrait respecter.

67.

La plupart des gens de lettres estiment beaucoup les arts, et nullement la vertu ; ils aiment mieux le portrait d'Alexandre que sa générosité. L'image des choses les touche ; l'original, point du tout. Ils ne veulent pas qu'on les traite comme des ouvriers ; et ils sont ouvriers jusqu'aux ongles, et jusqu'à la moëlle des os.

68.

Les grandes et les premières règles sont trop fortes pour les écrivains médiocres, car elles les réduiraient à ne point écrire.

69.

Peut-on estimer un auteur qui, affectant de mépriser les plus grandes choses, ne mé-

prise pas de dire des pointes ? qui, pour conserver un trait d'esprit, abandonne une vérité, et n'a aucune honte de se contredire; qui ne connaît que la faiblesse de l'esprit humain, et n'en peut comprendre la force ; qui combat ridiculement l'éloquence par l'élégance, le génie par l'art, et la sagesse par la raillerie. Parce qu'il nous dit qu'il n'estime aucune des choses du monde, lui devons-nous plus de respect ?

70.

Je trouve plaisant que quelqu'un aspire à se faire admirer, en nous insinuant que nous sommes des dupes d'estimer Alexandre ou Marc-Aurèle. En ouvrant mes yeux sur le faible des plus grands génies, il m'apprend à l'apprécier lui-même ce qu'il peut valoir. Il est le premier que je raie du tableau des hommes illustres.

71.

Vous croyez que tout est problématique ; vous ne voyez rien de certain, et vous n'estimez ni les arts, ni la probité, ni la gloire. Vous croyez cependant devoir écrire ; vous

pensez assez mal des hommes pour être persuadé qu'ils voudront lire des choses inutiles, et que vous-même n'estimez point vraies. Votre objet n'est-il pas aussi de les convaincre que vous avez de l'esprit ! Il y a donc quelque vérité : vous avez choisi la plus grande et la plus importante pour les hommes ; vous leur avez appris que vous aviez plus de délicatesse et plus de subtilité qu'eux. C'est la principale instruction qu'ils peuvent retirer de vos ouvrages. Se lasseront-ils de les lire ?

72.

Ce que bien des gens aujourd'hui appellent *écrire pesamment*, c'est dire uniment la vérité, sans plaisanterie et sans fard.

73.

Un homme écrivait à quelqu'un sur un intérêt capital. Il lui parlait avec un peu de chaleur, parce qu'il avait envie de le persuader. Il montra sa lettre à un homme de beaucoup d'esprit, mais très-prévenu de la mode. Et pourquoi, lui dit cet ami, n'avez-vous pas donné à vos raisons un tour plai-

sant? Je vous conseille de refaire votre lettre.

74.

On raconte de je ne sais quel peuple, qu'il alla consulter un oracle pour s'empêcher de rire dans ses délibérations et dans le conseil public. Nous ne sommes pas encore si fous que ce peuple.

75.

Il y a beaucoup de choses que nous savons mal et qu'il est très-bon qu'on redise.

76.

1. Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier parfaitement et de réunir sous un seul point de vue toutes celles qui ont été dites.

77.

365. Il n'y a rien de si froid au monde que ce qu'on a pensé pour les autres.

78.

368. La netteté des pensées leur tient lieu de preuves.

79.

369. La marque d'une expression parfaite est que, même dans les équivoques, on ne puisse lui donner qu'un sens.

80.

Le même mérite qui fait copier quelques ouvrages, les fait vieillir.

81.

Les auteurs qui se distinguent principalement par le tour et la délicatesse, sont plus tôt usés que les autres.

82.

Les bonnes maximes sont sujettes à devenir triviales.

83.

370. Il semble que la raison qui se communique aisément et se perfectionne quelquefois, perd d'autant plus vite son lustre et le mérite de la nouveauté. Cependant ceux qui conçoivent les choses dans toute leur force et qui poussent la sagacité jusqu'au terme de l'esprit humain, impriment ce haut caractère dans leurs expressions; et le reste des hommes ne pouvant atteindre la per-

fection de leurs idées et de leurs discours, leurs écrits paraissent toujours originaux, pareils à ces chefs-d'œuvre de sculpture qui sont depuis tant de siècles sous les yeux de tout le monde et que personne ne peut imiter.

84.

Le génie consiste, en tout genre, à concevoir plus vivement et plus parfaitement son objet, et de là vient qu'on trouve dans les bons auteurs quelque chose de si net et de si lumineux qu'on est d'abord saisi de leurs idées.

85.

Les grands hommes parlent comme la nature, simplement.

86.

10. Il est rare qu'on approfondisse la pensée d'un autre : de sorte que si on la rencontre de soi-même dans la suite, on la voit dans un jour si différent et avec tant de circonstances et de dépendances, qu'on se l'approprie.

87.

11. Si une pensée n'est utile qu'à peu de personnes, peu l'applaudiront.

88.

14. L'espérance anime le sage et leurre le présomptueux et l'indolent qui se reposent témérairement sur ses promesses.

89.

* La prospérité illumine la prudence.

90.

Le courage agrandit l'esprit.

91.

* Le courage a plus de ressources que la raison.

92.

* La raison est presque inutile à la faiblesse.

93.

Un sage gouvernement doit se régler par la disposition présente des esprits.

94.

Tous les temps ne permettent pas de

suivre tous les bons exemples et toutes les bonnes maximes.

95.

La vertu ne s'inspire point par la violence.

96.

Les mœurs se gâtent plus facilement qu'elles ne se redressent.

97.

* Les vrais maîtres dans la politique et la morale sont ceux qui tentent tout le bien qu'on peut exécuter et rien au-delà.

98.

L'humanité est la première des vertus.

99.

* La licence étend toutes les vertus et tous les vices.

100.

La vertu ne peut faire le bonheur des méchants.

101.

La paix qui borne les talents et amollit les peuples, n'est un bien ni dans la morale, ni en politique.

102.

23. Les prospérités des mauvais rois ruinent la liberté des peuples.

103.

37. Le cœur des jeunes gens connaît plutôt l'amour que la beauté.

104.

* L'amour est le premier auteur du genre humain.

105.

* La solitude tente puissamment la chasteté.

106.

404. Qui fait plus de fortunes que la réputation, et qui donne si sûrement la réputation que le mérite ?

107.

50. La conscience, l'honneur, la chasteté, l'amour et l'estime des hommes sont à prix d'argent. Celui qui est riche et libéral possède tout.

108.

* La libéralité augmente le prix des richesses.

109.

51. Celui qui sait rendre son dérangement utile est au dessus de l'économie.

110.

La vertu n'est pas un trafic, mais une richesse.

111.

416. J'ai cherché s'il n'y avait aucun moyen de faire sa fortune sans mérite : et me proposant tour à tour le service des grands, celui des femmes, la souplesse et l'adulation, etc.; j'ai conclu, de tous ces chemins, ce qu'on dit ordinairement des jeux de hasard, qu'ils ne convenaient proprement qu'à ceux qui n'avaient rien à perdre.

112.

60. La fortune exige de grands soins. Il faut être souple, amusant, cabaler, n'offenser personne, plaire aux femmes et aux hommes en place, se mêler des plaisirs et des affaires, cacher son secret, savoir s'ennuyer la nuit à table; et jouer trois quadrilles sans quitter sa chaise : même après

tout cela, on n'est sûr de rien. Sans aucun de ces artifices, un ouvrage fait de génie remporte de lui-même les suffrages et fait embrasser un métier où l'on peut aller à la gloire par le seul mérite.

113.

L'écueil ordinaire des talents médiocres est l'imitation des gens riches. Personne n'est si fat qu'un bel esprit qui veut être un homme du monde.

114.

Une jeune femme a moins de complaisants qu'un homme riche qui fait bonne chère.

115.

* La bonne chère est le premier lien de la *bonne compagnie*.

116.

* La bonne chère apaise les ressentiments du jeu et de l'amour ; elle réconcilie tous les hommes avant qu'ils se couchent.

117.

* Le jeu, la dévotion, le bel esprit, sont trois grands partis pour les femmes qui ne sont plus jeunes.

118.

64. Celui qui s'habille le matin avant huit heures pour entendre plaider à l'audience, ou pour voir des tableaux exposés au Louvre, ne se connaît ordinairement ni en peinture ni en éloquence.

119.

Le sots s'arrêtent devant un homme d'esprit comme devant une statue de Bernini, et lui donnent en passant quelque louange ridicule.

120.

Tous les avantages de l'esprit et même du cœur sont presque aussi fragiles que ceux de la fortune.

121.

71. Pensée consolante! L'avarice ne s'assouvit pas par les richesses, ni l'intempérance par la volupté, ni la paresse par l'oisiveté, ni l'ambition par la fortune. Mais, si les talents, si la gloire, si la vertu même ne nous rendent heureux, ce que l'on appelle bonheur vaut-il nos regrets?

122.

On va dans la vertu et dans la fortune le

plus loin qu'on peut. La raison et la vertu même consolent du reste.

123.

* Ce ne peut être un vice dans les hommes de sentir leur force.

124.

Il y a plus de faiblesse que de raison à être humilié de ce qui nous manque, et c'est la source de toute bassesse.

125.

Ce qui me paraît de plus noble dans notre nature, est que nous nous passions si aisément d'une plus grande perfection.

126.

Nous pouvons parfaitement connaître notre imperfection sans être humilié par cette vue.

127.

* La lumière est le premier fruit de la naissance pour nous enseigner que la vérité est le plus grand bien de la vie.

128.

L'indigence contrarie nos desirs, mais elle

les borne ; l'opulence multiplie nos besoins, mais elle aide à les satisfaire. Si on est à sa place, on est heureux.

129.

Il y a des hommes qui vivent heureux sans le savoir.

130.

426. On oblige les jeunes gens à user de leurs biens comme s'il était sûr qu'ils dussent vieillir, quoique le contraire soit plus apparent.

131.

427. A mesure que l'âge multiplie les besoins de la nature, il resserre ceux de l'imagination [1].

132.

80. On tire peu de service des vieillards, parce que la plupart, occupés de vivre et

[1] Cette pensée est la même que la maxime 427, t. II, p. 114. Nous la répétons parce que, sur l'autorité de M. Suard, de M. de Fortia et des autres éditeurs, nous avons imprimé *il réserve*, et que M. Suard a même fait une note sur l'emploi de ce mot. On lit dans le manuscrit *il resserre*, expression aussi juste que claire. B.

d'amasser, sont désintéressés sur tout le reste.

133.

Qu'importe à un homme ambitieux qui a manqué sa fortune sans retour, de mourir plus pauvre?

134.

Les passions des hommes sont autant de chemins ouverts pour aller à eux.

135.

Le plus vaste de tous les projets est celui de former un parti.

136.

91. Il est quelquefois plus facile à un grand homme de former un parti que de venir par degrés à la tête d'un parti formé.

137.

92. Il n'y a point de parti si aisé à détruire que celui que la prudence seule a formé. Les caprices les moins réguliers de la nature ne sont pas aussi fragiles que les chefs-d'œuvre de l'art.

138.

Si nous voulons tromper les hommes sur nos intérêts, ne les trompons pas sur les leurs.

139.

Il y a des hommes qu'il ne faut pas laisser refroidir.

140.

* Les auteurs médiocres ont plus d'admirateurs que d'envieux.

141.

* Il n'y a point d'auteur si ridicule que quelqu'un n'ait traité d'homme excellent.

142.

On fait mal sa cour aux économes par des présents.

143.

Nous voulons faiblement le bien de ceux que nous n'assistons que de nos conseils.

144.

La générosité donne moins de conseils que de secours.

145.

La philosophie est une vieille mode

que certaines gens affectent encore, comme d'autres portent des bas rouges pour morguer le public.

146.

La vérité n'est pas si usée que le langage ; car il appartient à moins de gens de la manier.

147.

112. On dit peu de choses solides lorsqu'on veut toujours en dire d'extraordinaires.

148.

113. Nous nous flattons sottement de persuader aux autres ce que nous ne croyons pas nous-mêmes.

149.

452. Les uns naissent pour inventer, et les autres pour embellir ; mais le doreur attire plus les regards que l'architecte.

150.

Les traits hardis en tout genre ne s'offrent pas à un esprit tendu et fatigué.

151.

Rien ne dure que la vérité.

152.

* Nous n'avons pas assez de temps pour réfléchir toutes nos actions.

153.

* La gloire serait la plus vive de nos passions sans son incertitude.

154.

La gloire remplit le monde de vertus, et, comme un soleil bienfaisant, elle couvre toute la terre de fleurs et de fruits.

155.

Il arrive souvent qu'on nous estime à proportion que nous nous estimons nous-mêmes.

156.

La fatuité égale la roture aux meilleurs noms.

157.

Nous ne passons les peuples, qu'on nomme barbares, ni en courage, ni en humanité, ni en santé, ni en plaisirs; et, n'étant ainsi ni plus vertueux, ni plus heureux, nous ne laissons pas de nous croire bien plus sages.

158.

302. Les lois, qui sont la plus belle invention de la raison, n'ont pu rendre les peuples plus tranquilles et plus polis sans diminuer leur liberté.

159.

301. Tandis qu'une grande partie de la nation languit dans la pauvreté, l'opprobre et le travail, l'autre, qui abonde en honneurs, en commodités, en plaisirs, ne se lasse pas d'admirer le pouvoir de la politique qui fait fleurir les arts et le commerce, et rend les États redoutables.

160.

Faut-il s'applaudir de la politique, si son plus grand effort est de faire quelques heureux au prix du repos de tant d'hommes? Et quelle est la sagesse si vantée de ces lois, qui laissent tant de maux inévitables et procurent si peu de bien?

161.

302. Les plus grands ouvrages de l'esprit humain sont très-assurément les moins parfaits.

162.

Si l'on découvrait le secret de proscrire à jamais la guerre, de multiplier le genre humain, et d'assurer à tous les hommes de quoi subsister, combien nos meilleures lois paraîtraient-elles ignorantes et barbares ?

163.

* Nous sommes tellement occupés de nous et de nos semblables, que nous ne faisons pas la moindre attention à tout le reste, quoique sous nos yeux et autour de nous.

164.

Les grands ne connaissent pas le peuple, et n'ont aucune envie de le connaître.

165.

187. Entre rois, entre peuples, entre particuliers, le plus fort se donne des droits sur le plus faible; et la même règle est suivie par les animaux, par la matière, par les éléments, etc., de sorte que tout s'exécute dans l'univers par violence; et cet ordre que nous blâmons avec quelque apparence de justice, est la loi la plus générale, la plus

absolue, la plus ancienne, et la plus immuable de la nature.

166.

Il n'y a point de violence ni d'usurpation qui ne s'autorise de quelque loi.

167.

Quand il ne se ferait aucun traité entre les princes, je doute qu'il se fît plus d'injustices.

168.

Ce que nous honorons du nom de paix n'est proprement qu'une courte trève, par laquelle le plus faible renonce à ses prétentions, justes ou injustes, jusqu'à ce qu'il trouve l'occasion de les faire valoir à main armée.

169.

560. L'équilibre que les souverains tâchent de maintenir dans l'Europe, les oblige à n'être pas plus injustes que leurs sujets, et ne fait, en quelque manière, qu'une république de tant de royaumes[1].

[1] On trouvera cette pensée mieux développée dans un ouvrage de M. de Voltaire, où je l'ai prise. (*Note de l'auteur.*)

170.

Quand on ne regarderait l'histoire ancienne que comme un roman, elle mériterait encore d'être respectée comme une peinture charmante des plus belles mœurs dont les hommes puissent jamais être capables.

171.

N'est-il pas impertinent que nous regardions comme une vanité ridicule ce même amour de la vertu et de la gloire que nous admirons dans les Grecs et les Romains, hommes comme nous, et moins éclairés?

172.

311. Notre vie ressemble à un jeu où toutes les finesses sont permises pour usurper le bien d'autrui à nos périls et fortune, et où l'heureux dépouille, en tout honneur, le plus malheureux ou le moins habile.

173.

Il est quelquefois plus difficile de gouverner un seul homme qu'un grand peuple.

174.

369. La nature n'ayant pas égalé les hom-

mes par le mérite, il semble qu'elle n'a ni pu ni dû les égaler par la fortune.

175.

L'énorme différence que nous remarquons entre les sauvages et nous, ne consiste qu'en ce que nous sommes un peu moins ignorants.

176.

Qu'il y a peu de pensées exactes ! et combien il en reste encore aux esprits justes à développer !

177.

Nous sommes bien plus appliqués à noter les contradictions souvent imaginaires et les autres fautes d'un auteur, qu'à profiter de ses vues, vraies ou fausses.

178.

Ceux qui gouvernent les hommes ont un grand avantage sur ceux qui les instruisent; car ils ne sont obligés de rendre compte ni de tout, ni à tous; et si on les blâme au hasard de beaucoup de conduites qu'on ignore, on les loue peut-être de bien des sottises.

179.

Plusieurs architectes fameux ayant été employés successivement à élever un temple magnifique, et chacun d'eux ayant travaillé selon son goût et son génie, sans avoir concerté ensemble leur dessein, un jeune homme a jeté les yeux sur ce somptueux édifice, et moins touché de ses beautés irrégulières que de ses défauts, il s'est cru long-temps plus habile que tous ces grands maîtres, jusqu'à ce qu'ayant enfin été chargé lui-même de faire une chapelle dans le temple, il est tombé dans de plus grands défauts que ceux qu'il avait si bien saisis, et n'a pu atteindre au mérite des moindres beautés.

180.

L'indifférence où nous sommes de la vérité ne vient que de ce que nous sommes décidés à suivre nos passions, quoi qu'il en puisse être; et c'est là ce qui fait que nous n'hésitons pas dans la pratique malgré l'incertitude de notre créance.

181.

Un auteur n'est jamais si faible que lorsqu'il traite faiblement les grands sujets.

182.

Rien de grand ne comporte la médiocrité.

183.

Les Empires élevés ou renversés, l'énorme puissance de quelques peuples et la chute de quelques autres, ne sont que les caprices et les jeux de la nature. Ses efforts et, si on l'ose dire, ses chefs-d'œuvre sont ce petit nombre de génies qui, de loin en loin, montrés à la terre pour l'éclairer, et souvent négligés pendant leur vie, augmentent d'âge en âge de réputation après leur mort, et tiennent plus de place dans le souvenir des hommes que les royaumes qui les ont vu naître, et qui leur disputaient un peu d'estime.

184.

Il y a des hommes qui veulent qu'un auteur fixe leurs opinions et leurs sentiments, et d'autres qui n'admirent un ouvrage qu'autant qu'il renverse toutes leurs idées, et ne leur laisse aucun principe d'assuré.

185.

Il n'appartient qu'aux ames fortes et pé-

nétrantes de faire de la vérité le principal objet de leurs passions.

186.

Nous ne renonçons pas aux biens que nous nous sentons capables d'acquérir.

187.

La force ou la faiblesse de notre créance dépend plus de notre ame que de notre esprit.

188.

L'expérience que nous avons des bornes de notre raison, ouvre notre esprit aux soupçons et aux fantômes de la peur.

189.

606. Ceux qui méprisent l'homme se croient de grands hommes.

190.

219. Ce qu'on voit tous les jours dans le monde est arrivé dans la morale. L'homme étant tombé dans la disgrâce des philosophes, ç'a été à qui le chargerait de plus de vices. S'il arrive jamais qu'il se relève de cette dégradation, et qu'on le remette à la mode,

nous lui rendrons à l'envi toutes ses vertus, et bien au-delà.

191.

Il n'y a point de noms si révérés et défendus avec tant de chaleur, que ceux qui honorent un parti.

192.

Les grands rois, les grands capitaines, les grands politiques, les écrivains sublimes sont des hommes. Toutes les épithètes fastueuses dont nous nous étourdissons, ne veulent rien dire de plus.

193.

Tout ce qui est injuste nous blesse, lorsqu'il ne nous profite pas directement.

194.

Nul homme n'est assez timide, ou glorieux ou intéressé, pour cacher toutes les vérités qui pourraient lui nuire.

195.

La dissimulation est un effort de la raison, bien loin d'être un vice de la nature.

196.

* Celui qui a besoin d'un motif pour être engagé à mentir, n'est pas né menteur.

197.

Tous les hommes naissent sincères et meurent trompeurs.

198.

Qu'il est difficile de faire un métier d'intérêt sans intérêt !

199.

Les prétendus honnêtes gens, dans tous les métiers, ne sont pas ceux qui gagnent le moins.

200.

Il est plaisant que de deux hommes qui veulent également s'enrichir, l'un l'entreprenne par la fraude ouverte, et l'autre par la bonne foi, et que tous les deux réussissent.

201.

Les hommes semblent être nés pour faire des dupes et l'être eux-mêmes.

202.

S'il est facile de flatter les hommes en

place, il l'est encore plus de se flatter soi-même auprès d'eux. Un seul homme en amuse une infinité d'autres, tous uniquement occupés de le tromper.

203.

* L'espérance fait plus de dupes que l'habileté.

204.

Celui qui a besoin des autres les avertit de se défier de lui. Un homme inutile a bien de la peine à tromper personne.

205.

Les grands vendent trop cher leur protection, pour que l'on se croie obligé à aucune reconnaissance.

206.

Les grands n'estiment pas assez les autres hommes pour vouloir se les attacher par des bienfaits.

207.

On ne regrette pas la perte de tous ceux qu'on aime.

208.

L'intérêt nous console de la mort de nos

proches, comme l'amitié nous consolait de leur vie.

209.

Nous blâmons quelques hommes de trop s'affliger, comme nous reprochons à d'autres d'être trop modestes, quoique nous sachions bien ce qui en est.

210.

330. Quiconque a vu des masques dans un bal, danser amicalement ensemble et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le moment d'après et ne plus se voir, peut se faire une idée du monde.

211.

On fait plutôt fortune près des grands en leur facilitant les moyens de se ruiner, qu'en leur apprenant à s'enrichir.

212.

Un nouveau principe est une source inépuisable de nouvelles vues.

213.

Lorsqu'un édifice a été porté jusqu'à sa plus grande hauteur, tout ce qu'on peut faire est de l'embellir ou d'y changer des

bagatelles sans toucher au fond. De même on ne peut que ramper sur les vieux principes de la morale, si l'on n'est soi-même capable de poser d'autres fondements, qui, plus vastes et plus solides, puissent porter plus de conséquences, et ouvrir à la réflexion un nouveau champ.

214.

L'invention est l'unique preuve du génie.

215.

Le sentiment ne nous est pas suspect de fausseté.

216.

On n'apprend aux hommes les vrais plaisirs qu'en les dépouillant de faux biens, comme on ne fait germer le bon grain qu'en arrachant l'ivraie qui l'environne.

217.

Il n'y'a point, nous dit-on, de faux plaisirs : à la bonne heure; mais il y en a de bas et de méprisables. Les choisirez-vous?

218.

La vanité est le premier intérêt des riches.

219.

C'est la faute des panégyristes ou de leurs héros, lorsqu'ils ennuient.

220.

L'esprit ne tient pas lieu du savoir.

221.

L'intérêt du faible est de dépendre pour être protégé : cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable d'avoir besoin de protection, et c'est au contraire la preuve de sa faiblesse et de son malheur.

222.

Il faut savoir mettre à profit l'indulgence de nos amis et la sévérité de nos ennemis.

223.

Pauvre, on est occupé de ses besoins; riche, on est dissipé par les plaisirs; et chaque condition a ses devoirs, ses écueils et ses distractions, que le génie seul peut franchir.

224.

Les grands hommes le sont quelquefois dans les petites choses.

225.

Nous n'osons pas toujours entretenir les autres de nos opinions ; mais nous saisissons ordinairement si mal leurs idées, que nous perdrions peut-être moins dans leur esprit à parler comme nous pensons, et nous serions moins ennuyeux.

226.

Quelle diversité, quel intérêt et quel changement dans les livres, si on n'écrivait plus que ce qu'on pense !

227.

L'amitié n'est pas plus volage que la haine.

228.

On pardonne aisément les maux passés et les aversions impuissantes.

229.

Les traités les mieux ménagés ne sont que la loi du plus fort.

230.

Il n'est pas besoin d'un long apprentissage pour se rendre capable de négocier, toute notre vie n'étant qu'une pratique non interrompue d'artifices et d'intérêts.

231.

Si les armes prospèrent et que l'État souffre, on peut en blâmer le ministre, non autrement; à moins qu'il ne choisisse de mauvais généraux ou qu'il ne traverse les bons.

232.

Quiconque ose de grandes choses, risque inévitablement sa réputation.

233.

Il faudrait qu'on pût limiter les pouvoirs d'un négociateur sans trop resserrer ses talents, et du moins ne le pas gêner dans l'exécution de ses ordres. On le réduit à traiter, non selon son propre génie, mais selon l'esprit du ministre dont il ne fait que porter les paroles, souvent opposées à ses lumières. Est-il si difficile de trouver des hommes assez fidèles et assez habiles pour leur confier le secret et la conduite d'une négociation? ou serait-ce que les ministres veulent être l'ame de tout, et ne partager leur ministère avec personne? Cette jalousie de l'autorité a été portée si loin par quelques uns, qu'ils ont prétendu conduire de leur cabinet jusqu'aux

guerres les plus éloignées, les généraux étant tellement asservis aux ordres de la cour, qu'il leur était presque impossible de profiter de la faveur des occasions, quoiqu'on les rendît responsables des mauvais succès.

234.

Nul traité qui ne soit comme un monument de la mauvaise foi des souverains.

235.

On dissimule quelquefois dans un traité, de part et d'autre, beaucoup d'équivoques qui prouvent que chacun des contractants s'est proposé formellement de le violer dès qu'il en aurait le pouvoir.

236.

La guerre se fait aujourd'hui entre les peuples de l'Europe, si humainement, si habilement, et avec si peu de profit, qu'on peut la comparer, sans paradoxe, aux procès des particuliers, où les frais emportent le fonds, et où l'on agit moins par force que par ruse.

237.

Les grandes places instruisent promptement les grands esprits.

258.

Despréaux n'a jugé de Quinault que par ses défauts, et les amateurs du poète lyrique n'en jugent que par ses beautés.

259.

La musique de Montéclair [1] est très-sublime dans le fameux chœur de *Jephté;* mais les paroles de l'abbé Pellegrin [2] ne sont

[1] *Montéclair* (Michel), célèbre musicien, né près de Chaumont en Bassigny en 1666, montra dès sa plus tendre enfance de la disposition pour la musique; il reçut les premières leçons de Moreau, maître de chapelle de la cathédrale de Langres. En 1700 il vint à Paris, entra à l'orchestre de l'Opéra; il fut le premier qui joua de la contrebasse. Il mourut en septembre 1737, suivant Du Tillet, et le 24 mars de la même année selon l'auteur du *Mercure* (Mars 1738, p. 566).

On a de lui plusieurs ouvrages estimés des musiciens; il a mis en musique trois poèmes de l'abbé Pellegrin, et entre autres la tragédie de *Jephté*, représentée en 1731. B.

[2] *Pellegrin* (Simon-Joseph), né à Marseille en 1663, d'abord religieux de l'ordre des Servites, et depuis abbé de Cluni, mourut le 5 septembre 1745. B.

que belles. Ce n'est pas de ce que l'on danse autour d'un tombeau à l'Opéra, ou de ce qu'on y meurt en chantant, que je me plains; il n'y a point de gens raisonnables qui trouvent cela ridicule. Mais je suis fâché que les vers soient toujours au dessous de la musique, et que ce soit du musicien qu'ils empruntent leur principale expression. Voilà le défaut. Et lorsque j'entends dire, après cela, que Quinault a porté son genre à sa perfection, je m'en étonne, et quoique je n'aie pas grande connaissance là-dessus, je ne puis du tout y souscrire.

240.

Tous ceux qui ont l'esprit conséquent ne l'ont pas juste. Ils savent bien tirer des conclusions d'un seul principe, mais ils n'aperçoivent pas toujours tous les principes et toutes les faces des choses. Ainsi ils ne raisonnent que sur un côté, et ils se trompent. Pour avoir l'esprit toujours juste, il ne suffit pas de l'avoir droit, il faut encore l'avoir étendu. Mais il y a peu d'esprits qui voient en grand, et qui en même temps sachent conclure. Aussi n'y a-t-il rien de plus rare

que la véritable justesse. Les uns ont l'esprit conséquent, mais étroit. Ceux-là se trompent sur toutes les choses qui demandent de grandes vues. Les autres embrassent beaucoup, mais ils ne tirent pas si bien des conséquences ; et tout ce qui demande un esprit droit, les met en danger de se perdre.

241.

Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'apercevoir de nos défauts. Nous voudrions sottement des hommes qui fussent clairvoyants sur nos vertus et aveugles sur nos faiblesses.

242.

475. On peut penser beaucoup de mal d'un homme, et être tout-à-fait de ses amis : car on sait bien que les plus honnêtes gens ont leurs défauts, quoiqu'on suppose tout haut le contraire ; et nous ne sommes pas si délicats que nous ne puissions aimer que la perfection. On peut aussi beaucoup médire de l'espèce humaine, sans être en aucune manière misanthrope, parce qu'il y a des

vices que l'on aime, même dans autrui.

243.

179. Si nos amis nous rendent de bons offices, nous pensons qu'à titre d'amis, ils nous les doivent, et nous ne pensons point du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

244.

Quelque service que l'on rende aux hommes, on ne leur fait jamais autant de bien qu'ils croient en mériter.

245.

La familiarité et l'amitié font beaucoup d'ingrats.

246.

Les grandes vertus excitent les grandes jalousies. Les grandes générosités produisent les grandes ingratitudes. Il en coûte trop d'être juste envers le mérite éminent.

247.

Ni la pauvreté ne peut avilir les ames fortes, ni la richesse ne peut élever les ames basses. On cultive la gloire dans l'obscu-

rité ; on souffre l'opprobre dans la grandeur. La fortune, qu'on croit si souveraine, ne peut presque rien sans la nature.

248.

Il y a de fort bonnes gens qui ne peuvent se désennuyer qu'aux dépens de la société.

249.

Quelques uns entretiennent familièrement et sans façon le premier homme qu'ils rencontrent, comme on s'appuierait sur son voisin si on se trouvait mal dans une église.

250.

La ressource de ceux qui n'imaginent pas beaucoup de choses est de la conter à beaucoup de gens.

251.

La raison qui n'est pas fondée sur la nature est illusion.

252.

L'intérêt est la règle de la prudence.

253.

La conscience est présomptueuse dans les sains, timide dans les faibles et les malheu-

reux, inquiète dans les indécis, etc. Organe obéissant du sentiment qui nous domine, plus trompeuse que la raison et la nature.

254.

Nous jugeons de la vie d'une manière trop désintéressée, quand nous sommes forcés de la quitter. Nous n'en penserions pas de même si nous obtenions d'y rentrer.

255.

462. Socrate savait beaucoup moins que F......[1] Il y a peu de sciences utiles.

256.

S'il est vrai qu'on ne peut anéantir le vice, la science de l'homme est de le faire servir à la vertu.

257.

La morale austère ressemble à la science de ces hommes graves [2] qui détruisent le genre humain, pour détruire un vice du sang souvent imaginaire.

[1] Fontenelle. — Vauvenargues a dit la même chose de Bayle. *Voyez* t. II, p. 119, *max*. 462. B.

[2] Les médecins.

258.

La science des mœurs ne donne pas celle des hommes.

259.

L'esprit enveloppe les simplicités de la nature pour s'en attribuer l'honneur.

260.

487. La présence d'esprit est plus nécessaire à un négociateur qu'à un ministre. Les grandes places dispensent quelquefois des moindres talents.

261.

488. Quelque mérite qu'il puisse y avoir à négliger les grandes places, il est pourtant vrai qu'elles passent notre esprit.

262.

197. Le dégoût est un témoignage d'indigestion et de faiblesse.

263.

202. O pompe des cieux! qu'êtes-vous? Nous avons surpris le secret et l'ordre de vos mouvements. Dans la main d'un roi invisible, esclaves soumis et ressorts peut-être

insensibles, le monde sur qui vous régnez, mériterait-il nos hommages? Les révolutions des Empires, la diverse face des temps, les nations qui ont dominé, et les hommes qui ont fait la destinée de ces nations mêmes, les principales opinions et les coutumes qui ont partagé la créance des peuples dans la religion, les arts, la morale et les sciences, tout cela que peut-il paraître? Un homme du creux d'un rocher, et comme un atome invisible sur la terre, embrasse en quelque sorte d'un coup d'œil le spectacle de l'univers dans tous les âges.

264.

211. J'aime un écrivain qui embrasse tous les temps et tous les pays, et rapporte beaucoup d'effets à peu de causes; qui compare les préjugés et les mœurs de différents siècles, qui, par des exemples tirés de la musique et de la peinture, me fait connaître les beautés de l'éloquence et l'étroite liaison des arts. Je dis d'un homme qui rapproche ainsi les choses humaines, qu'il les voit en grand, si ses conséquences sont justes; car

s'il conclut mal, il voit mal et n'a pas l'esprit étendu.

265.

215. Savoir bien rapprocher les choses, voilà l'esprit juste. Le don de rapprocher beaucoup de choses et de grandes choses, c'est l'esprit étendu : de là l'exclusion naturelle de tout esprit faux.

266.

216. Un homme qui digère mal et qui est vorace ; c'est l'image de beaucoup d'esprits.

267.

Chaque condition a ses erreurs et ses lumières ; chaque peuple a ses mœurs et son génie selon sa fortune. Les Grecs, que nous avons passés en délicatesse, nous passaient en simplicité.

268.

495. Tout ce que nous prenons pour des défauts n'est pas tel.

269.

La raison et le sentiment se conseillent et se suppléent tour à tour. Quiconque ne

consulte qu'un des deux et renonce à l'autre, s'affaiblit lui-même, et trompe, par son imprudence, les sages précautions de la nature.

270.

498. L'intérêt d'une seule passion, souvent malheureuse, tient quelquefois toutes les autres en captivité ; et notre raison enchaînée porte ses fers sans pouvoir les rompre.

271.

Il n'y a point de gloire achevée sans celle des armes.

272.

Le gloire embellit les héros.

273.

On est encore bien éloigné de plaire, quand on n'a que de l'esprit.

274.

520. Nous avons des règles pour le théâtre qui passent peut-être nos forces, et que les plus heureux génies n'exécutent que faiblement.

275.

521. Si une pièce est faite pour être jouée,

il n'en faut pas juger par la lecture, mais par l'effet des représentations.

276.

Il arrivera peut-être que la raison humaine se perfectionnera encore beaucoup, et ce que nous savons ne sera rien. Mais ceux qui pourront nous passer dans les routes que nous leur ouvrons, et qui s'en croiront plus d'esprit, n'en vaudront pas mieux par le cœur.

277.

N'avoir nulle vertu ou nul défaut est également sans exemple.

278.

293. On suppose que ceux qui servent la vertu par intérêt la trahiraient pour le vice utile. Point du tout : l'intérêt d'un esprit bien fait ne se trouve guère dans le vice, et son inclination ou sa raison y répugnent trop fortement.

279.

Si la vertu se suffisait à elle-même, elle ne serait plus une qualité humaine, mais surnaturelle.

280.

262. Des auteurs sublimes n'ont pas né-

gligé de primer encore par les agréments, flattés de remplir l'intervalle qui sépare les extrémités, et de contenter tous les goûts. Le public, au lieu d'applaudir à l'universalité de leurs talents, a cru qu'ils étaient incapables de se soutenir dans l'héroïque, et on n'ose les égaler à ces grands hommes qui, soigneux de conserver dans tous leurs écrits un caractère plein de dignité et de noblesse, paraissent avoir dédaigné de dire tout ce qu'ils ont tû, et abandonné aux génies subalternes les talents médiocres.

281.

265. Je n'ôte rien à l'illustre Racine, le plus sage et le plus éloquent des poètes, pour n'avoir pas traité beaucoup de choses qu'il eût embellies; content d'avoir montré, dans un seul genre, la richesse et la sublimité de son esprit. Mais je me sens forcé de respecter un génie hardi et fécond, élevé, pénétrant, facile, plein de force; aussi vif et ingénieux dans les petites choses que vrai et pathétique dans les grandes, toujours clair, concis et brillant. philosophe et poète illustre au sortir de l'enfance, répandant sur

tous ses écrits l'éclatante et forte lumière de son jugement, instruit dans la fleur de son âge de toutes les connaissances utiles au genre humain, amateur et juge éclairé de tous les arts, savant à imiter toutes sortes de beautés par la grande étendue de son génie, et maître dans les genres les plus opposés. J'admire la vivacité de son esprit, sa délicatesse, son érudition et cette vaste intelligence qui comprend si distinctement tant de faits et d'objets divers. Bien loin de critiquer ses endroits faibles ou ses fautes, je m'étonne qu'ayant osé se montrer sous tant de faces, on ait si peu de choses à lui reprocher.

282.

Ceux qui ne nous proposent que des paradoxes et des contradictions imaginaires sont les charlatans de la morale.

283.

274. Qui a le plus a, dit-on, le moins. Cela faux. Le roi d'Espagne, tout puissant qu'il est, ne peut rien à Lucques. *Les bornes des talents sont encore plus inébranlables*

que celles des Empires, et on usurperait plutôt toute la terre que la moindre vertu.

284.

253. Les chagrins et les joies de la fortune se taisent à la voix de la nature, qui la passe en rigueur comme en bonté.

285.

599. La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps, mortelle lorsqu'elle est trop longue, quoique nécessaire.

286.

Il y a peu de situations désespérées pour un esprit ferme qui combat à force inégale, mais avec courage, la nécessité.

287.

593. Nous sied-il de braver la mort, nous qu'on voit inquiets et tremblants pour les plus petits intérêts ?

288.

Nous louons souvent les hommes de leur faiblesse, et nous les blâmons de leur force.

289.

73. Le faible s'applaudit lui-même de sa modération, qui n'est que paresse et vanité.

290.

Les siècles savants ne l'emportent guère sur les autres, qu'en ce que leurs erreurs sont plus utiles.

291.

Les simplicités nous délassent des grandes spéculations.

292.

Le plus ou le moins d'esprit est peu de chose, et ce peu fait pourtant la force, la grâce et la perfection des intelligences ou tout au contraire, comme la disposition de quelques uns de nos organes fait la santé ou la maladie, la difformité ou la beauté du corps, objets importants pour les hommes, quoique petits à leurs propres yeux.

293.

242. Quelque vanité qu'on nous reproche, nous avons besoin quelquefois qu'on nous assure de notre mérite, et qu'on nous prouve nos avantages les plus manifestes.

294.

Le desir de la gloire prouve également et la présomption et l'incertitude où nous sommes de notre mérite.

295.

Nous ambitionnerions moins l'estime des hommes, si nous étions plus sûrs d'en être dignes.

296.

259. Le sot s'assoupit et fait diète[1] en bonne compagnie, comme un homme que la curiosité a tiré de son élément et qui ne peut ni respirer ni vivre dans un air subtil.

297.

* Il est aisé de critiquer un ouvrage ; mais il est difficile de l'apprécier.

298.

531.* Osons l'avouer, la raison fait des philosophes, la gloire fait des héros ; la seule vertu fait des sages.

[1] Cette maxime a été imprimée dans le second volume sous le n°. 259. On y lit : *Le sot s'assoupit et fait la sieste*, etc. C'est probablement une faute. Les expressions du manuscrit sont *fait diète* : expressions qui offrent un sens très-précis ; c'est-à-dire, *la nourriture du génie ne peut être à l'usage du sot*. B.

ELOGE

DE LOUIS XV.

ÉLOGE
DE LOUIS XV.

Rien ne caractérise un mauvais règne comme la flatterie portée à l'excès, et je n'ai jamais lu la vie de Louis XIV, sans être étonné qu'un si grand roi ait été loué comme un tyran. Il n'y a point de louanges qu'on n'ait employées et en quelque sorte épuisées pour flatter son ame ambitieuse ; et après cet emportement qui ne fait que farder sa gloire, il semble qu'il ne soit resté que le silence aux vertus de son successeur ; mais un silence si respectueux marquera peut-être mieux la force de son caractère supérieur à l'adulation, que les plus pompeuses paroles. Oui, j'ose dire que les louanges les plus recherchées seraient moins assorties au caractère de ses sentiments ; il fallait que sa modestie incorruptible reçût ce témoignage singulier, et ce nouvel hommage attendait sa vertu.

Toutefois je ne dois pas craindre, dans l'obscurité qui me cache, d'épancher mon cœur sur sa vie, et ma faible voix de si loin n'offensera pas son oreille. Grand roi, permettez-moi, du moins, d'admirer cette modestie qui mérite à si juste titre les louanges qu'elle refuse, cette haute modération qui ne s'est jamais démentie, cette inépuisable sagesse... Je n'entreprendrai pas de marquer tous les dons que le ciel a versés sur vous; détourné d'un travail si noble par d'autres devoirs, je laisse à des mains plus savantes ce vaste sujet.

Un roi révéré de ses peuples, protecteur sévère des lois et de l'innocence opprimée, montra, dans un siècle barbare, la même sagesse sur le même trône. Aidé d'un ministre fidèle, partageant avec lui les soins de son État et l'amour de la paix, et l'ardeur du travail, et le zèle du bien public, son règne semble avoir été le glorieux modèle du vôtre. Mais ni ce sage roi n'était né sur le trône, ni son heureux ministre, élevé de bonne heure à cet éminent caractère, n'a eu la destinée du vôtre. Il était réservé à ce

siècle de voir un roi né dans la pourpre, rassemblant dans une jeunesse si exposée à la séduction, avec toutes les qualités du trône, les vertus d'un particulier, et un particulier blanchi dans les conditions ordinaires possédant les talents d'un roi dans la plus extrême vieillesse. Pardonnez-moi, Louis, de mêler vos louanges à celles d'un sujet honoré par vous-même d'une si constante affection et d'une si pleine confiance. Vous avez fait paraître aux yeux de l'univers ce que d'autres ont déjà dit : que la sagesse sait rapprocher sans effort toutes les conditions et tous les âges, et que le cœur d'un jeune et magnanime prince ne peut être fixé que par les avantages et les grâces de la vertu. Vous l'aviez rencontrée dans ce sage vieillard avec ses immortels attraits, et vos mains royales décoraient de tous les dons de la fortune sa vie défaillante. Maintenant ce puissant génie veille dans le sein de la mort sur les destinées de l'État, et ses mânes, pleins des désordres et des troubles de l'univers, se conseillent dans le silence et l'obscurité du tombeau. N'appréhendez rien,

ombre illustre, du cours inconstant des affaires; quoi que la fortune entreprenne, votre place est marquée chez la postérité, et vous aurez le sort de ces deux grands ministres [1] accusés en mourant par la haine publique et depuis toujours admirés. La gloire du roi votre maître vous assure cette haute et immortelle destinée. Que ne pouvez-vous du cercueil, affranchi des lois de la mort, lui rendre à lui-même témoignage. Oh! si vous étiez à ma place, que n'aurions-nous pas lieu d'attendre? Vous avez été le témoin des prodiges de son enfance. Quel prince fut jamais dans la force de l'âge, ou plus ferme ou plus juste, ou plus impénétrable ou plus attaché aux devoirs et aux bienséances du trône? Quel céda jamais moins à l'importunité et aux cabales, ou même à ses propres penchants? Vous diriez qu'il n'est pas le maître de ses grâces : la raison dispose de tout; et cette foule d'hommes inutiles, mais avides, qui assiégent éternellement les princes faibles, s'éloigne de lui. Louis XIV s'était piqué d'avoir une cour ma-

[1] Richelieu, Mazarin.

gnifique, et la gloire du roi sera d'en avoir banni l'intérêt. C'est à vous, messieurs, de le dire, vous qui avez l'honneur de l'approcher, vous que sa seule familiarité attache si tendrement à lui, et qui n'ayant encore que de la vertu, voyez sans regret toutes ses grâces consacrées aux services. Vous savez qu'il a des amis sans avoir des favoris, que l'on n'aime en lui que lui-même, et qu'il jouit sur le trône des douceurs de toutes les conditions parce qu'il en a les vertus. O rare merveille! un monarque qui inspire sa modération à tant d'hommes qui l'environnent, et à ce qu'il y a de plus cher! Qu'il est aimable d'être encore sur le trône homme comme nous, et qu'il est admirable de savoir être homme sans cesser pourtant d'être roi!

Peuples, je pourrais vous parler de la prospérité de tant d'années coulées dans le repos et l'abondance par ses soins; mais touché d'une autre pensée dans l'état présent des affaires, et après avoir vu moi-même vos plus justes espérances renversées, vos conquêtes abandonnées, la gloire de notre na-

tion flétrie, et la mort irritée, au milieu de nos camps, menaçant nos armées d'une entière ruine; dans le deuil de tant de familles et l'accablement des impôts, suite déplorable de la guerre, je ne vous ferai pas un tableau fastueux de nos avantages passés, les dettes acquittées, les services payés, l'ordre rétabli sans violence, un État fameux dans l'Europe, l'ancien héritage de notre ennemi, réuni après tant de siècles et par un traité solennel, fruits de deux glorieuses campagnes, au trône dont il émanait; et pour dire tout en un mot, la France dans un tel degré de réputation et de puissance, qu'à cet événement fatal, le triste signal de la guerre qui désole tant de royaumes, nous avons vu le roi porter ses armes redoutées jusqu'à l'orient de l'Europe, disposer de l'Empire et du sceptre de Bohême, sans qu'aucune nation ait osé ouvertement se déclarer, sans qu'aucune encore, aujourd'hui qu'il a rappelé ses armées, puisse se rasseoir dans ses craintes. Hélas! c'était la paix qui nous avait donné la plupart de ces avantages, la paix qui faisait fleurir toutes les vertus civiles et

qui laissait éteindre tous les grands talents, la sagesse, la prospérité, l'autorité du roi paraissant les rendre inutiles ; la paix, dis-je, qui nous reproche et l'énervement des courages et la corruption des esprits, et que pour ces raisons je ne veux plus louer. Mais nous devons du moins cette justice au roi, que si le succès de la guerre n'est pas tel qu'on pouvait l'attendre, le seul intérêt de l'État et la seule équité l'ont porté à l'entreprendre. Jamais une injuste ambition n'a fait le malheur de ses peuples ; non, jamais l'ambition n'a vaincu sa grande ame. Tout l'univers le sait : tant qu'il a pu tenir la concorde parmi les princes, il l'a fait au prix même, si je l'ose dire, de sa propre gloire. Vous n'avez pas toujours recherché cet éloge, grand roi qui l'avez précédé ! Votre courage altier, ennemi du repos, vous a quelquefois emporté. Qui osera blâmer vos erreurs ? Vous n'aviez pas les grands exemples que vous avez laissés au roi instruit par vos expériences et par vos dernières paroles : les tristes suites de l'ostentation et de la gloire n'avaient pas paru à vos yeux. Si vous

fussiez né dans les mêmes circonstances, ô magnanime héros, sans doute vous auriez régné par les mêmes principes et avec les mêmes vertus !

Toutefois qui peut s'assurer de ce qui se passe dans le cœur des rois et de ce qui détermine leurs volontés. Un ordre, supérieur à leur puissance, dispose à une fin impénétrable toutes leurs pensées, et conduit par leurs mains obéissantes le sort des Empires. De là ces secrètes misères causées par l'ambition de Louis XIV, au milieu de l'éclat de ses victoires ; de là le courage du roi éprouvé par quelques disgrâces après une si longue et si surprenante tranquillité ; de là nos ennemis, tout près d'être accablés, soutenus contre l'attente de tout l'univers par une si puissante protection.

O peuples ! ne nous plaignons plus d'un revers de peu de durée. Le venin contagieux et redoutable de la maladie ne travaille plus nos armées ; la mort a cessé ses ravages ; les tombeaux sont fermés ; de nouveaux défenseurs se rassemblent sous nos drapeaux. La mollesse avait énervé dans le cours d'une

longue paix le courage de la nation, les plaisirs l'avaient corrompue, la gloire l'avait enivrée, et l'adversité pouvait seule réveiller l'ancienne vertu. Regardez comme en un moment l'insolence de l'ennemi nous a fait partout des soldats ! A peine il menace en son camp, l'humble laboureur prend les armes, le peuple abandonne ses bourgs, une redoutable jeunesse marche fièrement sur le Rhin. O fleuve ! un carnage [1] subit a vengé vos bords des rapines et des attentats du Croate. Ainsi puissent tous ces brigands, qui s'étaient promis nos dépouilles, trouver leur tombeau sous vos ondes. Et vous, prince, l'objet de ce discours, puissiez-vous toujours triompher des complots de vos ennemis; puissiez-vous tourner à leur honte leur rage impuissante ! Trop faible pour continuer l'éloge de vos vertus, je m'arrête à faire ces vœux pour la gloire, pour le bonheur et pour le repos de vos peuples.

[1] Action de Chalampé.

VARIANTE.

O peuples ! cessons de nous plaindre d'un revers de peu de durée. Le Dieu des armées, satisfait, a déjà détourné de nous le nuage de sa colère : une fièvre aiguë et mortelle ne ravage plus nos légions ; la santé renaît dans nos camps.

Notre inexorable ennemi avait établi sur nos pertes un espoir rempli d'arrogance, et suivait d'un œil homicide les traces effrayantes que la mort laissait parmi nous ; son ressentiment l'aveuglait. Louis, offensé dans son trône, a frappé la terre du sceptre, et soudain du fond des hameaux, séjour humble du laboureur, un peuple intrépide a marché. Le berger s'est armé de fer, le pauvre a quitté sa moisson, et le père et le fils, et le frère et l'époux ont volé sur le bord du fleuve, le rempart de leurs champs féconds. O terre martiale ! ô cabanes ! ô peuple vraiment redoutable ! vaillante mi-

lice! jurons sur ce bord, fatal aux brigands qui s'étaient promis nos dépouilles, de venger la mort de nos frères! promettons..... O mânes puissants! entendez ce serment terrible : nous jurons de tremper nos mains dans le sang de vos ennemis. Soufflez dans nos cœurs votre audace et votre courage intrépide, combattez cachés dans nos rangs; si quelqu'un de nous vous trahit, qu'une mort soudaine l'accable. Et vous dont la cendre repose sous les marbres de St.-Denis, fortunés guerriers que la gloire suit dans les horreurs du tombeau : hélas! vous dormez dans la nuit de vos solitaires asiles; un rayon de votre génie confondait tous nos ennemis. Secondez du sein de la mort l'héritier sacré de vos maîtres, veillez dans la nuit sur ses camps; faites-y veiller la sagesse avec la valeur éclairée, et portez le sommeil, la terreur, l'imprudence dans les tentes de l'ennemi. Que tout tombe, que tout fléchisse au seul bruit du nom de Louis! Qu'il puisse redonner la loi et la paix à la terre entière! Trop faible pour continuer cet éloge de sa vertu, je forme ces vœux pour sa gloire.

RÉFLEXIONS

SUR LE CARACTÈRE

DES DIFFÉRENTS SIÈCLES [1].

Nous avons hérité des connaissances et des inventions de tous les siècles ; nous sommes donc plus riches des biens de l'esprit : cela ne peut guère nous être contesté sans injustice. Mais nous-mêmes aurions tort peut-être de confondre cette richesse héritée et empruntée avec le génie qui la donne. Combien de réflexions acquises sont stériles pour nous ! Etrangères dans notre esprit, où elles n'ont pas pris naissance, il arrive souvent qu'elles confondent notre jugement beaucoup plus qu'elles ne l'éclairent. Nous

[1] Cet ouvrage, déjà refait deux fois par l'auteur, s'est retrouvé dans les manuscrits avec des variantes remarquables : c'est pour cette raison que nous le donnons encore ici. B.

plions sous le poids de tant de connaissances différentes, comme ces États qui succombent par trop de conquêtes, et où l'opulence introduit de nouveaux vices et de plus terribles désordres ; car très-peu de gens sont capables de faire un bon usage de l'esprit d'autrui ; et quelles que soient les lumières de ce siècle, quelles lumières même qu'on acquière encore, je suis vivement persuadé que le plus grand nombre des esprits sera toujours peuple, comme l'est, dans les plus puissantes monarchies, la meilleure partie des hommes.

A la vérité on ne croira plus aux sorciers et au sabbat dans un siècle tel que le nôtre; mais on croira encore à Calvin et à Luther. On parlera de beaucoup de choses comme si elles avaient des principes évidents, et on disputera en même temps de toutes choses, comme si toutes étaient incertaines. On blâmera un homme de ses vices, et on ne saura point s'il y a des vices. On dira d'un poète qu'il est sublime, parce qu'il aura peint un grand personnage ; et ces sentiments héroïques qui font la grandeur du tableau, on

les méprisera dans l'original. L'effet des opinions multipliées au-delà des forces de l'esprit, est de produire des contradictions et d'ébranler la certitude des meilleurs principes. Les objets présentés sous trop de faces ne peuvent se ranger, ni se développer, ni se peindre distinctement dans l'imagination des hommes. Incapables de concilier toutes leurs idées, ils prennent les divers côtés d'une même chose pour des contradictions de sa nature. Plusieurs ne veulent pas prendre la peine de comparer les opinions des philosophes. Ils n'examinent point si dans l'opposition de leurs principes, quelqu'un d'eux a fait pencher la balance de son côté ; il suffit qu'on ait contesté tous les principes, pour qu'ils les croient également problématiques : de là le pyrrhonisme qui replonge le genre humain dans l'ignorance, parce qu'il sape, par le fondement, toutes les sciences.

Je ne cite pas nos erreurs pour diminuer les véritables avantages de notre siècle ; je voudrais seulement qu'elles nous inspirassent un peu d'indulgence pour les siècles qui

nous précèdent. Qu'avons-nous à leur reprocher? l'extravagance de leur religion? Mettons-nous un moment à leur place. Aurions-nous deviné la nôtre? n'a-t-il pas fallu qu'elle nous fût révélée? notre esprit était-il capable de produire une religion si divine? Nous ne les blâmons pas, répondons-nous, de n'avoir pas connu la vraie religion, mais d'en avoir suivi de fausses et de ridicules. Ce reproche est encore injuste. Les hommes sont nés pour croire des dieux, pour attendre ce qu'ils souhaitent, pour craindre ce qu'ils ne connaissent pas, pour sentir la puissante main qui tient tout l'univers en servitude. Leur esprit curieux et craintif, sondait à tâtons dans la nuit le secret redouté de la nature. Il n'avait pas plu au vrai Dieu de se manifester encore à tous les peuples. Représentons-nous leur état. Supposons qu'on nous eût appris dans notre enfance que Mercure était un dieu voleur; que c'était un mystère inconcevable, parce qu'il n'appartenait pas aux hommes de juger des choses surnaturelles, ni même de beaucoup de choses naturelles; qu'on nous eût assuré que

cette doctrine avait été confirmée par des prodiges, et que nous risquions de tout perdre si nous refusions de la croire : quel parti aurions-nous pu prendre? Aurions-nous résisté à l'autorité de tout un peuple, à celle du gouvernement, au témoignage successif de plusieurs siècles et à l'instruction de nos pères? Pour moi, je l'avoue à ma honte, l'expérience de ma propre faiblesse m'aurait déterminé à me soumettre à l'erreur d'autrui. J'aurais cru des dieux ridicules plutôt que de ne croire point de dieu. La vérité ne peut-elle nous parler quelquefois par l'imagination ou par le cœur autant que par la raison? Auquel faut-il plus se fier, de l'esprit ou du sentiment? quel nous a donné plus d'erreurs ou plus découvert de lumières? Le premier qui s'est fait des dieux avait l'imagination plus grande et plus hardie que ceux qui les ont rejetés! Quelle est l'invention de l'esprit qui égale en sublimité cette inspiration du génie?

Qu'on ait donc adopté de grandes fables dans des siècles pleins d'ignorance; que ce qu'un génie audacieux faisait imaginer aux

ames fortes, l'intérêt, le temps et la crainte l'aient enfin persuadé aux autres hommes; qu'ils aient cru l'impossibilité des antipodes, ou telle autre opinion que l'on reçoit sans examen, et qu'on n'a pas même les moyens d'examiner, cela ne m'étonne en aucune manière. Mais que tous les jours, sur les choses qui nous sont les plus familières et que nous avons le plus examinées, nous prenions cependant le change de tant de manières; que nous ne puissions même avoir une heure de conversation sans nous tromper ou nous contredire, voilà à quoi je reconnais la petitesse de l'esprit humain.

Je cherche quelquefois parmi le peuple l'image de ces mœurs sans politesse, qui nous surprennent aussi beaucoup dans les Anciens. J'écoute ces hommes grossiers; je vois qu'ils s'entretiennent de choses communes, qu'ils n'ont point de principes réfléchis, que leur esprit est véritablement barbare comme celui des premiers hommes, c'est-à-dire, tout-à-fait inculte. Mais je ne trouve pas que leur grossièreté leur fasse faire de plus faux raisonnements qu'aux

gens du monde ; je vois au contraire que leurs pensées sont plus naturelles, et qu'il s'en faut de beaucoup que les simplicités de l'ignorance soient aussi éloignées de la vérité que les subtilités de la science et l'imposture de l'affectation.

Ainsi jugeant des mœurs anciennes par ce que je vois des mœurs du peuple qui me représente les premiers temps, je crois que je me serais fort accommodé de vivre à Thèbes, à Memphis et à Babylone. Je me serais passé de nos manufactures, de la poudre à canon, de la boussole et de nos autres inventions modernes, ainsi que de notre philosophie. Je ne pense pas que ces peuples, privés d'une partie de nos arts et des superfluités de notre commerce, aient été par-là plus à plaindre. Xénophon n'a jamais joui de nos délicatesses, et il ne m'en paraît ni moins heureux, ni moins honnête homme, ni moins grand homme. Que dirai-je encore ? J'estime, je révère, comme je dois, le bonheur d'être né chrétien et catholique ; mais s'il me fallait être quaker ou monothélite, j'aimerais presque autant

le culte des Chinois ou celui des anciens Romains.

Si la barbarie consistait uniquement dans l'ignorance, certainement les nations les plus polies de l'antiquité seraient extrêmement barbares vis-à-vis de nous. Mais si la corruption de l'art, si l'abus des règles, si les conséquences mal tirées des bons principes, si les fausses applications, si l'incertitude des opinions, si l'affectation, si la vanité, si les mœurs frivoles ne méritent pas moins ce nom que l'ignorance, qu'est-ce alors que la politesse dont nous nous vantons ?

Ce n'est pas la pure nature qui est barbare ; c'est tout ce qui s'éloigne trop de la belle nature et de la raison. Les cabanes des premiers hommes ne prouvent pas qu'ils manquassent de goût ; elles témoignent seulement qu'ils manquaient des règles de l'architecture. Mais quand on eut connu ces belles règles, et qu'au lieu de les suivre exactement on voulut enchérir sur leur noblesse, charger d'ornements superflus les bâtiments, et à force d'art faire disparaître

la simplicité; alors ce fut à mon sens une véritable barbarie et la preuve du mauvais goût. Suivant ces principes les dieux et les héros d'Homère, peints naïvement par le poète d'après les hommes de son siècle, ne font pas que l'*Iliade* soit un poème barbare, car elle est un tableau très-passionné, sinon de la belle nature, du moins de la nature. Mais un ouvrage véritablement barbare, c'est un poème où l'on n'aperçoit que de l'art, où le vrai ne règne jamais dans les expressions et les images, où les sentiments sont guindés, où les ornements sont inutiles et hors de leur place.

Fatigué quelquefois de l'artifice qui domine aujourd'hui dans tous les genres, rebuté de traits, de saillies, de plaisanteries et de tout cet esprit que l'on veut mettre dans les moindres choses, je dis en moi-même, si je pouvais trouver un homme qui n'eût point d'esprit, et avec lequel il n'en fallût point avoir, un homme ingénu et modeste, qui parlât seulement pour se faire entendre et pour exprimer les sentiments de son cœur, un homme qui n'eût que de la

raison et un peu de naturel, avec quelle ardeur je courrais me délasser dans son entretien du jargon et des épigrammes du reste des hommes. Comment se fait-il que l'on perde le goût de la simplicité jusqu'à ne pas s'apercevoir qu'on l'a perdu ? Il n'y a ni vertus, ni plaisirs qui n'empruntent d'elle des charmes et leurs grâces les plus touchantes. Est-il rien de grand ou d'aimable quand on s'en écarte ? Du moment qu'on la méconnaît, la grandeur n'est-elle pas fausse, l'esprit méprisable, la raison trompeuse, et tous les défauts plus hideux ?

Mais, me dira-t-on, croyez-vous que les temps les plus reculés aient été tout-à-fait exempts d'affectation ? Non ; je suis bien loin de le croire. Les hommes ont aimé l'art dans tous les temps ; leur esprit s'est toujours flatté de perfectionner la nature : c'est la première prétention de la raison et la plus ancienne chimère de la vanité. J'avoue donc qu'il n'y a jamais eu de peuple et de siècle sans fard ; je vais bien plus loin : je prédis que tant que les hommes naîtront avec peu d'esprit et beaucoup d'envie d'en avoir, ils

ne pourront jamais s'arrêter dans leur sphère et dans les bornes trop étroites de leur naturel. Que vous dis-je donc? que le monde n'a jamais été aussi simple que nous le peignons, mais qu'il me paraît que ce siècle l'est encore beaucoup moins que tous les autres, parce qu'étant plus riche des dons de l'esprit, il semble lui appartenir au même titre d'être plus vain et plus ambitieux.

Avouez du moins, poursuit-on, que la politesse a rendu nos mœurs moins féroces. Oui, en apparence, au dehors; mais dans l'intérieur point du tout. On l'a dit peut-être avant moi, mais on ne peut trop le redire. La politesse qui adoucit l'esprit, endurcit presque toujours le cœur, parce qu'elle établit parmi les hommes le règne de l'art, qui affaiblit tous les sentiments de la nature. Aussi ne connais-je guère d'ancien peuple qui nous cède en humanité, ni même en aucune vertu qui dépende du sentiment. C'est de ce côté-là, je crois, qu'on peut bien dire qu'il est presque impossible aux hommes de s'élever au-dessus de l'instinct de la nature. Elle a fait nos ames aussi grandes qu'elles

peuvent le devenir, et la hauteur qu'elles empruntent de la réflexion, est ordinairement d'autant plus fausse qu'elle est plus guindée.

Et parce que le goût tient essentiellement au sentiment, je vois qu'on perfectionne en vain nos connaissances; *on instruit notre jugement, on n'élève point notre goût.* Qu'on joue *Pourceaugnac*[1] à la Comédie, ou toute autre farce un peu comique, elle n'y attirera pas moins de monde qu'*Andromaque*[2]; qu'il y ait des pantomimes supportables à la Foire, ils feront déserter la Comédie. J'ai vu tous les spectateurs monter sur les bancs pour voir battre deux polissons; on ne perd pas un geste d'Arlequin, et Pierrot fait rire ce siècle savant qui se pique de tant de politesse. Et la raison de cela est que la nature n'a point fait les hommes philosophes; leur tempérament les domine, leur goût ne peut suivre les progrès de leur raison. Ils savent admirer les grandes choses; mais ils sont idolâtres des petites.

[1] Comédie de Molière.

[2] Tragédie de Racine.

Aussi quand quelqu'un vient me dire, croyez-vous que les Anglais, qui ont tant d'esprit, s'accommodassent des tragédies de Shakspeare si elles étaient aussi monstrueuses qu'elles nous paraissent? je ne suis point la dupe de cette objection. Je sais trop qu'un siècle poli peut aimer de grandes sottises, surtout quand elles sont accompagnées de beautés sublimes, qui servent de prétexte au mauvais goût.

Détrompons-nous donc de cette grande supériorité que nous nous accordons sur tous les siècles; défions-nous même de cette politesse prétendue de nos usages : il n'y a guère eu de peuple si barbare qui n'ait eu la même prétention. Croyons-nous, par exemple, que nos pères aient regardé le duel comme une coutume barbare? bien loin de là. Ils pensaient qu'un combat où l'on pouvait s'arracher la vie d'un seul coup, aurait certainement plus de noblesse qu'une vile lutte où l'on ne pourrait tout au plus que *s'égratigner le visage et s'arracher les cheveux avec les mains*. Ainsi ils se flattèrent d'avoir mis dans leurs usages plus de hau-

teur et de bienséance que les Romains et les Grecs qui se battaient comme leurs esclaves. Ils savaient par expérience qu'un homme ne souffre guère d'injure d'un autre homme que par faiblesse. Donc, concluaient-ils, celui qui ne se venge pas, n'a point de cœur. Ils ne faisaient pas attention que c'était faire un usage pernicieux du courage que de l'employer, d'une manière si cruelle et si violente, à la destruction du genre humain, au péril de sa vie et de sa fortune, et cela pour des bagatelles, pour une parole trop vive, pour un geste fait en colère. Ainsi le sentiment de la vengeance leur était inspiré par la nature ; mais l'excès de la vengeance et la nécessité indispensable de la vengeance furent l'ouvrage de la réflexion. Or, combien n'y a-t-il pas encore aujourd'hui d'autres coutumes que nous honorons du nom de politesse, qui ne sont que des sentiments de la nature, poussés par l'opinion au-delà de leurs bornes, contre toutes les lumières de la raison.

En voilà assez ; je finis. Je ne veux point décrier la politesse et la science plus qu'il

ne convient. Je n'ajouterai qu'un seul mot : c'est que les deux présents du ciel les plus aimables ont précédé l'art : la vertu et le plaisir sont nés avec la nature. Qu'est-ce que le reste ?



LETTRES

INÉDITES

DE VOLTAIRE A VAUVENARGUES.

LETTRES

INÉDITES

DE VOLTAIRE A VAUVENARGUES [1].

LETTRE I.

Dimanche, 11 février 1743

Tout ce que vous aimerez, Monsieur, me sera cher, et j'aime déjà le sieur de Fléchelles. Vos recommandations sont pour moi les ordres les plus précis. Dès que je serai un

[1] Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, capitaine au régiment du Roi, naquit à Aix en Provence le 6 août 1715, et mourut à Paris le 28 mai 1747. Les lettres que Voltaire lui écrivit de 1743 à 1747, lui étaient adressées à l'hôtel de Tours, rue du Paon, faubourg Saint-Germain, à Paris, où il demeurait depuis qu'il avait été obligé de quitter le service à la suite des infirmités contractées pendant la guerre de 1741. (*Note de M. Roux-Alpheran.*)

peu débarrassé de *Mérope*[1], des imprimeurs, des Goths et Vandales qui persécutent les lettres, je chercherai mes consolations dans votre charmante société, et votre prose éloquente ranimera ma poésie. J'ai eu le plaisir de dire à M. Amelot[2] tout ce que je pense de vous. Il sait son Démosthènes par cœur, il faudra qu'il sache son Vauvenargues. Comptez à jamais, Monsieur, sur la tendre estime et sur le dévonement de, etc.

VOLTAIRE.

LETTRE II.

Jeudi, 5 avril 1743.

AIMABLE créature, beau génie, j'ai lu votre premier manuscrit et j'y ai admiré cette hauteur d'une grande ame qui s'élève si fort au-dessus des petits brillants des Isocrates. Si vous étiez né quelques années plus tôt, mes ouvrages en vaudraient mieux : mais, au moins, sur la fin de ma carrière, vous m'affermissez dans la route que vous

[1] Représentée le 20 février 1743. B.

[2] Ministre des affaires étrangères.

suivez. Le grand, le pathétique, le sentiment, voilà mes premiers maîtres ; vous êtes le dernier. Je vais vous lire encore. Je vous remercie tendrement. Vous êtes la plus douce de mes consolations dans les maux qui m'accablent.

VOLTAIRE.

LETTRE III.

Ce lundi, 7 mai 1743.

En vous remerciant. Mais vous êtes trop sensible. Vous pardonnez trop aux faux raisonnements en faveur de quelque éloquence.

D'où vient que quelque chose est et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit, si ce n'est parce que l'être vaut mieux que le rien.

Voilà un franc discours de Platon. Le rien n'est pas, parce qu'il est contradictoire que le rien soit ; parce qu'on ne peut admettre la contradiction dans les termes. Il s'agit bien *là du meilleur !* On est toujours dans ces hauteurs à côté d'un abîme. Je vous embrasse, je vous aime autant que je vous admire.

VOLTAIRE.

LETTRE IV.

A Versailles, le 7 janvier 1745.

Le dernier ouvrage [1] que vous avez bien voulu m'envoyer, Monsieur, est une nouvelle preuve de votre grand goût dans un siècle où tout me semble un peu petit, et où le faux bel esprit s'est mis à la place du génie.

Je crois que si on s'est servi du terme d'*instinct* pour caractériser La Fontaine [2], ce mot *instinct* signifiait génie. Le caractère de ce bon homme était si simple, que dans la conversation il n'était guère au-dessus des animaux qu'il faisait parler; mais, comme poète, il avait un instinct divin, et d'autant plus *instinct* qu'il n'avait que ce talent. L'abeille est admirable, mais c'est dans sa ruche, hors de là l'abeille n'est qu'une mouche.

[1] *Réflexions critiques sur quelques Poètes.* Elles se trouvent dans les diverses éditions des œuvres de Vauvenargues, et dans la nôtre, t. 1, p. 261 *et suiv.* B.

[2] *Voyez* t. 1er., p. 261.

J'aurais bien des choses à vous dire sur Boileau et sur Molière. Je conviendrais sans doute que Molière est inégal dans ses vers, mais je ne conviendrais pas qu'il ait choisi des personnages et des sujets trop bas. Les ridicules fins et déliés dont vous parlez ne sont agréables que pour un petit nombre d'esprits déliés. Il faut au public des traits plus marqués. De plus, ces ridicules si délicats ne peuvent guère fournir des personnages de théâtre. Un défaut presque imperceptible n'est guère plaisant. Il faut des ridicules forts, des impertinences dans lesquelles il entre de la passion, qui soient propres à l'intrigue. Il faut un Joueur, un un Avare, un Jaloux, etc. Je suis d'autant plus frappé de cette vérité que je suis occupé actuellement d'une fête pour le mariage de M. le Dauphin, dans laquelle il entre une comédie [1], et je m'aperçois plus que jamais que ce délié, ce fin, ce délicat, qui

[1] Voltaire fit pour cette fête *la Princesse de Navarre*, comédie-ballet en trois actes qui fut représentée à Versailles le 23 février 1745, un mois après le mariage du Dauphin. B.

font le charme de la conversation, ne conviennent guère au théâtre. C'est cette fête qui m'empêche d'entrer avec vous, Monsieur, dans un plus long détail et de vous soumettre mes idées : mais rien ne m'empêche de sentir le plaisir que me donnent les vôtres.

Je ne prêterai à personne le dernier manuscrit que vous avez eu la bonté de me confier. Je ne pus refuser le premier à une personne digne d'en être touchée. La singularité frappante de cet *ouvrage, en faisant des admirateurs, a fait nécessairement des indiscrets*. L'ouvrage a couru. Il est tombé entre les mains de M. de La Bruère [1], qui n'en connaissant pas l'auteur, a voulu, dit-on, en enrichir son Mercure. Ce Monsieur de La Bruère est un homme de mérite et de goût. Il faudra que vous lui pardonniez. Il n'aura pas toujours de pareils présents à faire au public. J'ai voulu en arrêter l'impression, mais on m'a dit qu'il n'en était plus temps. Avalez, je vous en prie, ce petit dégoût, si vous haïssez la gloire.

Votre état me touche à mesure que je vois

[1] Voyez sur La Bruère la note, t. II, p. 373. B.

les productions de votre esprit si vrai, si naturel, si facile et quelquefois si sublime. Qu'il serve à vous consoler, comme il servira à me charmer. Conservez-moi une amitié que vous devez à celle que vous m'avez inspirée. Adieu, Monsieur, je vous embrasse tendrement [1]. VOLTAIRE.

LETTRE V.

Ce samedi au soir, 12 mai 1746.

J'AI apporté à Paris, Monsieur, la lettre que je vous avais écrite à Versailles. Elle ne vous en sera que plus tôt rendue. J'y ajoute que la Reine veut vous lire, qu'elle en a l'empressement que vous devez inspirer, et que si vous avez un exemplaire que vous vouliez bien m'envoyer, il lui sera rendu demain matin de votre part. Je ne doute pas qu'ayant lu l'ouvrage, elle n'ait autant d'envie de connaître l'auteur, que j'en ai d'être honoré de son amitié.

VOLTAIRE.

[1] Vauvenargues a répondu à cette lettre le 21 janvier 1745. *Voyez* la réponse, t. II, p. 373, et par une seconde du 27 du même mois, p. 378. B.

LETTRE VI.

Versailles, mai 1746.

J'ai usé, mon très-aimable philosophe, de la permission que vous m'avez donnée. J'ai crayonné un des meilleurs livres [1] que nous ayons en notre langue, après l'avoir relu avec un extrême recueillement. J'y ai admiré de nouveau cette belle ame si sublime, si éloquente et si vraie, cette foule d'idées neuves ou rendues d'une manière si hardie, si précise; ces coups de pinceau si fiers et si tendres. Il ne tient qu'à vous de séparer cette profusion de diamants de quelques pierres fausses ou enchâssées d'une manière étrangère à notre langue. Il faut que ce livre soit excellent d'un bout à l'autre. Je vous conjure de faire cet honneur à notre nation et à vous-même, et de rendre ce service à l'esprit humain. Je me garde bien d'insister sur mes critiques; je les soumets à votre raison, à votre goût, et j'exclus l'a-

[1] *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, principal ouvrage de Vauvenargues, imprimé pour la première fois en 1746.

mour-propre de notre tribunal. J'ai la plus grande impatience de vous embrasser. Je vous supplie de dire à notre ami Marmontel qu'il m'envoie sur-le-champ ce qu'il sait bien. Il n'a qu'à l'adresser par la poste chez M. d'Argenson, ministre des affaires étrangères, à Versailles. Il faut deux enveloppes, la première à moi, la dernière à M. d'Argenson.

Adieu belle ame et beau génie [1].

VOLTAIRE.

LETTRE VII.

Ce samedi, mai 1746.

Je ne sais où trouver M. de Marmontel et son Pilade; mais je m'adresse au héros de l'amitié pour faire passer jusqu'à eux le chagrin que me cause la petite tribulation arrivée à leurs feuilles, et l'empressement que j'aurai à les servir. Les recherches qu'on a faites par ordre de la Cour chez tous les li-

[1] *Voyez* la réponse de Vauvenargues sous la date de mai 1746, t. II, p. 389. B.

braires, au sujet du libelle de Roy [1], sont cause de ce malheur. On cherchait des poi-

[1] Le libelle que Voltaire a attribué à Roy, et pour lequel on fit des recherches chez les libraires, est le *Discours prononcé à la porte de l'Académie Française par M. le Directeur à M.****, in-4°. de huit pages.

Ce poète Roy (Pierre-Charles), né à Paris en 1683, mort le 23 octobre 1763, est auteur d'une tragédie de *Callirhoé*, d'un grand nombre d'opéras et de ballets, et d'une satire contre l'Académie Française intitulée *le Coche*. Il n'est guère connu aujourd'hui que par une épigramme dans le second vers de laquelle on a laissé jusqu'à présent une faute qui sera corrigée ici; nous soulignerons le mot. Cette épigramme est la LXXXIXe. dans le t. XII des œuvres de Voltaire imprimées en 1819. Paris A. A. Renouard. La voici :

Connaissez-vous certain rimeur obscur,
Sec et guindé, *souvent* froid, toujours dur,
Ayant la rage et non l'art de médire,
Qui ne peut plaire, et peut encor moins nuire.
Pour ses méfaits dans la geôle encagé,
A Saint-Lazare après ce fustigé;
Chassé, battu, détesté pour ses crimes,
Honni, berné, conspué pour ses rimes,
Cocu, content, parlant toujours de soi?
Chacun s'écrie : « Eh! c'est le poète Roy! B.

sons et on a saisi de bons remèdes. Voilà le train de ce monde. Ce misérable Roy n'est né que pour faire du mal; mais je me flatte que cette aventure pourra servir à faire discerner ceux qui méritent la protection du gouvernement, de ceux qui méritent l'indignation du gouvernement et du public. C'est à quoi je vais travailler avec plus de chaleur qu'à mon discours à l'Académie. J'embrasse tendrement celui dont je voudrais avoir les pensées et le style, et dont j'ai les sentiments, et je prie le plus aimable des hommes de m'aimer un peu.

VOLTAIRE.

LETTRE VIII.

Mai 1746.

QUOI! la maladie m'empêche d'aller voir le plus aimable de tous les hommes, et ne m'empêche pas d'aller à Versailles! Je rougis et je gémis de cette cruelle contradiction, et je ne peux me consoler qu'en me plaignant à vous de moi-même. Vous m'avez laissé des choses admirables dans lesquelles

je vois que vous m'aimez. Je vous jure que je vous le rends bien. Je sens combien il est doux d'être aimé d'un génie tel que le vôtre. Je vous supplie, Monsieur, si vous voyez MM. les *Observateurs* [1], de leur dire que je viens de m'apercevoir d'une faute énorme du copiste dans la petite lettre au roi de Prusse.

Comme un carré long est une contradiction.

Il faut : *Comme un carré plus long que large est une contradiction.*

Adieu. Que j'ai de choses à vous dire et à entendre [2] !

VOLTAIRE.

[1] Voltaire désigne ici *l'Observateur littéraire*, Journal qui parut en 1746, et dont les auteurs étaient Marmontel et Bauvin. En y imprimant la lettre de Voltaire au roi de Prusse (du 25 ou 26 janvier 1738), on y avait fait la faute que Voltaire relève, et que jusqu'à ce jour aucun des éditeurs de Voltaire et de Marmontel n'ont corrigée. (*Cette note est de M. Beuchot.*)

[2] Voyez la réponse de Vauvenargues, t. II. p. 389. B.

LETTRE IX.

Paris, samedi, 26 mai 1746.

Nos amis, Monsieur, peuvent continuer leurs feuilles. M. de Boze[1] fermera les yeux, mais il faut les fermer aussi avec lui, et ignorer qu'il veut ignorer cette contrebande de journal. Le chevalier de Quinsonas[2] a abandonné son *Spectateur*. Il ne s'agit plus pour les Observateurs que de trouver un libraire accommodant et honnête homme, ce qui est plus difficile que de faire un bon journal. Qu'ils se conduisent avec prudence et tout ira bien. Je vous attends à deux heures et demie.

VOLTAIRE.

[1] *De Boze* (Claude Le Gros), inspecteur de la librairie en 1745, pendant la maladie de Maboul, né le 28 janvier 1680; mourut le 10 septembre 1753. B.

[2] *Le chevalier de Quinsonas*. Dans cette lettre, imprimée à quelques exemplaires par M. Roux-Alpheran, le compositeur a mis *le cher de Quinsonas* : c'est une faute; on a pris le mot abrégé *chev.* pour le mot *cher.* Quinsonas, auteur du *Spectateur*, était chevalier de Malte. B.

LETTRE X.

Ce lundi, 28 mai 1746.

J'ai peur d'être né dans le temps de la décadence des lettres et du goût ; mais vous êtes venu empêcher la prescription, et vous me tiendrez lieu du siècle qui me manque. Bonjour, homme aimable et homme de génie. Vous me ranimez et je vous en ai bien de l'obligation. Je vous soumettrai mes sentiments et mes ouvrages. Votre société m'est aussi chère que votre goût m'est précieux.

Voltaire.

LETTRE XI.

Mai 1746.

La plupart de vos pensées me paraissent dignes de votre ame et du petit nombre d'hommes de goût et de génie qui restent encore dans Paris, et qui méritent de vous lire. Mais plus j'admire cet esprit de profondeur et de sentiment qui domine en vous, plus je suis affligé que vous me refusiez vos

lumières. Vous avez lu superficiellement une tragédie[1] pleine de fautes de copiste, sans daigner même vous informer de ce qui pouvait être à la place de vingt sottises inintelligibles qui étaient dans le manuscrit. Vous ne m'avez fait aucune critique. J'en suis d'autant plus fâché contre vous, que je le suis contre moi-même, et que je crains d'avoir fait un ouvrage indigne d'être jugé par vous. Cependant je méritais vos avis, et par le cas infini que j'en fais, et par mon amour pour la vérité, et par une envie de me corriger, qui ne craint jamais le travail, et enfin par ma tendre amitié pour vous[2].

VOLTAIRE.

LETTRE XII.

Mai 1746.

JE vais lire vos *Portraits*[3]. Si jamais je

[1] *Sémiramis*, représentée deux ans plus tard, le 29 septembre 1748. B.

[2] *Voyez* la réponse de Vauvenargues, t. II, p. 391. B.

[3] Ce sont ceux qui se trouvent dans ce vo-

veux faire celui du génie le plus naturel, de l'homme du plus grand goût, de l'ame la plus haute et la plus simple, je mettrai votre nom au bas. Je vous embrasse tendrement.

VOLTAIRE.

lume; le manuscrit est chargé de corrections faites de la main de Voltaire, et respectées par l'auteur. B.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

DIALOGUES.

RÉFLEXIONS SUR DIVERS SUJETS.

CARACTÈRES.

VARIANTES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

